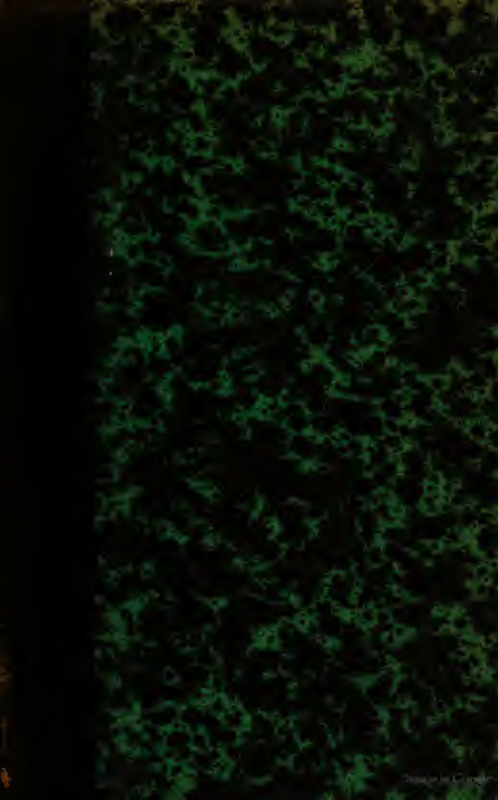



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
253
2 B
24

582

# HISTOIRE POPULAIRE

DE

# LA PAPAUTÉ

PAR

LE VICOMTE J. DE BEAUMONT

OUVRAGE

APPROUVÉ PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS




PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68



HISTOIRE POPULAIRE

DE

# LA PAPAUTÉ

## APPROBATION

### DE M^GR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

MONSIEUR LE VICOMTE,

J'ai fait examiner l'ouvrage que vous avez composé sur l'histoire et l'influence des Papes. Votre livre a été trouvé conforme à la bonne et saine doctrine catholique, et je pense que la lecture en sera aussi utile qu'intéressante.

On ne saurait trop dans les temps actuels combattre les préjugés que des historiens peu exacts ou mal intentionnés ont répandus contre la Papauté pendant le XVIII^e siècle. Aujourd'hui, la vérité se fait jour, et il s'opère partout un heureux changement dans l'opinion à ce sujet. On finira par reconnaître que les Papes si calomniés n'ont pas seulement conservé la pureté de la doctrine évangélique, mais qu'ils ont été en même temps les véritables promoteurs de la civilisation et du progrès entendu dans le sens légitime.

Votre livre contribuera à cette œuvre de réparation et de justice.

Agréez, Monsieur le Vicomte, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

† J. HIPP.
Archevêque de Tours.

# HISTOIRE POPULAIRE

DE

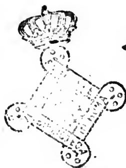
# LA PAPAUTÉ

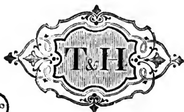
PAR

LE V^TE J. DE BEAUMONT

Ouvrage approuvé

PAR M^GR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS






PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

1865

# AVANT-PROPOS

En mettant en ordre les matériaux divers qui composent ce court travail, nous n'avons eu nullement la prétention d'écrire une histoire suivie du Saint-Siége ; en effet, outre les vies séparées de quelques-uns des Souverains Pontifes les plus marquants, il existe un grand nombre d'ouvrages embrassant cette étude dans toute son étendue. Nous devons citer, avant tout, la docte et consciencieuse histoire des Souverains Pontifes romains, par le chevalier Artaud de Montor, qui nous a puissamment aidé dans notre travail analytique, car notre plan n'a été que de choisir parmi les actes de divers papes, ceux qui nous ont paru avoir exercé l'action la plus directe sur leur époque.

On a, dans ces derniers temps surtout, si fort abusé de la calomnie envers la cour de Rome, si souvent

proclamé, que la papauté était la lèpre non seulement de l'Italie, mais du monde entier, tant affirmé que son gouvernement rétrograde était opposé à tout amélioration, qu'il nous a paru utile de faire voir dans un rapide exposé, les services que cette papauté si fort décriée a rendus au peuple romain et aux autres nations.

Dissiper les ténèbres de la barbarie, épurer les mœurs, apaiser les discordes, servir de médiation entre les peuples, patronner le développement des sciences et des arts, tel a été le noble programme du Saint-Siége dans la marche de ce grand mouvement qu'on est convenu de nommer le progrès.

La mission des Souverains Pontifes est une mission surnaturelle, éminemment civilisatrice et continue, et la chaire de saint Pierre, quoiqu'on en dise, sera toujours le seul lien assez puissant pour rapprocher les peuples, la seule barrière vraiment solide élevée contre l'esprit du mal, la défense la plus sûre du droit contre la force.

Si la papauté est encore debout après tant de luttes et de souffrances, survivant aux peuples et aux empires, c'est qu'elle est d'institution divine et impérissable; à ce dernier titre, il semblerait qu'elle n'a pas besoin de soutien contre ses nombreux ennemis. Néanmoins, tout en reconnaissant qu'elle est au-dessus des efforts de l'enfer, et qu'elle doit être

maintenue jusqu'à la consommation des siècles, suivant la promesse de son divin fondateur, nous pensons qu'il est du devoir de tout catholique de la défendre des attaques incessantes dirigées contre elle, de tout temps, mais plus particulièrement de nos jours.

Tel a été notre but en entreprenant ce modeste aperçu; heureux si nous pouvons contribuer, même pour une bien faible part, à la propagation de la vérité.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

# LA PAPAUTÉ

DEPUIS S. PIERRE JUSQU'A PIE IX

---

## PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS S. PIERRE JUSQU'AU RÈGNE DE CONSTANTIN

### CHAPITRE PREMIER.

**Jésus-Christ s'adjoint les apôtres et les prépare à continuer sa mission sur la terre. Il désigne solennellement Simon Pierre comme le chef de l'église nouvelle. — La suprématie de saint Pierre est pleinement reconnue par les autres apôtres qu'il conduit et dirige dans leurs travaux. — Persécutions suscitées contre les chrétiens. — Conversion de saint Paul; il devient compagnon de saint Pierre; leurs prédications, leurs souffrances, leur mort.**

Pendant tout le cours de sa vie humaine, Jésus-Christ avait parcouru la Judée, prodiguant aux foules avides de l'entendre les trésors de sa divine parole, en attendant qu'il gravit enfin le Calvaire pour parfaire l'œuvre miséricordieuse de la Rédemp-

tion. Voyant approcher la fin de sa mission ici-bas, le Sauveur voulut qu'après lui sa doctrine fût continuée sans altération, et qu'elle fût portée jusqu'aux extrémités de la terre. De cette volonté devait surgir l'Église universelle, l'Église catholique. Pour la constituer, Jésus-Christ choisit douze pauvres pêcheurs qui, sous le nom d'apôtres, devaient poursuivre les travaux de leur maître, et répandre dans le monde entier ses sublimes enseignements. Les premiers représentants du Dieu fait homme furent pris dans les conditions les plus obscures et les plus méprisées, et toutefois, il devait suffire de ces artisans simples et grossiers jusqu'alors, mais bientôt transformés par la venue du Saint-Esprit, pour régénérer le vieux monde et le faire sortir des ténèbres du paganisme.

Telle est la véritable origine de l'Église, tel est son humble début. Puis comme tout ce qui doit durer exige la double condition de l'unité et de l'autorité, parmi ces dépositaires de sa doctrine, le Sauveur en désigna un plus particulièrement, entre les mains duquel devait être concentrée l'unité du pouvoir et de la direction. Pour rendre cette suprématie encore plus frappante, au nom de Simon, Jésus-Christ substitua celui de Cephas ou Pierre, voulant ainsi faire comprendre que le Prince des Apôtres était la pierre sur laquelle il entendait fonder l'édifice de son Église, lui promettant en outre de l'assister jusqu'à la consommation des siècles. De ce

jour la papauté ou suprématie spirituelle fut personnifiée dans saint Pierre. D'institution divine, et par cela même bien supérieure aux institutions humaines, elle s'est continuée dans la suite des siècles, à travers mille persécutions, l'exil, souvent même le martyre, sans rien perdre de sa force et de son autorité.

A peine investi de l'autorité suprême et laissé par le drame sanglant du Calvaire seul chef à l'Église naissante, Pierre commence à annoncer la divinité de son maître; ses paroles, accompagnées du don des miracles, ébranlent les foules étonnées; ce n'est plus l'homme timide et irrésolu; il prononce déjà comme le représentant de Dieu sur la terre. En vain les païens, furieux du succès de ses prédications, le jettent dans les fers, le frappent de verges, et, sous peine de l'exil ou de la mort, lui interdisent d'annoncer l'Évangile; Pierre demeure inébranlable; il tient tête à ses persécuteurs; réunissant autour de lui les fidèles, il les encourage, les forme en communautés, et commence à faire fonctionner la hiérarchie dans l'Église. Jérusalem voit se fonder par ses soins le premier siége de la foi nouvelle; puis, voulant que, par la voix des autres compagnons du Sauveur, le flambeau de cette foi fût porté jusqu'aux confins les plus reculés du monde, Pierre pose, de concert avec eux et avant leur dispersion, la base de la doctrine commune qu'ils devront enseigner, le symbole des Apôtres.

On doit donc regarder saint Pierre comme le véritable continuateur de Notre-Seigneur et celui qui eut la plus grande part d'influence sur cet immense mouvement religieux appelé à changer le monde. Tout d'abord, parcourant la Syrie, il convertit un nombre considérable de personnes, les réunit sous une règle commune, leur donne le nom de Chrétiens, et fonde, dans la ville d'Antioche, un siége qu'il inaugure lui-même. La Palestine, le Pont, l'Asie, la Cappadoce l'entendent annoncer l'Évangile. Revenu à Jérusalem, il y préside, assisté de saint Paul, de saint Jacques, de saint Jean et de saint Barnabé, un concile, le premier de tous, pour régler les différents survenus entre les Juifs et les Gentils nouvellement convertis.

Naguère encore, persécuteur des disciples de Jésus-Christ, Paul, miraculeusement ramené à Dieu, devait être le plus puissant auxiliaire du prince des Apôtres ; peu après sa naissance à la foi, Paul venait à Jérusalem rendre hommage à Pierre, et le reconnaître pour le chef suprême de l'Église. Unis dans leurs travaux, les deux grands saints devaient l'être dans la mort, et attester ensemble de leur sang leur sublime mission.

Rome naturellement offrait un vaste champ de travaux et de dangers; aussi nous y voyons Pierre s'y rendre à plusieurs reprises, s'y fixer définitivement et en faire le centre de ses travaux apostoliques.

La reine du monde était alors livrée à la corrup-

ruption et à la licence la plus effrenée ; sous l'empire du matérialisme païen, les vices les plus honteux étaient à l'ordre du jour ; l'ambition, la cupidité se montraient sans déguisement ; courbés sous un joug de fer, les esclaves gémissaient sans espoir de voir s'adoucir leur sort, la force brutale régnait sans contrôle. Pierre y vint annoncer le renoncement à soi-même, le mépris des richesses, l'amour de Dieu et du prochain, la tempérance, l'égalité religieuse, en un mot le renversement de tout ce qui prédominait dans ce monde corrompu. Sur l'édifice usé d'un passé qui s'en allait croulant, il posa les bases d'une nouvelle société, de la société chrétienne. Ainsi devait commencer cette révolution essentiellement pacifique, révolution vivifiante et moralisatrice par excellence. En effet, ce n'était pas à la haine que l'Apôtre faisait appel, mais à l'amour, à l'amour de Dieu et de ses semblables, sentiment inconnu jusqu'alors à tout ce qui n'était pas disciple de Jésus-Christ.

Pour prêcher une doctrine aussi contraire à l'orgueil et à l'intolérance de l'époque, il fallait un dévouement inspiré par d'autres mobiles que des considérations humaines, il fallait une conviction surnaturelle, en un mot assez de foi pour aller au-devant de tous les sacrifices, même celui de sa vie. Cette conviction, cette foi, Dieu l'avait mise au plus haut degré dans le cœur de Pierre. Trente-trois années de l'apostolat le plus rude et le mieux rempli,

et dont la plus grande partie fut consacrée à la ville de Rome, doivent mettre le saint au-dessus des bienfaiteurs les plus vantés de l'humanité. Réformateur des mœurs, protecteur de l'opprimé, nul plus que lui ne sut davantage respecter et enseigner le grand principe de la soumission et du respect à l'autorité. Par ses soins, des diocèses furent institués afin de prendre soin des pauvres, la hiérarchie prit son développement dans l'Église naissante, la foi fut portée par les Apôtres dans les Indes, la Perse, l'Arabie, l'Asie-Mineure et la Haute-Asie, et bien d'autres pays.

Tant de travaux devaient aboutir, pour saint Pierre et pour saint Paul, à la glorieuse effusion de leur sang pour celui qu'ils avaient si bien servi. Néron, dans sa folie, avait incendié la ville de Rome, et rejeté sur les chrétiens tout l'odieux de ce forfait. La populace furieuse se déchaîna contre eux. Des milliers de disciples de la foi nouvelle périrent sans murmurer dans les supplices les plus atroces. Encouragés par leurs pasteurs, ces hommes sublimes mouraient heureux de confesser Jésus-Christ. Pierre et Paul étaient également réservés à l'honneur du martyre. Jetés en prison et cruellement maltraités, ils parurent devant leurs juges ou plutôt leurs bourreaux. Paul, que protégeait sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée par le glaive; quant à Pierre, condamné au supplice infamant de la croix, il réclama, dans son humilité, d'y être attaché la

tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que le Sauveur du monde (69).

Ainsi, l'humanité perdait un défenseur, l'Église un chef vénéré; mais le sang des martyrs devait être fécond; l'œuvre de Pierre ne devait pas périr avec lui. Dieu lui réservait des successeurs dignes de gouverner les fidèles et d'imiter son dévouement.

---

## CHAPITRE II

Suite des persécutions. — L'empereur Sévère veut inutilement noyer dans le sang les progrès du christianisme. — Les papes Urbain Ier, saint Pontien, saint Anthère reçoivent la palme du martyre. — Cruauté de l'empereur Valérien. — Le pape Sixte II mis à mort. — Le diacre saint Laurent. — Massacre de la légion thébaine. — Constance admirable des premiers martyrs. — Les Souverains Pontifes leur donnent l'exemple du courage et du dévouement.

Jusqu'à Constantin, l'histoire des Souverains Pontifes n'est, à proprement parler, qu'un long martyrologe. Ardents propagateurs de l'Évangile, ils devaient être plus directement exposés à la fureur de l'impiété; tous surent donner l'exemple de la constance et de la résignation chrétienne, encourager les timides, étonner le monde païen par la pureté de leur vie et la grandeur de leurs actes. Il n'est pas surprenant, du reste, que Dieu, qui voulait

son église sainte et forte, l'épurât par la persécution et le martyre, et appelât les pasteurs à verser les premiers leur sang pour la foi. C'est une des preuves les plus convaincantes en faveur de l'Église catholique, que de la voir grandir et se développer rapidement, malgré les oppositions les plus passionnées, n'employant, pour sa défense, d'autres armes que la patience et la prière, tandis que le paganisme, incapable de lutter avec la doctrine de lumière, mettait tout en œuvre pour l'écraser dès le début, et se flattait, en la frappant dans la personne de ses chefs, papes ou évêques, d'arrêter son essor irrésistible.

On lit dans la vie de saint Ignace, évêque d'Antioche, contemporain et ami du pape saint Évariste (107), et martyr comme lui, un trait d'une admirable grandeur et qui ne le cède en rien au trait si connu de Régulus. Arraché du milieu de son troupeau, et destiné au dernier supplice, Ignace soutenait, par ses discours, la foi des chrétiens et bénissait ceux qui accouraient en foule sur son passage. Laissé libre sur la parole qu'il avait engagée de se rendre à Rome et de s'y présenter devant ses juges, le saint refusa de se laisser arracher à la mort par ses fidèles et vint de lui-même s'offrir en proie à la fureur des bêtes féroces de l'amphithéâtre.

Il n'est pas besoin de rien ajouter à un pareil trait; il montre ce qu'étaient les premiers chrétiens

et quelle estime leurs persécuteurs ne pouvaient s'empêcher de leur accorder.

Sous l'empereur Adrien, les disciples du Crucifié avaient tellement gagné dans l'opinion publique qu'un proconsul courageux nommé Serenus Granianus ne craignit pas de plaider hautement leur cause. Grâce aux efforts de cet homme de bien, la persécution se ralentit un moment, et le pape Sixte Ier presque seul eut la gloire d'en être victime vers l'an 127.

Des défections considérables se produisaient fréquemment dans les rangs des païens; c'est ainsi qu'un sénateur, nommé saint Prudens, avait embrassé le christianisme, ainsi que sa fille, sainte Praxède. Cette dernière, possédant un palais où saint Pierre avait autrefois logé, l'offrit au pape saint Pie Ier, qui le convertit en église et le consacra au culte divin.

Loin d'arrêter les persécutions, ces exemples ne faisaient qu'ulcérer plus profondément les païens. De nombreux chrétiens étaient ensevelis dans les entrailles de la terre et condamnés au pénible travail d'extraire des métaux pour l'usage de leurs bourreaux ; ces malheureux, dénués de tout, privés de secours religieux et de ressources matérielles, languissaient dans leur tombeau anticipé. Le pape saint Soter (168), ému d'un pareil état de choses, recueillit, parmi les fidèles, des aumônes abondantes, et les fit parvenir aux pauvres exilés, envoyant, jus-

que dans les contrées les plus reculées, des messagers de charité porter à leurs frères opprimés, la consolation de l'âme et un adoucissement à leurs rigoureuses privations.

Dieu soutenait aussi parfois publiquement ses fidèles et leur donnait des marques visibles de sa toute puissante protection. L'armée de Marc-Aurèle, se trouvant en Germanie, était, par suite du manque absolu d'eau, dévorée par une soif ardente et exposée à périr. Une légion chrétienne se mettant en prières, obtint une pluie abondante qui sauva les Romains. Frappé de ce miracle, Marc-Aurèle reconnut publiquement qu'il n'était dû qu'à l'intercession des chrétiens et le proclama hautement dans une lettre adressée au Sénat. Le pape saint Soter, profitant de ces heureuses circonstances, obtint que les disciples de la nouvelle religion ne seraient plus condamnés pour leur croyance.

Malheureusement cette trêve, due aux efforts du pontife, ne fut pas de longue durée; la persécution se ralluma sous l'empereur Sévère à un tel degré d'intensité, que l'Église se crut arrivée au règne de l'antéchrist; le sang des martyrs coula à flots de tous côtés. Dans la seule ville de Lyon, saint Irénée et dix-neuf mille chrétiens confessèrent leur foi et moururent dans d'horribles souffrances. La mort de Sévère, arrivée en 211, mit fin pour le moment à ces scènes barbares.

Plus favorable au christianisme, pour lequel il

professait une sorte d'estime, l'empereur Alexandre honorait même d'un culte particulier l'image de Jésus-Christ. La noblesse romaine s'enrôlait en grand nombre sous la bannière de la croix. Le pape saint Urbain Ier, patricien lui-même, conquit à la foi un grand nombre de personnages d'un rang et d'une naissance distingués. Il eut la gloire de baptiser Valerianus et son épouse sainte Cécile. Alexandre, trop faible pour résister aux conseils perfides de ses ministres et de son entourage, laissa maltraiter les chrétiens, et beaucoup d'entre ceux-ci, accusés de conspiration contre l'État, furent appelés à l'honneur du martyre. De ce nombre fut Urbain qui mourut pour Jésus-Christ en l'année 230.

Ses deux successeurs, saint Pontien et saint Anthène eurent le même sort.

Après eux, saint Fabien (236) doit être compté parmi les papes les plus remarquables par leur dévouement et leurs lumières. C'est à lui que les Gaules sont redevables de l'envoi des premiers ouvriers apostoliques qui travaillèrent à les arracher aux erreurs du paganisme. Profitant du repos laissé à la religion, le pontife étendit sa paternelle sollicitude aussi bien sur les peuples éloignés que sur son troupeau immédiat. A Rome il construisit plusieurs églises, obtint de nombreuses conversions et fit faire à la foi de rapides progrès. On prétend même que l'empereur Philippe embrassa secrètement le christianisme ainsi que son fils et reçut avec lui le baptême de la

main du vicaire de Jésus-Christ. Quoiqu'il en soit de cette assertion, Philippe fut promptement renversé par Dèce. Alors commença, par les ordres de ce dernier, la septième persécution dont saint Fabien fut victime en l'an 251, et qui fut une des plus cruelles.

L'époque de saint Fabien est une des plus glorieuses du christianisme. Distingué par la pureté de sa vie, ce pontife ne l'était pas moins par l'étendue de ses connaissances. Il était lié avec le célèbre Origène, l'une des colonnes de la science sacrée, et dont l'éloquence était si grande qu'on accourait en foule pour l'entendre.

Origène, du reste, n'est pas le seul à citer parmi les maîtres de la littérature chrétienne à cette époque. On trouverait difficilement dans les auteurs profanes, rien d'aussi entraînant que les écrits de saint Justin et de Tertullien. L'histoire de l'établissement du christianisme a cela de remarquable, que malgré la difficulté des temps, on y voit, sous l'influence de la foi, se former rapidement une littérature et une philosophie nouvelles, capables de disputer à la science païenne le monopole qu'elle avait exercé jusque-là. Une fois donné, l'essor ne s'arrêtera plus et nous verrons, en continuant nos recherches, combien l'Église et la papauté en particulier ont fait pour la science et le développement intellectuel.

En 251, lorsque la chaire de saint Pierre était occupée par saint Corneille, le nombre des chrétiens

s'était tellement accru que dans la seule ville de Rome, on comptait déjà quarante-six paroisses régulièrement desservies. Une partie des fidèles n'avait d'autres ressources que la charité commune, et, si vive était alors cette charité, que d'abondantes aumônes concentrées dans les mains des Souverains Pontifes, leur permettaient de nourrir toute une multitude.

Si les vicaires de Jésus-Christ mettaient tant de soins à soulager l'infortune, le paganisme devait naturellement redouter une influence de jour en jour plus grande, et conquise par des bienfaits incessants.

L'empereur Valérien (259) cédant à de perfides insinuations se laissa arracher un ordre de persécution, tendant à faire disparaître à la fois le chef et les pasteurs de l'Église. L'histoire nous apprend qu'il prescrivit de faire périr tous les ministres de Jésus-Christ depuis le sommet de la hiérarchie jusqu'aux simples diacres. Le pape saint Sixte II subit un des premiers la rigueur de la sentence arrachée à la faiblesse impériale. Après lui un nombre considérable d'illustres victimes marchèrent au supplice. Le crime qu'on imputait aux chrétiens était de recéler d'immenses richesses et de les employer à conspirer contre la tranquillité de l'État. Mené devant le préfet de Rome, un diacre, saint Laurent, qui était plus spécialement chargé de la répartition des aumônes, avoua qu'en effet l'Église avait des

trésors tels que l'empereur lui-même n'en possédait pas de semblables. Il n'en fallait pas tant pour stimuler la convoitise du ministre. Sommé de faire voir ce précieux dépôt, Laurent conduisit le préfet dans une cour toute remplie de pauvres, de veuves et d'orphelins ; voilà, dit-il, les trésors que nous possédons, voilà la véritable richesse de l'Église.

Un langage aussi noble n'était pas fait pour désarmer un juge prévenu. Furieux de la hardiesse du diacre, son bourreau le fit étendre sur un lit de fer; puis par un raffinement inouï de cruauté, on plaça sous ce lit de la braise à demi-éteinte, et le martyr lentement consumé rendit son âme à Dieu en l'invoquant pour ceux qui torturaient son corps.

Jaloux d'honorer les nombreuses victimes de semblables cruautés endurées pour la foi, le pape saint Félix Ier (269) ordonna que leurs précieux restes reposassent sous les autels et que l'office divin fût célébré dans l'endroit où ils étaient ensevelis.

Un autre vicaire de Jésus-Christ, le pape saint Eutychien (273), animé d'une charité apostolique, ensevelit de ses propres mains plus de trois cents martyrs. Le nombre des victimes de la rage païenne était incalculable, nul ne trouvait grâce devant les bourreaux. Les femmes, les enfants n'étaient pas épargnés, partout les églises étaient profanées ou abattues, des villes entières étaient saccagées. Il semble que l'esprit du mal, pressentant la victoire

prochaine et complète du christianisme, voulut tenter un dernier effort et l'étouffer dans le sang.

On frémit en lisant le récit des massacres de la légion Thébaine immolée par l'ordre de Maximien, et les cruautés de monstres tels que Dioclétien et Galerius. L'Église avait encore bien des jours de deuil à traverser avant d'arriver au règne de Constantin.

Dans la longue et douloureuse période qu'on a surnommée l'Ère des Martyrs, il est à remarquer que presque tous les papes moururent ou dans l'exil ou dans les supplices. Pour eux, ceindre la tiare était se vouer par avance à la fureur de la persécution. On voit néanmoins les vicaires de Jésus-Christ donner tous le plus admirable exemple de la constance, et poursuivre au milieu des obstacles humains, et l'organisation de l'Église et la régénération du monde barbare. Par leur exemple, les chrétiens apprirent la douceur, l'éloignement du faste, la pureté des mœurs. Aucun législateur ne fit plus qu'eux pour la famille qu'ils reconstituèrent en relevant l'influence de la femme, en sanctifiant le mariage par la consécration religieuse et l'abolition du divorce. Par leurs soins les professions utiles, l'agriculture, négligées et méprisées furent remises en honneur, la littérature et la philosophie sacrées ouvrirent des écoles, l'esclave leur dut sa réhabilitation, l'indigence un soulagement. Toujours sur la brèche pour lutter contre l'erreur ou l'oppression, les papes

payèrent souvent de leur sang le dangereux honneur de la suprématie spirituelle; aussi serait-il impossible de trouver ailleurs dans l'histoire, des exemples d'un semblable dévouement transmis d'âge en âge et de pontife en pontife par la force d'une même conviction à la doctrine évangélique.

---

# DEUXIÈME PARTIE

## DEPUIS L'AVÉNEMENT DE CONSTANTIN JUSQU'A CHARLEMAGNE

---

## CHAPITRE PREMIER

**Vision de Constantin. — Le Labarum. — Défaite de Maxence. — Les chrétiens exercent librement leur culte. — L'arianisme combattu par les papes. — Courage du pape Libère. — Le paganisme relevant la tête. — Julien l'apostat. — Damase Ier et Jérôme. — Innocent Ier et Alaric. — Zèle des papes pour le développement de la foi. — Saint Léon Ier et Attila. — Prise de Rome par Odoacre et fin de l'empire romain. — Conversion de Clovis. — Sa soumission envers le Saint-Siége. — Irrésolutions de l'empereur Justinien. — Fermeté des Souverains Pontifes. — Les papes Vigile, Pélage Ier, Jean III, Pélage II.**

Le temps approchait cependant où Jésus-Christ allait faire triompher son Église et donner quelque relâche aux chrétiens persécutés (311). Ébranlé par le souvenir de son père Constance, qui pendant sa vie penchait vers le culte d'un seul Dieu, Constantin était déjà bien près de l'honorer lui-même. Une



vision dans laquelle lui apparut une croix lumineuse accompagnée de cette inscription : *In hoc signo vinces*, acheva de jeter le trouble dans son âme. Une nuit, pendant son sommeil, Notre-Seigneur daigna se montrer à lui, et lui ordonna de porter cette image dans les combats. Constantin obéit, et la défaite de Maxence vint promptement confirmer la divine promesse (312).

A partir de ce jour les chrétiens respirèrent, ils avaient conquis droit de cité. L'empereur combla l'Église de faveurs, et donna au pape saint Melchiade un revenu proportionné à son rang, ainsi que le palais de Saint-Jean de Latran.

Tout en proclamant hautement les bienfaits de Constantin, saint Melchiade dut lutter, néanmoins, contre la faiblesse du souverain circonvenu par les Ariens. Saint Sylvestre et saint Marc suivirent l'exemple de leur prédécesseur. A Jules Ier était réservée la consolation de voir le retour définitif du grand prince, qui voulut recevoir le baptême et sut donner au monde l'exemple de la mort la plus chrétienne (337). Jusqu'à ce pontife tous les actes concernant l'administration religieuse étaient épars, Jules Ier les fit tous rechercher et recueillir soigneusement afin de les transmettre à ses successeurs.

Malheureusement pour l'Église son temps d'épreuves n'était pas fini. Le paganisme, pas plus que l'erreur ne voulaient se déclarer vaincus. Les successeurs de Constantin ne devaient pas marcher sur

ses traces. Le pape Libère osa refuser à Constantius de condamner injustement saint Athanase (355), l'illustre et saint adversaire de l'arianisme. Cette noble conduite attira sur Libère une sentence d'exil, et l'empereur le relégua jusqu'au fond de la Thrace. Il n'y devait pas rester longtemps, tout ce qu'il y avait de distingué à Rome assaillit Constantius de sollicitations si pressantes qu'il n'osa refuser le rappel d'un pontife, objet de tant de témoignages d'amour et de vénération.

L'Église avait besoin de pasteurs aussi dévoués pour tenir tête aux dangers de toute sorte qui la menaçaient sans cesse. Le paganisme, abattu sous Constantin, ne cherchait que l'occasion de relever la tête. Julien, justement surnommé l'Apostat, vint bientôt la fournir. Ce prince, arraché par le courageux dévouement de Marc, évêque d'Aristhe, à la fureur du fils de Constantin qui voulait le faire périr, fut l'ennemi le plus cruel du christianisme contre lequel il lança un édit demeuré tristement célèbre.

Peu après un petit nombre de sénateurs voulurent faire proclamer dans l'enceinte du sénat, le culte de la déesse de la Victoire. La fermeté du pape Damase Ier (381) aidée par l'éloquence de saint Jérôme, conjura cet orage et renversa les projets de l'impiété. Ami de l'illustre saint Jérôme qu'il avait attiré à Rome, et auquel il avait confié des travaux importants, Damase avait aussi conquis lui-même une haute réputation de mérite et de savoir, au point qu'il fut surnommé

la gloire et l'ornement de Rome. Cette ville lui doit également le dessèchement de marais situés dans son enceinte même et dont les exhalaisons malfaisantes préjudiciaient à la santé publique.

Nous venons de nommer saint Jérôme ; il est juste de rappeler que la littérature et la science chrétiennes furent dignement représentées dans ce siècle par saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Naziance, saint Basile, saint Grégoire de Nysse le Père des Pères, saint Athanase, saint Ambroise et le grand saint Augustin, l'intrépide et éloquent soutien de l'autorité pontificale.

Tant que l'Église avait eu à lutter soit contre les persécutions, soit contre l'erreur, la discipline s'y était maintenue forte et intacte, stimulée par le danger commun ; le repos devait y introduire promptement le relâchement, et Dieu, dans ses vues impénétrables, allait déchaîner les barbares pour retremper les cœurs amollis. L'Italie souffrit plus particulièrement de leur fureur, et de nouveau les pontifes durent songer à préserver les fidèles. Alaric, roi des Visigoths, vint par trois fois mettre le siége devant Rome. Sur le trône de saint Pierre était alors un noble et courageux représentant de Jésus-Christ, le pape Innocent I^er^. Trop faible pour résister, le sénat romain dut implorer une capitulation conditionnelle soumise à la ratification de l'empereur Honorius (409). Ce prince était alors à Ravenne, Innocent pour l'aller trouver ne craignit pas de traverser

les hordes ennemies dans l'espoir de sauver son peuple. Cette courageuse démarche n'ayant pas réussi, Rome fut saccagée par son vainqueur (410), mais même en ce terrible moment le pontife ne se découragea pas. Il obtint d'Alaric qu'on respectât les églises devenues autant d'asiles, et lorsque les Visigoths se furent retirés, ce fut par les efforts et sous l'impulsion d'Innocent que la ville, sortant peu à peu de ses ruines, put réparer les maux faits par la guerre.

L'Italie n'était pas du reste le seul pays livré à l'avidité des barbares. Dans les Gaules, la foi était aussi cruellement persécutée, et d'illustres victimes subissaient le martyre avec constance(417). Touché du malheur de ces Églises naissantes, le pape saint Zozyme leur députa des vicaires chargés à la fois de les consoler et de les encourager.

Non moins vigilant, Célestin Ier (422) envoya jusque dans la Grande-Bretagne des missionnaires pour la retirer de l'erreur funeste de Pélage. Par ses ordres, saint Patrice, passa en Irlande, et conquit à la foi cette contrée encore sauvage.

On voit qu'à cette époque la sollicitude des Souverains Pontifes n'était pas bornée à la seule Italie. Ils avaient envoyé des ouvriers évangéliques dans les Gaules, l'Écosse, l'Irlande, la Grande-Bretagne, l'Afrique et nombre d'autres pays. L'œuvre de saint Pierre était poursuivie sans relâche, et la suprématie religieuse de Rome, établie par Jésus-Christ lui-même, s'étendait de plus en plus sur le monde.

Souvent combattue, l'autorité des papes était néanmoins respectée même par ses ennemis, étonnés de voir dans les moments de crise apparaître les Souverains Pontifes pour protéger les fidèles confiés à leurs soins.

Nous arrivons à saint Léon Ier (450) si justement surnommé le Grand, puisqu'il fut l'un des hommes les plus marquants de son époque, tant par la profondeur de sa science que par le courage dont il donna des preuves mémorables et consacrées par l'histoire.

Suivi de ses terribles Huns, Attila dévastait l'Italie, les populations frappées de terreur (452) fuyaient de tous côtés; rien ne semblait capable d'arrêter ce torrent destructeur. Cependant saint Léon veillait sur les siens. La croix à la main le grand Pape marcha à la rencontre de l'ennemi, et bientôt celui qui s'intitulait le fléau de Dieu, obéissant à un ascendant surnaturel, quittait, suivi de ses hordes, cette terre qu'il comptait traiter en conquérant.

Saint Léon devait encore avoir la gloire de s'exposer pour son peuple. L'Italie respirait à peine de l'invasion d'Attila lorsqu'un autre danger vint fondre sur la ville de Rome. C'était cette fois Genseric avec ses Vandales. Le saint Pape sortant de l'enceinte, se rendit près du chef barbare, et s'il ne put fléchir complétement le vainqueur, il obtint au moins que les basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul

et Saint-Jean seraient des lieux d'asile et qu'aucune violence ne serait exercée contre ceux qui s'y retireraient.

Malgré les nombreuses occupations de son ministère, saint Léon fut écrivain aussi actif que fécond. On possède de lui un grand nombre de lettres et de sermons remarquables par la force et la beauté du style.

Digne successeur de saint Léon, saint Hilaire (461) s'appliqua avec soin à réparer les maux causés par l'invasion, combattit avec énergie l'erreur de Nestorius et celle d'Eutychès, restaura et embellit les églises de Rome, et pour propager le goût de la science fonda deux bibliothèques dans le palais de Latran.

Mais le temps allait venir que l'Éternel avait marqué d'avance pour la fin de cet empire romain qui durait depuis douze cent vingt-huit ans. Le roi des Hérules, Odoacre, fondant sur la ville de Rome, s'en empara facilement (476) et prit le titre de roi d'Italie. C'est ici que s'ouvre une ère nouvelle pour la ville des Césars. Dépouillée du sceptre du monde et de la puissance matérielle, Rome ne devra désormais la vie qu'aux Souverains Pontifes, et c'est avec eux qu'elle régnera maintenant par l'ascendant de la religion. Nous ne verrons plus sortir de ses murs les armées habituées à vaincre les nations ; à l'avenir les seules conquêtes de Rome seront pacifiques et n'auront pour objet que la propagation du christianisme.

Cette nouvelle phase s'ouvre, du reste, glorieusement par un événement des plus considérables et des plus féconds dans ses résultats. A l'exemple de son chef, de Clovis, vainqueur à Tolbiac (496) et solennellement baptisé, la France allait entrer parmi les nations chrétiennes, et dès le début prendre dans la catholicité ce rang sans égal qui lui a mérité le titre de fille aînée de l'Eglise, et qui ne doit pas être considéré comme un de ses moins beaux titres de gloire. La conversion de Clovis fut un grand triomphe pour la foi, et le pape saint Anastase II s'empressa d'envoyer près du roi Franc un messager chargé de lui marquer sa paternelle approbation.

Une autre consolation, également partie de la France, vint bientôt réjouir le Saint-Siége. Le trône de Pierre était occupé avec honneur par saint Symmaque (498) lorsque l'antipape Laurent jeta le trouble dans l'Église et chargea le vicaire de Jésus-Christ des accusations les plus injustes. Dans un concile de cent vingt-cinq évêques l'innocence de Symmaque fut hautement proclamée. Mais les évêques de France, par l'organe de saint, Avit protestèrent énergiquement, parce que la conduite du père commun des fidèles avait été déférée à un concile, naturellement composé d'inférieurs, et demandèrent qu'à l'avenir on ne violât pas ainsi la hiérarchie ecclésiastique. Il est beau de voir une nation présenter le spectacle d'un dévouement aussi marquant au représentant de Jésus-Christ.

Saint Symmaque était digne, du reste, d'une si noble protestation. Pour se convaincre de sa charité, il suffit de rappeler que de nombreux esclaves lui durent leur liberté et qu'il consacra à cette œuvre de miséricorde des sommes considérables.

A mesure que, par la bienfaisante action du christianisme, la barbarie commençait à disparaître et que les mœurs s'adoucissaient, les relations du Saint-Siége dûrent naturellement devenir plus fréquentes avec les peuples nouvellement convertis. Le saint pape Hormisdas (514) aida puissamment à ce mouvement religieux, par l'envoi de légats dans les Gaules et en Espagne. Dans le premier de ces pays la suprématie de Rome était si complétement reconnue que Clovis crut devoir se faire représenter près d'Hormisdas, par des ambassadeurs chargés de lui remettre une couronne d'or et de l'assurer de l'attachement du roi à la foi catholique. C'est également sous ce pontificat qu'on voit fonder par saint Benoît l'ordre célèbre des Bénédictins auquel la science est redevable de travaux si précieux.

Clovis n'est pas le seul monarque qui ait solennellement rendu hommage au Vicaire de Jésus-Christ; on voit qu'en l'an 525, le pape saint Jean Ier ayant été à Constantinople, l'empereur Justin voulut être couronné par lui, et s'agenouilla devant le Saint-Père qui le revêtit des insignes impériaux. A cette occasion, Justin combla Jean Ier de présents

d'une grande valeur, dont ce dernier enrichit les églises de Rome.

On voit encore qu'à l'avénement de saint Agapit, en 535, l'empereur Justinien écrivit au Pape pour l'assurer spécialement de sa soumission au Saint-Siége. Malheureusement ce bon accord dura peu; malgré son attachement au catholicisme et les services qu'il lui a rendus dans plusieurs circonstances, Justinien, prince irrésolu, se laissa gagner par Anthymus que le Pape, saint Agapit, avait déposé du siége de Trébisonde, par suite de sa participation à l'erreur d'Eutychès. L'empereur alla même jusqu'à menacer le pontife de l'exil; mais il dut céder devant sa courageuse résistance, et bientôt Anthymus, ayant été formellement convaincu d'hérésie, Justinien cessa son opposition et se soumit humblement au chef de l'Église.

Cependant la faiblesse de ce prince devait apparaître d'une manière encore plus funeste à l'égard de saint Silvère (536). A peine ce pape avait-il succédé à saint Agapit que l'impératrice Théodora, ne pouvant l'amener à tolérer l'erreur des Acéphales qu'elle soutenait ouvertement, voulut le faire déposer, et l'accusa de s'être vendu à Théodat, roi des Goths. Silvère n'eut pas de peine à se laver de cet odieux soupçon; néanmoins le crédit de ses ennemis fut assez fort pour le faire exiler en Syrie. Un ordre émané de Justinien lui-même vint l'en tirer, et le pontife reprit le chemin de Rome; mais il ne devait

pas y arriver. Bélisaire, désireux de complaire à l'impératrice, fit arrêter Silvère, le jeta dans une île abandonnée où le saint Pape mourut martyr de son attachement à la foi et à la doctrine catholique (538).

Il est curieux de remarquer que Justinien, tout en faisant beaucoup pour la religion, par la promulgation de diverses lois, ne sut pas protéger les chefs de l'Église, et se laissa plusieurs fois circonvenir par les hérétiques ou entraîner par un zèle indiscret.

En s'immisçant ainsi dans les affaires ecclésiastiques, ce prince fit naître, sous le pontificat de Vigile, les plus graves complications. Un instant égaré par une coupable ambition, Vigile répara noblement sa faute lorsqu'il fut régulièrement consacré, et par sa fermeté à défendre la doctrine chrétienne encourut la disgrâce de Justinien. Envoyé en exil à la suite de graves débats religieux, ce Pape mourut à Syracuse (555) au moment où l'empereur, vaincu par sa constance, le rappelait à Rome.

Le calme néanmoins ne se rétablit pas immédiatement. Dès le début de son pontificat, Pélage Ier dut lutter contre les tendances dont son prédécesseur avait été victime. Repoussé d'abord par suite de manœuvres coupables, sa douceur et sa piété lui gagnèrent promptement les cœurs et lui ramenèrent cette popularité qu'il avait su gagner lors du siége de Rome par Totila. Pélage, alors archidiacre, s'était signalé par son ardente charité et des convois

de vivres distribués par ses soins avaient diminué l'horreur de la disette dont souffraient les Romains.

Après lui, Jean III (560) s'illustra par l'achèvement de l'église des Douze-Apôtres, restaura les cimetières des martyrs et se voua tout entier au soulagement d'une famine qui désolait l'Italie.

Cruellement frappé par la main de Dieu, et dévasté en outre par les fréqnentes incursions des Lombards, ce malheureux pays trouva dans la personne du pape Pélage II (570), un protecteur plus puissant que les lieutenants de l'empire. Privée de ses défenseurs, Rome s'attendait, chaque jour, à voir fondre sur elle ses teribles ennemis. Pélage, dans un moment aussi critique, protégea son peuple contre les barbares et leur arracha la promesse formelle de respecter Rome et Ravenne.

Plus tard, la famine et la peste éprouvant cruellement la population, le saint pape se multiplia pour secourir les nombreuses victimes de ce double fléau. Mais ses forces n'étaient pas à la hauteur de son courage; atteint lui-même par la contagion qu'il combattait avec tant de dévouement, Pélage II succomba (590) regretté et pleuré de tous, martyr de son admirable charité.

## CHAPITRE II

**Le pape saint Grégoire le Grand. — Conversion des Anglais et des Lombards. — La foi pénètre en Espagne. — Pontificat de Boniface III. — L'empereur Phocas reconnaît la suprématie de Rome. — Apparition du Mahométisme. — Charité du pape saint Martin. — L'Évangile prêché en Allemagne. — Justinien II persécute le Saint-Siége. — Courage des papes Zacharie et Jean VI. — Léon l'Iconoclaste. — Grégoire II et Luitprand, roi des Lombards. — Grégoire III et Charles Martel. — Étienne III et Pépin le Bref.**

L'Église, attristée par la mort d'un pontife si vénérable, allait recevoir, dans l'avénement du grand saint Grégoire (590), un éclatant témoignage de la miséricorde divine. Issu de noble origine et déjà revêtu de la charge de préteur, Grégoire avait tout quitté pour se consacrer au service de Dieu et au soulagement des indigents. Il employait les biens considérables qui formaient son patrimoine en œuvres de charité et en fondations de monastères. Son ambition était d'y vivre et d'y mourir dans l'étude et la prière. Mais son rare mérite le fit promptement distinguer par Pélage II, et Grégoire, envoyé comme légat à Constantinople, y conquit l'estime générale.

Une plus haute dignité l'attendait; le Saint-Siége était devenu vacant, la voix publique désigna pour

l'occuper celui qu'on vénérait déjà comme un père et comme un docteur de l'Église. Ce fut en vain que Grégoire chercha par la fuite à se soustraire au lourd fardeau de la tiare. Découvert dans sa retraite, puis acclamé par un peuple entier, le saint dut se rendre enfin à la volonté générale. On trouve, dans l'histoire des papes, peu d'exemples d'une élection aussi unanime.

Grégoire était bien fait pour répondre à ce qu'on attendait de lui. Élevé au pontificat dans des temps de calamités, son premier soin fut d'ordonner des prières publiques pour apaiser la colère céleste. Il fut assez heureux pour la fléchir et pour obtenir la cessation de la peste, qui, depuis trop longtemps, désolait la ville de Rome.

Tranquille de ce côté, saint Grégoire entreprit alors une conquête digne de son grand cœur et qu'il rêvait avant son élévation. C'était la conversion complète du pays qui, plus tard, mérita le surnom glorieux d'Ile-des-Saints. Voulant y propager rapidement la foi, le Pape racheta nombre d'esclaves anglais, et ceux-ci, instruits par ses soins, devinrent autant de missionnaires qui rapportèrent dans leur patrie la bonne nouvelle de l'Évangile. Bientôt, à la suite de leur roi Ethelbert, une foule d'Anglais voulurent recevoir le baptême et renoncèrent à leurs erreurs.

Saint Grégoire eut également la consolation de gagner à l'Église la farouche nation des Lombards,

dont le roi Agilulphe fut un des premiers à embrasser le christianisme.

Sous la haute protection de ce pape, les sciences prirent un nouvel essor ; les arts reçurent aussi de lui le plus vif encouragement, et trouvèrent un asile jusque dans l'enceinte de son palais. Travailleur infatigable lui-même, malgré le poids des affaires, saint Grégoire a laissé des lettres et de nombreux écrits qui, tous, dénotent un admirable génie et respirent en même temps la piété la plus douce. La défense qu'il fit de violenter les Juifs dans leur croyance religieuse est une preuve de la tolérance qu'il apportait en toutes choses. Son humilité était si grande qu'il s'intitulait dans ses lettres le serviteur des serviteurs de Dieu. Tous les jours il réunissait dans son palais des pauvres qu'il s'honorait de servir lui-même et leur distribuait d'abondantes aumônes.

Le Saint-Siége, à cette époque, était investi de nombreuses possessions en Italie et en Orient, dons de la piété des fidèles. Les revenus de ces domaines, paternellement administrés par un mandataire pontifical, étaient employés tant au soulagement de la misère qu'à la propagation du christianisme, au développement de la science et à l'embellissement de la ville de Rome.

Nous devons rappeler encore que saint Grégoire, puissamment secondé par la reine Ingonde, petite-fille de Clotilde, retira l'Espagne des ténèbres de l'erreur, et eut bientôt la joie de voir Reccarède,

surnommé le Catholique, se soumettre, ainsi que son royaume, solennellement au Saint-Siége.

En dépit des détracteurs, l'histoire est là pour affirmer que saint Grégoire fut le modèle des souverains et la gloire de l'Église. Ceux qui ne veulent tenir aucun compte des services rendus à la religion doivent au moins s'incliner devant le génie de l'organisateur, de l'éloquent écrivain, de l'homme dévoué et courageux, et reconnaître qu'il exerça sur son siècle une influence toute puissante. La mémoire de cet auguste pontife doit rester plus particulièrement chère à la ville de Rome dont il fut le bienfaiteur dans les calamités publiques et le seul défenseur, lorsque, menacée par les Lombards et délaissée par les empereurs, elle se trouvait abandonnée à la merci de ses ennemis.

Si l'on songe maintenant que des travaux si multipliés et couronnés de résultats incontestables sont l'œuvre d'un pontificat de treize ans, on devra reconnaître que saint Grégoire, honoré par l'Église du titre de saint, n'a pas moins mérité ce titre de grand qui est inséparable de son nom.

La suprématie de Rome se trouvait, comme nous venons de le voir, établie dans une partie notable de l'Occident. Les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie l'avaient solennellement reconnue, et des légats accrédités dans ces divers pays entretenaient des rapports réciproques.

En Orient, le pape avait bien été proclamé par

Justinien chef de toutes les saintes églises, mais néanmoins il subsistait encore un germe de rivalité religieuse qui devait attirer l'attention des souverains pontifes.

Boniface III (607), fidèle gardien des droits du Saint-Siége, eut la gloire de se faire reconnaître par l'empereur Phocas comme évêque universel, et de mettre fin ainsi à l'antagonisme qu'avait occasionné l'usurpation des patriarches de Constantinople.

Le même Phocas fit don au pontife suivant du du fameux Panthéon qui restait encore dans Rome comme une dernière protestation du paganisme, et bientôt ce temple de l'idolâtrie, purifié par Boniface IV, fut par lui consacré à la sainte Vierge et aux martyrs.

Saint Adéodat (615), son successeur, n'occupa que peu de temps la chaire apostolique. On doit cependant, à la louange de ce pontife, faire mention de sa charité et du zèle qu'il déploya en soignant les malades atteints de la lèpre.

Nous avons déjà vu les papes obtenir, même des barbares, l'inviolabilité des églises, et les faire respecter comme autant d'asiles inaccessibles à la violence. Malheureusement cette institution si utile à cause des mœurs encore grossières de l'époque, commençait à s'affaiblir. Boniface V la rétablit et la maintint avec fermeté, comme un des plus beaux priviléges dus à la bienfaisante influence du christianisme.

Si l'Église avant de se constituer définitivement avait dû passer par des temps de persécution et de martyre, être ensuite éprouvée par le schisme et l'hérésie, et lutter contre l'invasion des barbares, l'apparition du mahométisme (630) vint offrir un nouvel aliment au dévouement des successeurs de saint Pierre. Nous verrons par la suite que les souverains pontifes furent l'âme véritable de la courageuse résistance de la catholicité, et qu'à leur voix pressante s'élevèrent les vengeurs dont les bras assurèrent le triomphe de l'Évangile sur le Coran et délivrèrent l'Europe des fanatiques musulmans.

L'islamisme cependant fit pendant longtemps sentir à divers pays les rigueurs de l'oppression. Établis dans la Sicile, les Sarrasins en avaient réduit les habitants en esclavage. La charité du pape saint Martin (649) délivra de leurs chaînes un nombre considérable de chrétiens. Cette noble conduite et la sainteté de sa vie valurent au pontife la vénération des fidèles. Défenseur intrépide de la doctrine catholique, Martin paya de sa liberté et de sa vie son attachement à la foi. L'empereur Constant II n'ayant pu obtenir de lui des concessions indignes du chef de l'Église, le fit enlever de Rome et conduire à Constantinople. Après avoir subi dans cette ville mille tortures et mille privations, le confesseur de Jésus-Christ fut enfin relégué à Cherson, et y périt bientôt victime de la famine qui désolait alors cette contrée (654).

Nous trouvons peu de faits considérables dans l'histoire des papes qui suivent immédiatement saint Martin. Nous remarquerons seulement en passant que, sous le pontificat d'Adéodat II, en 672, la République de Venise donna l'exemple le plus éclatant de sa soumission au Saint-Siége, en envoyant à Rome des ambassadeurs chargés d'obtenir du saint Père le droit d'élire les doges.

Nous devons encore citer le pape Conon (686), élevé dans un âge avancé sur le trône de saint Pierre, et qui, malgré la courte durée de son règne, rendit un éminent service à la religion et à la civilisation, en confiant à saint Kilian la noble mission d'évangeliser l'Allemagne. Malheureusement les travaux et les succès du saint apôtre furent interrompus par la haine de Geilane, femme du duc Gozbert; Kilian et ses compagnons furent martyrisés, et l'Église dut attendre encore quelques années avant de voir la Germanie ouvrir les yeux à la lumière de la foi.

Si l'on veut se convaincre de l'immense popularité que les souverains pontifes avaient, à cette époque, conquise dans toute l'Italie par la suite d'une sage et paternelle administration, nul règne n'en offre de preuves plus éclatantes que celui du pape saint Sergius Ier (687).

Indigne successeur de Constantin IV, si distingué par sa soumission au Saint-Siége, l'empereur Justinien II persécuta cruellement le vicaire de Jésus-

Christ, et voulut l'arracher à son troupeau pour le jeter dans les prisons de Constantinople, ainsi que l'on en avait déjà usé à l'égard du pape saint Martin. A cet effet, Justinien avait envoyé Zacharie, son écuyer, chargé de s'assurer de la personne du pontife. Mais l'oppresseur avait compté sans l'amour du peuple romain pour son pasteur. Menacé par une population entière, et contraint de chercher un asile jusque sous le lit de Sergius, Zacharie ne dut la vie qu'à l'intercession de celui-là même sur lequel il voulait porter une main criminelle. Nous avons cité cet exemple, qui répond victorieusement aux accusations de tyrannie portées contre les successeurs de saint Pierre, et montre à quel point ils avaient su, par leurs bienfaits, s'attacher les cœurs de leurs sujets.

Le pontificat de Jean VI (701) qui vient immédiatement après saint Sergius, offre, du reste, un semblable enseignement. De même que son prédécesseur avait protégé Zacharie contre un peuple indigné, de même Jean VI s'interposa courageusement pour arracher à la multitude l'exarque de Ravenne, qui, par ordre de l'empereur Tibère, avait voulu s'opposer à son élévation sur le Saint-Siége, et violenter la conscience du Père commun des fidèles. Il ne fallut rien moins que la voix puissante du saint pape, pour empêcher les Romains de mettre à mort ce nouvel oppresseur de l'Église.

La violence des empereurs de Constantinople, et

l'espèce de dépendance dans laquelle ils cherchaient depuis longtemps à tenir les souverains pontifes, est un des traits principaux qui dominent l'histoire de ces temps agités. Mais peu d'entre ces princes devaient pousser cette pression déloyale aussi loin que Léon, surnommé l'Iconoclaste. Le calife Yésid II, excité par les Juifs, venait de prescrire la destruction des images vénérées par les chrétiens. Triste imitateur de ce fanatisme, Léon, sous prétexte de renverser l'idolâtrie, rendit pareillement un édit pour faire disparaître les saintes images de toutes les églises d'Orient. L'effet de cet ordre inique fut immense, et la volonté de l'empereur rencontra partout une invincible opposition. Constantinople, en cette déplorable querelle, eut recours à Rome, et le pape Grégoire II, consulté par le patriarche, le confirma dans sa courageuse résistance, et, dans une lettre pressante, adressée à l'empereur Léon, chercha à dissiper le funeste aveuglement de ce prince.

Loin de se rendre à de sages conseils, Léon ne rêva plus que la perte du pontife, et, dans plusieurs occasions, chercha lâchement à le faire tomber sous le fer des assassins. La vigilance de son peuple préserva saint Grégoire.

Peu après, l'exarque ayant mis le siége devant Rome, les habitants, se levant en masse, le contraignirent à se retirer avec ses troupes. Cet échec ne découragea pas Léon. Par son ordre, l'exarque, se joignant aux Lombards, vint investir Rome une

seconde fois. L'ennemi irrité d'un récent insuccès ne songeait qu'à le racheter par le sac de la ville; mais Grégoire, protégé jadis par l'amour des Romains, allait à son tour se dévouer pour les sauver. Il se rend hors de l'enceinte, droit au camp de Luitprand, et bientôt le roi des Lombards, vaincu par l'éloquence du pontife, tombe à ses pieds, s'humilie et, conduit par son vainqueur dans l'église de saint Pierre, il dépose devant l'autel les insignes de sa royauté en témoignage de sa soumission. Absous par Grégoire II, Luitprand se retira immédiatement après avoir juré au Saint-Siége une fidélité inaltérable. Quant à l'exarque, le pape tira de lui la plus noble vengeance, en l'aidant dans la suite à faire rentrer dans l'ordre la Toscane qui s'était soulevée contre son autorité.

La conduite impolitique de l'empereur Léon, devait, du reste, tourner à sa confusion, et servir à la force de l'Église, en fondant d'une manière définitive le pouvoir temporel. Las de la tyrannie des lieutenants que leur envoyait l'Orient, les habitants du duché de Rome, qui comprenait alors un ensemble de seize villes, se donnèrent d'eux-mêmes au Saint-Siége (730) dont ils enviaient la paternelle administration.

On ne doit pas laisser inaperçue cette démarche toute spontanée qui, tout en faisant cesser le despotisme des princes orientaux, rendit enfin l'indépendance essentiellement nécessaire au chef de l'Église catholique.

Nous rappellerons aussi que la noble attitude du pape saint Grégoire II fut encouragée par les conseils du grand Charles Martel, dont le bras tout-puissant allait, sons le pontificat suivant, sauver la chrétienté menacée par les Infidèles.

Maître de la plus grande partie de l'Espagne, le chef des Infidèles, Abdérame, fondit sur l'Aquitaine et s'avança rapidement jusqu'à la Loire. Mais déjà Grégoire III, justement alarmé des progrès des ennemis de la foi, s'était adressé à Charles Martel, en le conjurant d'arrêter leurs ravages. Promettant au valeureux guerrier le succès et le secours d'en haut, le saint pape l'avait hautement proclamé le champion de l'Église, et, par l'ordre du pontife, des nonces avaient apporté des linges bénits sur l'autel de saint Pierre pour les distribuer aux soldats comme une marque de la protection du Saint-Siége. Docile à la voix de Grégoire III, Charles se porta en toute hâte à la rencontre des envahisseurs (732) et les atteignit entre Tours et Poitiers. Le choc des deux armées fut terrible, mais l'issue de la lutte ne pouvait être douteuse. Terrifiés par la valeur française et l'irrésistible élan de Charles Martel, les musulmans plièrent, leur chef Abdérame perdit la vie dans la mêlée, et des milliers d'Infidèles restèrent sur le champ de bataille.

Le premier soin du vainqueur fut de dépêcher à Rome des courriers, chargés d'annoncer au pape cet heureux événement. Grégoire III voulut que de solennelles actions de grâces fussent rendues au ciel

dans tout le monde chrétien, pour le remercier du succès éclatant remporté par Charles Martel.

Le vaillant défenseur de l'Église lui donna, du reste, de nouvelles preuves de son attachement; tel était alors son ascendant qu'un ordre de lui suffit pour arrêter Luitprand, roi des Lombards, qui, méconnaissant ses anciens serments de fidélité, voulait de nouveau envahir à main armée le territoire de saint Pierre.

Ainsi le nom de saint Grégoire III, inspirateur de la lutte mémorable où l'épée de Charles Martel sauva le christianisme et la civilisation, restera dans l'histoire inséparablement uni à celui du héros français.

Le gain de la bataille de Poitiers ne fut pas utile seulement à la France; le contre-coup s'en fit ressentir jusqu'en Espagne, où le gendre du vaillant Pélage, Alphonse le Grand et le Catholique, profita du revers des Sarrasins pour étendre les limites de son État.

Saint Zacharie (741), devenu souverain pontife à la mort de Grégoire III, se signala par son ardente charité envers les pauvres, brisa les fers d'un grand nombre d'esclaves, en les rachetant aux Vénitiens, de ses deniers, et obtint de Luitprand la restitution des provinces qu'il avait enlevées à l'Église; il eut aussi la gloire de sauver la ville de Pérouse, assiégée par Bachis, successeur de Luitprand. Bachis, ému par la douce parole du pontife, retira non-seulement

son armée, mais, renonçant au monde, alla finir ses jours dans un monastère.

Nous venons de voir tout récemment l'influence de la France, et la crainte du nom de Charles Martel protéger le Saint-Siége contre les envahissements. La mort du héros ranima le courage des incorrigibles Lombards. Mais Pépin, fils de Charles Martel, avait hérité de sa vaillance et de son attachement à l'Église catholique.

Pressé par ses ennemis, le pape Étienne III se tourna vers lui, et se rendit en France pour solliciter son appui (753). Cet appel à la valeur française fut promptement entendu, et les troupes marchèrent immédiatement contre Astolphe. Mais le Père commun des fidèles ne voulait que justice, et désirait avant tout un arrangement pacifique. Pépin, à sa prière, usant encore de conciliation, envoya des ambassadeurs vers le roi des Lombards. N'ayant obtenu pour toute réponse que des menaces, le chef français marcha sur Pavie, s'en empara et força le vaincu à promettre la restitution de ce qu'il avait usurpé. Astolphe s'engagea facilement, mais ne remplit aucune des conditions jurées. Il fallut le retour de Pépin pour remettre le Saint-Siége en possession définitive cette fois des villes enlevées par les Lombards, et constituer solidement ce pouvoir temporel, si nécessaire à l'indépendance du Saint-Siége, et dont les ennemis de la catholicité voudraient maintenant le dépouiller. Mais la France, qui tant

de fois déjà a su par ses armes ou son ascendant défendre le patrimoine de saint Pierre, ne manquera pas à son glorieux passé, et se souviendra des services qui lui méritèrent jadis le titre de fille aînée de l'Église.

# TROISIÈME PARTIE

## DEPUIS L'AVÉNEMENT DE CHARLEMAGNE JUSQU'AU PONTIFICAT DE GRÉGOIRE VII

---

## CHAPITRE PREMIER

Fin de la domination lombarde. — Léon III couronne Charlemagne empereur. — Excommunication de Léon l'Isaurien. — Eugène II. — Grégoire IV envoie prêcher l'Évangile en Suède. Léon IV. — Les Sarrasins ravagent Rome. — Les martyrs d'Espagne. — Schisme de Photius. — Rapides successions dans le souverain pontificat. — Intrigues et cabales. — Règne glorieux de Martin III. — Les empereurs cherchent à peser sur l'élection des papes. — Antipapes. — Troubles suscités par l'ambition des préfets de Rome. — Fin de cette douloureuse période.

Nous voici arrivés à la fin de cette domination lombarde qui, depuis deux cents ans, pesait sur l'Italie et s'était tant de fois montrée la plus cruelle ennemie du repos des souverains pontifes. Un juste châtiment l'attendait. Oubliant les sévères leçons

infligées par nos armes à ses prédécesseurs, le roi Didier forma le projet coupable de s'emparer de Rome. Adrien Ier gouvernait alors l'Église. Incapable de résister seul aux Lombards, le pape s'empressa de réclamer l'épée de Charlemagne. A l'approche de l'armée française, Didier se réfugia dans Pavie, mais il y fut bientôt fait prisonnier, et le vainqueur, irrité de sa perfidie, le relégua dans un monastère et s'empara de ses États (773).

Charlemagne ne se borna pas à défendre les États du souverain pontife, il les augmenta notablement par le don de l'exarchat de Ravenne (781) et de ce qu'on appelait alors la Pentapole. De plus, le prince français, pénétré de respect pour le noble caractère d'Adrien Ier, voulut que le saint Père tînt lui-même son fils Pépin sur les fonts du baptême et ne cessa d'entretenir avec lui les rapports les plus affectueux. La mort d'Adrien Ier fut un deuil général pour l'Église qu'il avait gouvernée pendant vingt-quatre ans avec une admirable sagesse. La bonté de ce pape était si grande que, pendant tout son règne, il ne permit jamais qu'on infligeât, suivant l'usage de l'époque, la torture aux malheureux accusés d'un crime.

Léon III n'était que depuis quatre ans sur le trône de saint Pierre lorsque deux misérables assassins se portèrent sur l'auguste personne du pontife aux plus odieuses cruautés, en tentant de lui arracher la langue et de lui crever les yeux. Jeté ensuite dans une prison, le saint pape en fut arraché par l'amour

de ses sujets, indignés d'un si lâche attentat. Dieu protégeait son élu et le guérit miraculeusement pour qu'il pût conférer au vaillant défenseur de l'Église la récompense de ses services.

Ce fut en l'an 800 que Léon III, plaçant de ses propres mains la couronne sur la tête de Charlemagne dans l'église de Saint-Pierre, le proclama solennellement empereur des Romains.

Ce grand acte de justice, qui remplaça la tyrannie des empereurs de Constantinople par l'autorité de la France si favorable à la catholicité et à la civilisation, n'est pas le seul titre par lequel l'illustre pontife ait mérité de passer à la postérité. Il ne cessa d'accorder aux beaux-arts la protection la plus marquée. Rome lui fut redevable d'un grand nombre d'embellissements, et le terrible tremblement de terre de 801 fournit à Léon III l'occasion de déployer tous les trésors de son inépuisable bonté.

Si les empereurs de Constantinople avaient cessé d'influer sur les destins de l'Italie, ils semblaient s'en dédommager en Orient par les plus atroces exactions. La terrible querelle des Images était loin d'être terminée, et la fureur des Iconoclastes faisait encore des victimes.

Vainement le pape Pascal Ier (824) voulut ramener à des sentiments plus humains l'empereur Léon IV, surnommé l'Isaurien; ce prince resta sourd aux conseils du sage pontife, qui dut enfin lancer contre lui les foudres de l'excommunication. La crainte qu'ins-

rait le fougueux empereur était telle que nombre de familles grecques s'expatrièrent pour se dérober à la persécution. La noble charité du pape saint Pascal Ier leur offrit à Rome une généreuse hospitalité.

Le court pontificat d'Eugène II (824) qui ne régna que pendant trois ans, offre à l'histoire peu de faits remarquables. Il est juste cependant de faire observer que ce pape sut par sa douceur et sa bonté mériter le titre de Père du peuple, le plus beau que puisse ambitionner un souverain, et qui lui fut décerné par la reconnaissance des Romains.

Grégoire IV, forcé d'accepter la tiare malgré sa modestie (827), eut la gloire de faire pénétrer les premières lueurs du christianisme dans la Suède, où il envoya saint Anscaire, dont la persuasive éloquence adoucit promptement les mœurs encore sauvages de ces contrées lointaines. Ce pape se rendit en France dans l'espoir de ramener la bonne harmonie entre Louis le Débonnaire et ses enfants révoltés; mais il fut déloyalement détenu par Lothaire, ne sortit qu'à grande peine des mains de ce prince et revint en Italie, moins contristé des mauvais traitements qu'il avait encourus que d'avoir échoué dans son œuvre de conciliation. Cette sollicitude du pontife pour la propagation de la foi et son amour de la paix, ne l'empêchèrent pas de s'occuper activement des soins de l'administration temporelle et de se signaler par d'utiles réformes. Il entoura de mu-

railles la ville d'Ostie qui, par sa position, était sans cesse exposée aux courses des Sarrasins.

Au début du pontificat de Léon IV (848), les Infidèles établis en Sicile tenaient toute l'Italie dans une crainte continuelle. Ils osèrent même s'avancer jusque dans Rome et s'y livrèrent au pillage et aux plus horribles profanations. Ce désastre fut si sensible au cœur du chef de l'Église qu'il résolut d'en prévenir à jamais le retour. La ville était alors sans défense et ses murs écroulés de toutes parts n'offraient aux habitants aucun refuge en cas d'alarme. Saint Léon, déployant une prodigieuse activité, fit promptement relever l'enceinte de Rome, fit construire des tours pour la protéger en vue d'un siége, et, soutenu par tout son peuple, mit promptement la capitale du monde chrétien en état de résister à un coup de main. Du reste, saint Léon III ne donna pas aux Sarrasins le temps d'arriver jusqu'à Rome, et rassembla des troupes pour s'opposer à leur envahissement. Dieu, dans cette circonstance, vint visiblement en aide au courageux pontife. Pendant qu'une furieuse tempête dispersait les vaisseaux des Infidèles près d'Ostie, leurs troupes de débarquement taillées en pièces par les soldats du Saint-Siége, laissèrent entre les mains de leurs vainqueurs un nombre considérable de prisonniers.

La fin du règne de Léon III fut attristée par la cruelle persécution que les chrétiens d'Espagne, et plus particulièrement ceux de Cordoue, souffrirent

par les ordres d'Abdérame III qui en fit martyriser un grand nombre.

Pendant que la malheureuse Espagne était ainsi ensanglantée par la barbarie musulmane, l'Église d'Orient était cruellement déchirée par le schisme de Photius. Soutenu par l'empereur de Constantinople, cet imposteur, usurpant le patriarchat, avait chassé le légitime pasteur, le vertueux saint Ignace (863), et, dans son orgueil insensé, ne rêvait rien moins que le renversement du Saint-Siége. Rome était alors gouvernée par le pape saint Nicolas Ier le Grand. Indocile à la voix du souverain pontife, l'intrus osa répondre à l'excommunication lancée contre lui par une sentence analogue que, de Constantinople, il lança contre le chef de la catholicité. Mais cette démarche présomptueuse n'arrêta pas le courage du saint pape ; il ne cessa de protester énergiquement en faveur de la légitimité d'Ignace, et bientôt l'auteur du fameux schisme des Grecs dut se retirer devant le véritable patriarche rappelé par le peuple de Constantinople.

Lors de sa rupture avec Rome, Photius avait essayé d'entraver la récente conversion des Bulgares ; mais là encore la vigilance du pape Nicolas déjoua complétement ses coupables manœuvres, et l'envoi d'un code religieux, composé de cent six articles, rédigés par le souverain pontife, prémunit cette nouvelle conquête de la foi contre les efforts de l'erreur.

On ne saurait trop admirer non plus le courage

dont le saint pape fit preuve en soutenant la reine Thielberge que Lothaire avait répudiée pour épouser Woldrad, sa concubine. Nous trouverons bien d'autres exemples de cette opposition du Saint-Siége aux caprices des princes dissolus et la constance des souverains pontifes à protéger les mœurs contre l'accroissement du libertinage n'est pas un des moindres services qu'ils rendirent à la civilisation.

Cependant, à la mort de saint Ignace, Photius réussit de nouveau à s'emparer du siége de Constantinople, mais il ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Le pape Étienne VI (885) sut obtenir de l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, qu'il chassât définitivement l'intrus, et celui-ci, jeté dans un couvent, y termina misérablement une vie toute souillée de crimes.

L'extinction du schisme des Grecs fut un heureux événement pour l'Église et une gloire pour son pontife, un des plus vertueux qui l'aient jamais gouvernée. Sa charité était si grande qu'il avait distribué aux pauvres tout son patrimoine et se faisait un honneur de les servir lui-même.

Nous voyons, après Étienne VI, les papes se succéder rapidement et l'esprit de cabale et d'intrigues se glisser jusqu'au pied de la chaire de saint Pierre. L'impartialité de l'histoire oblige à relater les violences d'Étienne VII (896) envers la mémoire de Formose, son prédécesseur, dont il contestait la

légitimité, et les luttes de Sergius et de Jean IX (898). Ce dernier, du reste, fit oublier sur le trône, par ses vertus et sa sagessé, l'ambition qu'il avait montrée lors de son élévation.

Christophe, plus fougueux encore, arracha le pouvoir au pape Léon V (903), et prit, de son propre arbitre, le gouvernement de l'Église. Cette usurpation lui fut fatale, et, six mois après, il était renversé par Sergius III, le même qui, sous Jean IX, avait aspiré à la dignité pontificale. La conduite de ce pape a été diversement appréciée et jugée parfois plus sévèrement.par la postérité que par ses contemporains. Il est toutefois important de faire remarquer qu'aucun de ces papes, attaquables en tant qu'hommes, ne porta la moindre atteinte à la doctrine ou à la discipline de l'Église. On doit, en outre, tenir compte de la barbarie de l'époque et de la rudesse de ce siècle, qui reçut le nom de siècle de fer.

Du reste de tels exemples, si regrettables qu'ils soient, sont rares dans les annales des souverains pontifes, et n'ont affaibli en rien l'autorité du Saint-Siége ni le développement de la foi, car nous voyons, sous le règne d'Anastase III (911), qui succéda à Sergius, la conversion de Rollon et de ses Normands offrir à l'Église un puissant motif de consolation. Anastase III, qui n'était pas resté étranger à cette importante conquête du christianisme, se fit vénérer par sa douceur et par une piété véritable.

Il fut remplacé par Landon, qui n'occupa que six

mois la chaire apostolique et dont le règne est resté fort obscur.

Après lui, le pape Jean X (914) dut malheureusement son élévation au crédit de Théodora, dame romaine restée célèbre par ses intrigues, et mère de Marozie, également connue sous le même rapport. Quoiqu'on put craindre de ce début, Jean X gouverna dignement l'Église, se ligua avec l'empereur Constantin Porphyrogénète, et, de concert avec ce prince, chassa les Sarrasins de l'Italie. Il fit, en Espagne, reconnaître le Rite romain dans le diocèse de Compostelle et adressa aux évêques d'Allemagne de nobles exhortations pour les encourager dans la foi. Jean X contribua aussi puissamment par son intervention à l'apaisement de la guerre que se faisaient alors les Grecs et les Bulgares. Élevé jusqu'à la tiare par le crédit de Théodora, ce pape fut bientôt persécuté par sa fille, la coupable Marozie, furieuse de ne pas trouver en lui l'instrument docile de ses volontés. Cette femme qui, pour le malheur de l'Église, fut trop souvent mêlée dans les affaires du Saint-Siége, fit jeter Jean X dans une prison où, par ses ordres, des assassins le mirent traîtreusement à mort.

Nous avons encore à mentionner Léon VI (928), qui n'occupa le Saint-Siége que sept mois, et que plusieurs auteurs pensent avoir fini par le poison. Étienne VIII, qui ne fit guère aussi que de passer et laissa cependant la réputation d'un pape sage et vertueux, et, enfin, Jean XI qui, pendant quatre ans,

fut le jouet des factions alors toutes-puissantes dans Rome et que dirigeaient sans conteste l'ambitieux Albéric et sa mère Marozie.

Dans la période malheureuse que nous parcourons, les papes se succèdent avec tant de rapidité qu'il est permis de croire que la mort de plusieurs d'entre eux ne fut pas naturelle.

Léon VII (936) gouverna l'Église pendant un espace de trois ans, et Flodoard, son contemporain, a fait l'éloge de son zèle pour la religion.

Étienne IX (939) ne fut à la tête de l'Église que pendant à peu près le même laps de temps. Ce qu'il y eut de plus saillant dans son règne fut la part active qu'il prit à l'apaisement des troubles survenus en France à l'avénement de Louis d'Outremer. Les conseils de ce pape et l'envoi d'un légat du Saint-Siége firent rentrer dans le devoir les seigneurs qui s'étaient révoltés contre l'autorité royale.

Martin III (943), par ses vertus et sa sagesse, fut digne en tout point d'occuper le trône de saint Pierre. Admirable par sa charité envers les pauvres, ce pape ne se montra pas moins conciencieux dans l'administration de ses États. Sous son règne, saint Adalague porta le flambeau de la foi chez les Slaves et les Danois, et Martin, pour faciliter l'établissement du christianisme dans ces contrées, y fonda trois siéges épiscopaux. Bien fait pour cicatriser les plaies encore saignantes de l'Église, il en fut trop tôt empêché par la mort et mérite d'être cité parmi

les pontifes qui furent le plus utiles à la religion. On doit également lui tenir compte du zèle avec lequel il combattit les tendances barbares de son époque. Dans ces temps de violence, la dignité suprême de la catholicité trop souvent conférée par le caprice de la multitude, semble être devenue, entre les mains de ses détenteurs éphémères, une fonction semblable aux charges humaines. Soumis aux lois qui leur sont dictées par les empereurs ou les préfets de Rome, les papes n'ont plus même le libre exercice de leur volonté et ne sont qu'un instrument aux mains de ceux qui les ont élevés.

Le mal en vint à ce point que, bientôt, les Romains durent prêter aux empereurs le serment de ne recevoir désormais aucun pape qui ne fût choisi par ces princes et que, en dépit de cette convention, Benoit V (964) ayant été élu sans la participation d'Othon I[er], celui-ci mit le siége devant Rome, en chassa le pontife légitime et le remplaça par une de ses créatures qui prit le nom de Léon VII. Cet intrus étant mort assez promptement, l'empereur imposa de nouveau aux Romains Jean XIII, dont le pontificat fut une longue suite d'émeutes et de troubles.

Donus II (972) promettait des jours meilleurs à l'Église ; malheureusement il ne fit que passer sur le siége de saint Pierre et mourut sept mois après son élévation. Il fut remplacé par Benoît VII, qui gouverna les fidèles avec sagesse et occupa dignement la chaire apostolique. Benoît VII fut cruellement

persécuté par un antipape du nom de Francon qui, sous le nom de Boniface VII, usurpa le pouvoir et se livra à tous les excès. L'indignation publique ayant bientôt fait justice de ce misérable et l'ayant forcé à quitter Rome, le pape véritable put reprendre paisiblement son autorité.

A sa mort (984), l'artificieux Francon ou l'antipape Boniface VII, comme on voudra l'appeler, revenu de Constantinople, remplit l'Église de nouveaux troubles en disputant la tiare à celui que les Romains en avaient investi sous le nom de Jean XIV. A la faveur d'une sédition qu'il excita, Francon se saisit du pape légitime et le jeta dans un cachot où l'infortuné mourut de misère et de faim. Par un de ces retours si fréquents dans les agitations populaires, l'usurpateur fut bientôt renversé lui-même.

Jean XV (985), élu sans contestation, mourut avant même d'être consacré.

Sous son successeur, Jean XVI, la conversion de Wladimir et du duché de Russie vint offrir une consolante compensation aux déchirements du Saint-Siége. Versé dans l'étude des sciences et distingué par son intelligence, Jean XVI montra l'esprit de conciliation qui l'animait en s'interposant entre Ethelred, roi d'Angleterre, et Richard, duc de Normandie, qu'il eut le bonheur de réconcilier ensemble. Ce pape fut persécuté par Crescentius, préfet de Rome, dont la remuante ambition entrava le cours de l'administration pontificale.

L'empereur Othon III crut mettre un terme à ces tiraillements continuels en conférant la tiare à Brunon, son propre neveu, qui prit le nom de Grégoire V (996); mais le turbulent Crescentius reparut encore pour opposer un nouvel antipape. Cette fois, le châtiment de ses crimes ne se fit pas attendre longtemps ; il fut arrêté par ordre de l'empereur et bientôt après décapité.

Quoiqu'on puisse jusqu'à un certain point reprocher à Grégoire V, Allemand et resté sous l'influence de son oncle, Othon III, son hostilité contre la France et sa sévérité à l'égard du roi Robert, on ne doit pas oublier que ce pape honora le Saint-Siége par ses vertus, sa charité et sa profonde érudition. Il avait su distinguer et récompenser, en l'élevant sur le siége de Ravenne, le Français Gerbert qui, sous le nom de Sylvestre II, devait lui succéder et relever avec éclat la dignité pontificale, si fort avilie aux yeux de la chrétienté.

Nous avons cru devoir citer tous les papes qui se sont rapidement succédés pendant cette triste période du xe siècle, quelque affligeant que soit un pareil spectacle pour un cœur catholique. Mais encore, de l'examen de cette époque, il ressort, ce nous semble, un réel et précieux enseignement. Tant que l'élection des souverains pontifes s'est faite régulièrement et en dehors des intérêts humains, les vicaires de Jésus-Christ ont honoré la chaire de saint Pierre et donné à la chrétienté l'exemple de toutes

les vertus. Du moment où l'ambition des partis ou celle non moins remuante des princes, a voulu faire des papes les dociles instruments de leurs caprices, nous n'avons plus vu que désordre et confusion là où régnaient auparavant la discipline et l'harmonie.

Si l'Église a besoin d'indépendance pour elle-même, afin d'exercer librement la suprématie spirituelle, cette indépendance ne lui est pas moins nécessaire pour choisir des pontifes dignes de la gouverner, et ceux-ci à leur tour, pour être véritablement en état de remplir une mission toute d'amour et de conciliation, doivent être placés bien au-dessus de l'action des particuliers et de la pression des gouvernements.

A mesure que le christianisme s'est développé et répandu dans l'univers, les papes, d'abord investis simplement de l'autorité religieuse, puis ensuite législateurs appliqués à réformer les mœurs, ont dû chercher à s'affranchir de la tutelle humaine, souvent onéreuse et toujours compromettante pour la dignité du Saint-Siége. Rome en cessant d'être l'arbitre des destinées des empires, a dû se faire toute à tous et confondre tous les peuples dans son amour, pour ne plus voir dans le monde que la grande famille des chrétiens unis entre eux par une doctrine commune dont elle était le centre et les papes les dépositaires. Cette nécessité pour le père commun des fidèles, d'être mis en dehors des calculs de la

politique, a conduit tout naturellement à l'établissement du pouvoir temporel. Nos rois, et Charlemagne par-dessus tous, ont noblement aidé à cette transformation, et c'est pour la France un de ses plus beaux titres de gloire que d'avoir contribué à arracher le Saint-Siége à la dépendance de nations souvent hostiles à la religion catholique.

Malheureusement les souverains pontifes n'ont pu réellement exercer l'autorité pendant la plus grande partie du xe siècle, et l'on doit observer que, sous leur nom, les factions ont le plus souvent régné sans opposition et sans contrôle. L'Église a souffert assurément des dissensions que nous déplorons; mais la doctrine inaltérable des premiers temps n'a subi aucune atteinte, et la foi s'est néanmoins répandue dans toute l'Europe, émanant toujours de Rome d'où partaient les missionnaires intrépides, heureux d'aller annoncer l'Évangile même au péril de leur vie. Nous arrivons maintenant à une phase nouvelle des annales de la papauté, glorieusement inaugurée par un Français, par le grand Sylvestre II, et nous espérons prouver par des faits qu'à de très-rares exceptions près, l'immense majorité des papes qui suivent n'a fait servir son autorité temporelle qu'à l'accroissement de la foi, l'apaisement des discordes, le patronage de la science et des arts, qui, de nos jours encore, continuent à trouver à Rome la protection la plus éclairée et la plus généreuse.

## CHAPITRE II

**Pontificat de Sylvestre II. — Protection qu'il accorde aux sciences et aux arts. — Benoît VIII. — Concile de Paris. — Jean XX. — Trois papes se disputent la tiare. — Courts règnes de Clément II et Anastase II. — Trève de Dieu. — Saint Léon IX. — Alliance du Saint-Siége et des Normands. — Hérésie de Béranger. — Nicolas II. — Concile de Rome. — Alexandre II. — Son zèle et sa modération.**

Sylvestre II (999) prit les rênes de l'Eglise au moment où les cœurs étaient dans l'effroi, attendant avec anxiété l'approche de l'an 1000, que l'on croyait généralement alors avoir été marqué par la Providence comme l'époque de la fin du monde. Rassurant les fidèles contre de folles appréhensions, il fit tourner au bien de la foi les craintes inspirées par la superstition. De tous côtés s'élevèrent sous son inspiration des monuments religieux dont nous pouvons encore admirer un grand nombre ; la Hongrie se convertit au christianisme et le grand saint Étienne reçut du Saint-Siége le glorieux titre de roi apostolique. Ce pape s'était vivement préoccupé des maux causés par le mahométisme au monde chrétien et à cette Terre-Sainte qu'il opprime encore aujourd'hui. Il avait hautement encouragé l'Occi-

dent à s'armer contre les Infidèles, mais les cœurs n'étaient pas disposés à cet élan qui fit plus tard les croisades, et les Pisans répondirent seuls à l'appel du chef de la chrétienté.

Au milieu des nombreuses occupations du pontificat, Sylvestre II trouva le temps de s'appliquer aux sciences et aux arts, excella dans l'étude de la géométrie et de la médecine, et s'adonna avec succès à des travaux mécaniques. L'étendue de ses connaissances était si prodigieuse que, dans ce temps où la superstition avait jeté de profondes racines, la malveillance alla jusqu'à l'accuser de sorcellerie. Mais le caractère de Sylvestre II est bien au-dessus de pareilles imputations, son génie supérieur exerça sur son siècle l'influence la plus heureuse et la plus incontestable, et l'on doit le compter parmi les papes dont l'Église s'honore à juste titre.

Si nous avons montré récemment la coupable immixtion des princes allemands, dans les affaires religieuses, et la pression qu'ils exercèrent sur l'élection des papes, au grand détriment de l'Église, il est juste de citer avec éloge les rapports qu'entretint avec le Saint-Siége Henri II, successeur d'Othon III. Ce prince, que ses vertus ont fait mettre au nombre des saints, fut le protecteur le plus dévoué des souverains pontifes, soutint Benoît VIII (1016) contre la tyrannie d'un antipape, l'aida à repousser l'invasion des Sarrasins et châtia l'insolence des Grecs, qui étaient venus mettre le siége devant Rome.

Benoît VIII usa de son influence sur Henri II pour tenter d'assurer plus de liberté à l'élection de de ses successeurs, et obtint de ce prince, qu'il avait sacré empereur en reconnaissance de ses services, qu'à l'avenir le peuple et le clergé romains pourraient choisir spontanément leurs pasteurs, sous la seule réserve que les délégués de l'empereur assisteraient à la consécration. C'était, comme on voit, un pas immense fait dans la question de l'indépendance de l'Église, et l'on doit tenir compte à ce pape des efforts qu'il fit pour la constituer et pour maintenir, dans leur intégrité, les droits sacrés du Saint-Siége.

L'accord du saint empereur et du pontife fut un temps de repos pour l'Église, et les réformes, commencées par Sylvestre II, furent continuées avec persévérance sous la sage administration de Benoît VIII. Ce pape s'appliqua, tout particulièrement, à combattre le relâchement de la discipline, et tint un concile à Pavie pour recommander aux ecclésiastiques une rigoureuse pureté de mœurs. Il était issu de la famille des comtes de Tusculum qui parvint, à cette époque, à s'arroger le monopole de la papauté, pour tâcher de la rendre héréditaire dans son sein.

En effet, le crédit de ce parti, tout-puissant alors dans Rome, éleva peu après sur le Saint-Siége, le frère de Benoît VIII, quoiqu'il ne fut alors que simple laïque (1024). Heureusement Jean XX

comprit la lourde responsabilité qu'il s'était laissée imposer, et, malgré l'irrégularité de son choix, occupa dignement le trône pontifical.

Comme nous avons déjà eu occasion de le dire, aucun, parmi ces papes improvisés, n'altéra la discipline ecclésiastique ; quelques-uns même, une fois investis de la tiare, se mirent à la hauteur de leur position et défendirent, avec un courage réel, la doctrine et les prérogatives de l'Église.

Nous en trouvons une preuve frappante dans la résistance que Jean XX opposa aux prétentions élevées à cette époque par l'Église d'Orient, afin d'arriver à être, ainsi que celle de Rome, considérée comme universelle. La fin de ce pontificat fut marquée par des troubles violents qui divisèrent la ville de Rome.

A la mort de Jean XX, l'ambition des comtes de Tusculum lui donna pour successeur son neveu, encore adolescent, qui prit le nom de Benoît IX (1033) ; mais, loin de suivre l'exemple du pape précédent, le nouvel élu se déshonora par les désordres de sa vie et la violence de ses actes, et l'Église fut bientôt contristée par le douloureux spectacle de trois hommes se disputant le pouvoir à la fois. Il est vrai que l'un d'entre eux, Grégoire VI, se retira bientôt de la lutte et sacrifia courageusement ses intérêts personnels au bien de l'Église, et que l'autre, Benoît IX, après une longue opposition, expia ses erreurs et son ambi-

4.

tion en se retirant dans un couvent où il mourut plein de repentir.

Pour réparer ces désastres, l'Église aurait eu besoin de chefs sages et vertueux et d'une longue période de repos; malheureusement Clément II, et son successeur, Damase II, dignes en tout point de s'asseoir sur le trône pontifical, ne firent qu'y passer rapidement, et, dans l'espace d'une année, ces deux papes moururent prématurément.

Nous allons enfin voir l'Église retrouver, sous la main d'illustres pontifes, la splendeur et l'autorité des meilleurs jours. C'est ainsi que son divin fondateur, après avoir fait éclater, de la manière la plus visible, combien l'intervention humaine dénaturait l'essence du Saint-Siége, se réservait de le relever aux yeux du monde catholique.

Ces funestes divisions furent du moins localisées dans l'Italie, et le christianisme, plus libre dans d'autres pays, continua partout à lutter contre la barbarie de l'époque. Une des barrières les plus solides qu'éleva contre elle la vigilance des évêques, fut l'institution de la Trève de Dieu, en vertu de laquelle personne ne pouvait, sous peine d'excommunication, exercer d'hostilité depuis l'heure de none du samedi jusqu'à celle de prime du lundi. L'honneur de cette mesure doit revenir tout entier aux évêques d'Aquitaine, et la Trève de Dieu ne tarda pas à être généralement adoptée dans le reste du monde chrétien. On doit également signaler

un mouvement dans la littérature et citer, parmi ceux qui se distinguèrent sous ce rapport, Ditmar, évêque de Mersebourg, Aimoin, moine de Fleury, et Glaber de Cluny, tous les trois historiens de mérite.

Avec saint Léon IX (1049) s'ouvre une longue suite de glorieux pontifes, et si nous devons voir pendant quelque temps encore la rudesse de l'époque porter de tristes fruits, nous aurons à signaler l'action bienfaisante du Saint-Siége qui, non content de veiller sur le clergé et d'en bannir l'incontinence et la simonie, déploya la plus énergique persévérance pour repousser les erreurs enfantées par l'esprit du mal, et s'opposer à la corruption répandue dans toutes les classes. Sous cette puissante inspiration, la science prit un nouvel essor, et l'ignorance fut combattue avec succès par la formation des écoles qui s'élevèrent en France, en Allemagne, en Italie, et donnèrent un lustre incontestable au clergé devenu le sanctuaire de l'intelligence.

Les souverains pontifes méritèrent aussi hautement de l'humanité, en cherchant à contenir les abus de la puissance séculière et l'insubordination des peuples, et nous verrons plus tard comment leur génie prévoyant, tournant contre les ennemis de la foi une fougue difficile à modérer, rendit moins fréquentes en Occident les luttes qui déchiraient les États entre eux.

Saint Léon IX est le premier qui commença cette

ère si grande pour la papauté, ère où ses successeurs devaient le suivre avec éclat.

Formé d'abord par un long séjour dans le célèbre monastère de Cluny à la pratique de toutes les vertus, saint Léon monta plus tard sur le siége de Toul, qu'il gouverna pendant plusieurs années avec la plus grande sagesse. Appelé ensuite par un vœu unanime au souverain pontificat, le saint, se croyant indigne d'un tel honneur, s'y refusa longtemps dans son humilité, et ne monta qu'en tremblant sur le trône de saint Pierre. Mais, à peine investi de l'autorité, il se consacra tout entier non-seulement au bien de l'Église, mais encore à l'apaisement des discordes, noble voie dans laquelle il s'engagea tout d'abord en réconciliant Robert, roi de France, avec Rodolphe de Bourgogne; puis en intervenant avec succès entre l'empereur Henri III et André, roi de Hongrie. Moins heureux au début avec les Normands, contre lesquels il voulait protéger la Pouille, saint Léon, par sa douceur et l'irrésistible ascendant de ses vertus, toucha les cœurs de ses ennemis qui le retenaient captif et s'en fit de précieux alliés qui, plus tard, tinrent tête aux Grecs et chassèrent les Sarrasins de la Sicile.

Sa prodigieuse activité, ne reculant pas devant les fatigues des longs voyages si pénibles à cette époque, lui permit d'entretenir avec les princes chrétiens des rapports nécessaires tant au bien de la foi qu'au maintien de la paix en Europe. Il parcourut succes-

sivement la France et l'Allemagne, et visita la plus grande partie de l'Italie, gagnant partout les cœurs sur son passage.

La doctrine funeste de Bérenger et la rébellion de Michel Cerularius trouvèrent en lui un adversaire plein de fermeté, et le pape, puissamment aidé par le génie du fameux Hildebrand, dont nous verrons encore l'influence sous les pontifes suivants, maintint d'une main assurée la doctrine catholique et la suprématie du Saint-Siége.

Telle était l'ardeur de son zèle et la puissance de sa volonté, qu'à l'âge de cinquante ans il s'instruisit de la langue grecque, pour se rendre par lui-même un compte plus exact des affaires de l'Église de Constantinople.

Le Saint-Siége réhabilité, la discipline affermie, les discordes calmées, des rapports amicaux établis avec les puissances catholiques, tels sont les importants résultats du pontificat de saint Léon IX.

Victor II (1055) lui succéda, et, malgré le peu de durée de son règne, marcha glorieusement sur ses traces. L'ascendant de la papauté était alors si grand, et son représentant tenu dans une si haute estime, que l'empereur Henri III, après s'être un moment opposé à son élévation, devint son ami le plus fidèle, et consentit dans une contestation survenue entre lui et quelques princes allemands à accepter l'arbitrage du Saint-Siége.

Pour assurer de plus en plus la dignité de l'Église

et prévenir le retour des intrigues qui trop longtemps avaient placé à sa tête des papes indignes de ce nom, Nicolas II (1058) réunit à Rome un concile où cent treize évêques se trouvèrent réunis, et qui conféra aux cardinaux et aux évêques le droit de présenter seuls à l'avenir les souverains pontifes dont la sagesse serait hautement reconnue. Cet acte courageux qui retirait le Saint-Siége de la tutelle onéreuse des empereurs d'Allemagne, rencontra de leur part une vive opposition, et lorsqu'à la mort de Nicolas II (1061) le choix unanime des évêques lui eut donné pour successeur le pape Alexandre II, l'impératrice Agnès, alors régente, ne craignit pas de patroner un antipape, donnant un funeste exemple à son fils Henri IV qui devait, dans la suite, devenir un des adversaires les plus acharnés de la cour de Rome. Mais la modération d'Alexandre II triompha de toutes les oppositions, l'antipape se soumit au souverain légitime, et mourut en le reconnaissant comme le *Pasteur universel de l'Église de Dieu.*

La vigilance et le zèle de ce pontife firent faire à la foi de rapides progrès en Norvége et en Bohême, et ses efforts, puissamment secondés par l'énergie d'Hildebrand et la persuasive éloquence de saint Pierre Damien, rendirent une nouvelle vie à la discipline ecclésiastique.

# QUATRIÈME PARTIE

## DU PONTIFICAT DE GRÉGOIRE VIII AU COMMENCEMENT DE LA RÉFORME

---

### CHAPITRE 1er.

**Grégoire VII. — Querelle des investitures. — Henri IV et la comtesse Mathilde. — Appréciation des vues et du caractère de Grégoire VII. — L'antipape Guibert. — Rétractation de Bérenger.**

Le remarquable pontificat de Grégoire VII est sans contredit un de ceux que la malveillance a le plus vivement attaqué. Les détracteurs, dénaturant à plaisir les actes de ce grand pape, l'ont représenté comme un fanatique aveugle, usant sans discernement et sans mesure des armes de l'Église, pour semer le trouble dans les États, et comme un despote dont le sceptre de fer aurait écrasé les Romains. Pour faire justice tout d'abord de cette dernière accusation, nous dirons que dans plusieurs circonstances,

ceux-ci donnèrent à leur souverain des preuves éclatantes de dévouement et lui firent un rempart contre le fer des assassins. Quant à ce qui est du prétendu fanatisme de Grégoire VII et de la fameuse querelle des Investitures, ce pape a trouvé des défenseurs dans tous les partis, même parmi les protestants, et Voltaire, dont le témoignage n'est pas suspect, s'inclinant devant son génie, s'est fait le panégyriste d'un des plus grands pontifes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre.

Des critiques mal intentionnés ont également voulu trouver à redire dans les rapports de la comtesse Mathilde avec Grégoire VII, et noircir du même coup la mémoire d'un pape dont les mœurs furent toujours irréprochables, et celle d'une illustre princesse, dont le plus grand crime à leurs yeux consiste dans son dévouement au Saint-Siége et dans la donation qu'en mourant, elle fit à l'Église de son riche patrimoine. Mais, pour l'observateur impartial, la comtesse Mathilde doit être au-dessus de si misérables imputations. Douée d'un cœur intrépide et d'une constance inaltérable dans les revers, cette femme vraiment supérieure restera comme une des plus grandes figures de son époque.

Pour juger sainement l'administration de Grégoire VII, il faut non-seulement se reporter au temps où vivait le pontife, temps d'ignorance et de dissolution, mais encore tenir compte du caractère de son principal adversaire, le fougueux Henri IV.

Ce dernier ne fut pas, comme on pourrait le croire, uniquement en lutte avec le Saint-Siége. A la fois violent et irrésolu, incapable de commander à ses passions, il s'aliéna, par sa licence et l'arbitraire de son autorité, l'affection de ses sujets qui se révoltèrent plusieurs fois contre sa tyrannie. Un moment vaincu par l'énergie de Grégoire VII, ce prince courba la tête et parut se soumettre ; mais il n'eut pas le courage de persévérer dans son repentir et, cédant aux conseils d'un perfide entourage, il releva la tête et démasqua complétement son hypocrisie. Son règne pesa lourdement sur l'Allemagne et la remplit de troubles. Grégoire VII avait d'abord essayé de la modération avec ce souverain, et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se décida à lancer contre le coupable les foudres de l'Église. On doit donc repousser les versions qui représentent ce pape comme ayant exaspéré le prince allemand, dès le début, par son inexorable sévérité. Grégoire VII ne prit contre lui aucune mesure de rigueur que lorsqu'il eut été pleinement convaincu de sa duplicité. On sait même que, non content d'ébranler l'autorité du chef de l'Église, Henri IV essaya plusieurs fois de le faire égorger par des assassins qu'il avait apostés à cet effet.

Pour en revenir directement au pape qui nous occupe, nous l'avons déjà vu, alors qu'il n'était qu'Hildebrand, intimement mêlé à l'administration du Saint-Siége. Son rare mérite l'avait fait distinguer

par Léon IX qui le connut à Cluny et l'emmena à Rome. Nommé par Victor II, légat en France, fait cardinal par Nicolas II, puis, enfin, vice-chancelier de la sainte Église romaine par Alexandre II, conseiller et bras droit de tous ces papes qu'il avait puissamment concouru à faire monter sur le trône pontifical, Hildebrand resta toujours humble et modeste, malgré la haute position qu'il occupait. Son séjour à Cluny, consacré tout entier à la prière et à l'étude, avait développé sa vaste intelligence; sa mission, en France, comme légat, lui acquit la connaissance des hommes, et le long espace de temps qu'il passa dans la confiance de papes, administrateurs distingués eux-mêmes, lui valut une grande expérience et la pratique la plus approfondie des affaires de l'Église. Tel était Hildebrand lorsqu'une immense acclamation surprit son humilité en lui décernant la tiare qu'il était si digne de ceindre.

Devenu Grégoire VII, le nouveau pontife envisagea d'un œil assuré l'étendue de sa mission et comprit aussitôt la grandeur de la tâche qui lui était réservée. Avant tout il devait resserrer la discipline, flétrir la simonie, combattue par ses prédécesseurs, mais non pas encore extirpée, et faire revivre, parmi les ministres de l'autel, cette pureté des mœurs qui est la plus belle couronne du sacerdoce. L'œuvre était d'autant plus difficile que la tolérance de quelques évêques et le malheur des temps avaient laissé pénétrer dans le clergé un grand nombre

d'abus. Mais la prudence de Grégoire VII triompha de tous les obstacles, et sa ferme administration rendit à l'Église une force qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Les laïques n'étaient pas moins corrompus. Désireux de moraliser la chrétienté et d'en bannir les restes de la barbarie du xe siècle, le saint pape trouva dans saint Pierre Damien l'auxiliaire le plus actif et le prédicateur le plus énergique. L'entente de ces deux hommes si bien faits pour se comprendre eut sur les mœurs de l'époque la plus salutaire influence.

Nous venons de parler des abus qui s'étaient introduits dans le sacerdoce; ils demandaient, en effet, une répression vigoureuse. Les offices en étaient fréquemment achetés à prix d'argent ou décernés par la puissance séculière, par les princes ou par les seigneurs, suivant leur bon plaisir. Cette action de conférer les charges ecclésiastiques se nommait alors investiture. Grégoire VII, profondément convaincu que le sacerdoce, en se recrutant ainsi, finirait par tomber dans l'anarchie la plus complète, défendit, par l'organe de deux conciles, la continuation d'un si déplorable abus.

Cette mesure prise uniquement en vue de donner à l'Église des pasteurs plus dignes d'elle et de faire cesser un scandale qui faisait parmi les fidèles le plus fâcheux effet, devait naturellement déplaire au roi de Germanie, dont le but caché était de peupler les siéges allemands de ses créatures et de mettre

ainsi le clergé sous sa dépendance immédiate. Aussi Henri IV s'opposa-t-il de tout son pouvoir aux projets du chef de l'Église, souleva contre la décision du concile tous ceux qu'il put recruter parmi les prêtres allemands et conçut le dessein de faire périr son intrépide adversaire. Mais celui-ci, sans s'effrayer des menaces, y répondit en mandant Henri IV devant lui, et en le sommant de venir se justifier au tribunal pontifical. Cette fermeté du Saint-Siége causa la plus vive sensation en Allemagne, et le prince, ébranlé lui-même, promit de se rendre à l'appel du pape; mais il comptait auparavant sur un dénouement que depuis longtemps il préparait dans l'ombre.

Par son ordre, des assassins portant la main sur la personne sacrée du Père des fidèles, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, l'arrachèrent de l'autel et le traînèrent en prison. Le pape n'y resta pas longtemps; à peine cet acte inique était-il consommé, que le peuple furieux brisa les portes du cachot et délivra son pasteur. Celui-ci, rendu à la liberté, s'empressa de protéger Quintius, chef du complot, contre la vengeance de la multitude.

Malgré cette preuve évidente de la fourberie d'Henri, Grégoire VII voulut encore employer la douceur; mais ce prince semblait être devenu sourd à la voix de la raison. Ne pouvant s'en prendre au Pape, il se livra en Allemagne à tant de violences que de plusieurs côtés des révoltes éclatèrent contre son

despotisme. Le Pape, sûr désormais de ne plus rien obtenir de ce forcené, dut enfin l'excommunier et le déclara déchu de la dignité impériale. Henri reçut tout d'abord cette nouvelle avec fureur, mais l'arrêt qui le frappait produisit un immense effet parmi ses sujets. On sait quelles étaient alors les conséquences terribles de l'excommunication. Le prince qu'elle foudroyait ne put longtemps en supporter le poids et promit de venir se justifier. Grégoire VII se rendit donc à Canosse où devait avoir lieu l'entrevue. La comtesse Mathilde, peu confiante dans la loyauté du roi de Germanie, voulut accompagner le pape avec son armée, et se tenir prête à repousser toute attaque contre sa personne.

Henri se présenta comme un coupable devant son juge, et les marques de pénitence et de soumission qu'il donna publiquement, firent croire en ce moment à la sincérité de son repentir. Grâce à la médiation de la comtesse Mathilde, qui désirait ardemment voir la paix se rétablir, le Pape consentit à pardonner, pourvu que le roi promît de se présenter devant lui à Augsbourg dans un délai déterminé. Le roi ayant tout promis, Grégoire VII, après lui avoir fait comprendre tout l'odieux de sa conduite passée, voulut l'admettre à sa table et lui donna des marques d'une paternelle bonté.

Malheureusement cette soumission n'était qu'apparente, et bientôt après, cédant aux conseils d'ennemis du Saint-Siége, le roi leva, de rechef, l'étendard

de la révolte et répondit à la nouvelle excommunication de la cour de Rome en patronant l'antipape Guibert et en venant investir la ville pontificale. Grégoire VII, après s'être défendu avec courage, dut enfin sa délivrance à l'intervention du chef normand, Robert Guiscard. Retiré à Salerne, ce grand pape ne tarda pas à y mourir, mais avec la consolation d'avoir raffermi la discipline et préparé l'indépendance de l'Église.

Il avait eu le désir d'arracher les Lieux saints à la domination des Infidèles, mais les agitations de son pontificat l'empêchèrent de réaliser ce grand projet qu'Urbain II devait avoir la gloire de mettre à exécution.

Néanmoins, il fit beaucoup pour l'accroissement de la foi, principalement dans les pays du nord, et reçut l'hommage de la Russie. Dès le commencement de son règne, il avait décidé un certain nombre de seigneurs français à secourir l'Espagne contre les musulmans, et ce fut à son instigation que Raymond, comte de Toulouse, alla combattre dans l'armée du roi Alphonse VI.

Avant d'en finir avec Grégoire VII, nous devons une dernière explication. Bérenger, qui pendant longtemps donna le scandale d'une vive opposition au Saint-Siège, ne survécut que peu de temps à ce Pape. Sur la fin de sa vie, touché tardivement par la grâce, il rétracta publiquement ses erreurs et mourut dans la pénitence. La paternelle indulgence dont le

Père des fidèles usa à l'égard du trop célèbre hérésiarque, a porté quelques auteurs malveillants à faire entendre que Grégoire VII, si inflexible par ailleurs, avait montré peu de fermeté dans cette circonstance. La vérité est que le pape, ne pouvant méconnaître les grandes qualités de Bérenger, conserva longtemps l'espoir de le ramener par la douceur, et que ce ne fut qu'assuré de son opiniâtreté qu'il se décida enfin à l'excommunier.

Nous avons tenu à rapporter cette assertion à laquelle tout le pontificat de Grégoire VII donne le plus éclatant démenti, pour démontrer jusqu'à quel point l'esprit de parti peut dénaturer les actions les plus louables.

---

## CHAPITRE II

Victor III. — Urbain II. — Violences de l'empereur Henri IV. — Malheurs de l'église d'Allemagne et de l'église d'Angleterre. — Excommunication de Philippe Ier, roi de France. — Concile de Clermont. — Première croisade. — Pascal II. — Gelase II. — Calixte II. — Concile de Worms. — Innocent II. — Célestin II. — Eugène III. — Deuxième croisade. — Alexandre III. — Opinion de Voltaire sur ce pape. — Urbain III. — Clément III. — Troisième croisade. — Célestin III; sa tolérance.

Victor III (1086), appelé à continuer la gigantesque entreprise de Grégoire VII, n'accepta cette lourde tâ-

che qu'après avoir été arraché de sa retraite par les Romains qui connaissaient ses vertus et ses mérites. La situation était, en effet, de nature à décourager plus d'un cœur intrépide. L'Allemagne subissait les horreurs de la guerre civile; Henri IV continuait ses violences et l'antipape, Clément III (Guibert), persistait dans ses prétentions. Le nouveau pape dut naturellement lancer l'excommunication contre cet usurpateur. Il sévit non moins énergiquement que Grégoire VII contre les atteintes portées à l'indépendance de l'Église et contre les abus des simoniaques. Il contribua, en outre, puissamment, à préserver l'Italie de grands malheurs en rassemblant des troupes qu'il opposa à l'invasion des Sarrasins et qui battirent ces infidèles.

Doué de toutes les qualités qui font un grand pontife, Victor III se fût acquis un rang distingué dans les annales de la papauté, si la mort ne fût venue l'enlever trop tôt au gouvernement de l'Église.

Mais il fut dignement remplacé par Urbain II (1088) que la France doit réclamer comme un de ses plus glorieux enfants. Ce pape, connu avant son exaltation sous le nom d'Othon, sortait aussi de ce célèbre couvent de Cluny où s'était formé Grégoire VII. La confiance de ce dernier l'ayant investi d'une mission près de Henri IV, le légat du Saint-Siége avait été cruellement maltraité par ce prince. Monté sur le trône de saint Pierre, il

devait retrouver Henri IV toujours aussi passionné et non moins acharné contre l'Église. Par suite des efforts impies du roi et de la crainte qu'il inspirait, le mal était arrivé à ce point qu'un certain nombre d'évêques s'était rallié à l'antipape Clément III, et celui-ci, soutenu par Henri IV, avait réussi à s'emparer de Rome à laquelle il faisait sentir tout le poids de sa tyrannie. Le pontife légitime dut, en conséquence, être sacré en dehors de la ville, et son règne, commencé dans l'exil, se poursuivit, en grande partie, dans de périlleuses pérégrinations toujours entreprises dans l'intérêt de la foi.

Tout d'abord, il passa en Sicile et s'y entendit avec le comte Roger afin de l'engager à l'aider dans le projet qu'il avait formé d'amener enfin le retour complet de l'Église grecque. Se rendant ensuite à Plaisance, il y condamna le nouveau schisme d'Henri IV. Conrad, fils aîné de ce prince, venait alors de se révolter. Urbain lui promit l'appui du Saint-Siége. On pourrait s'étonner du fait d'un pape soutenant un fils contre son père, mais il faut se hâter de dire que les désordres du roi de Germanie étaient arrivés à leur comble, que l'Allemagne était, sous son règne, livrée à la plus complète anarchie, et qu'enfin ce tyran, non content d'opprimer ses sujets, donnait, dans sa vie privée, le spectacle du plus honteux scandale. Le Saint-Siége dut, en effet, protéger à la fois Conrad

5.

et Praxède, sa belle-mère, seconde femme de Henri IV, que celui-ci avait voulu contraindre tous les deux à méconnaître les droits les plus sacrés de la nature.

Pendant ce temps, l'Angleterre souffrait aussi cruellement sous le sceptre de fer de Guillaume le Roux, et le grand saint Anselme, le réformateur de ce pays, chassé par la violence du roi, trouva, près d'Urbain II, un asile et l'accueil le plus distingué jusqu'à ce que la mort de son oppresseur lui permît de reprendre la conduite de son diocèse.

Infatigable flagellateur de la dissolution, Urbain II n'hésita pas non plus à l'attaquer dans la personne de Philippe Ier, roi de France. Ce monarque, répudiant la reine Berthe, son épouse, avait enlevé Bertrade, femme de Foulques, comte d'Anjou. Dominé par cette femme artificieuse, il affligea longtemps le cœur du saint pape en persévérant dans sa vie de désordres, malgré plusieurs excommunications successives, et ne rentra définitivement dans la communion de l'Église que sous le règne de Pascal II.

Ce fut au sein même du pays que ce roi scandalisait, par son dérèglement, qu'Urbain lança contre lui la sentence d'excommunication au concile de Clermont (1095), et que, de concert avec Pierre l'Hermite, il prêcha la première croisade.

Pierre l'Hermite, revenu des lieux saints, et

témoin des violences des infidèles, n'avait pas eu de peine à faire passer son indignation dans le cœur du chef de la catholicité. Nous avons déjà vu, du reste, sous Grégoire VII, et, sous Victor III, les papes, préoccupés des ravages de ces ennemis de la foi, pousser les nations chrétiennes à s'armer contre eux. Précédemment déjà, Sylvestre II avait décidé les Pisans à leur faire la guerre. Cette pensée était donc déjà, comme on voit, anciennement préméditée dans les conseils du Saint-Siége. L'Europe était alors le théâtre de luttes fratricides; le règne de la force tendait à prévaloir; le relâchement était dans le clergé, le désordre dans toutes les classes.

La grande entreprise des Croisades devait avoir pour but d'occuper, à la délivrance de la Terre sainte l'ardeur d'une foule de seigneurs et de gens qui s'entre-déchiraient, et d'apporter aux Grecs opprimés un secours efficace. De plus, l'aspect désolé du berceau du catholicisme devait réveiller dans les masses la foi qui allait en s'affaiblissant.

Telles furent, dans la pensée d'Urbain II, les considérations qui le décidèrent à presser cette émigration vers l'Orient. On sait comment, après mille dangers et mille combats, et malgré la perfidie d'Alexis Comnène, les croisés, conduits par le vaillant Godefroi de Bouillon, entrèrent enfin victorieux dans Jésusalem, le 15 juillet 1099.

Urbain II mourut trop peu de jours après cet heureux résultat pour avoir la consolation de

l'apprendre ; mais la postérité doit reconnaître, à la louange de ce grand pape, que la première croisade eut pour effet d'apaiser les discordes particulières en Europe, d'imprimer, par le contact avec l'Orient, une nouvelle impulsion aux arts, et de calmer, pour le moment, la fureur de la guerre en Occident.

Outre le concile de Clermont, Urbain II, qui se plaisait à parcourir sa patrie, en tint plusieurs autres en France, notamment à Limoges, à Tours et à Nîmes, où le roi Philippe Ier fut réconcilié avec l'Église; mais, malheureusement, il ne devait pas tarder à retomber dans ses écarts.

La funeste querelle des Investitures, dont nous avons déjà parlé, un moment suspendue par les concessions arrachées à Pascal II (1101), concessions qu'il déplora plus tard et dont il fit une sévère pénitence, se ralluma plus furieuse que jamais, sous Gélase II (1118), et la violence de Henri V, digne successeur de Henri IV, tourmenta si cruellement le chef de l'Église, qu'il dut fuir la persécution et se retirer en France. La mort le surprit à Cluny, après un court pontificat, dont l'événement contemporain le plus marquant est l'institution de l'ordre des Templiers, fondé pour combattre les Sarrasins.

Calixte II, son successeur, eut la gloire de faire cesser la lutte qui, depuis cinquante ans, durait entre le Saint-Siége et l'Empire, et régla, dans le

concile de Worms (1123), les droits réciproques des deux partis. Ce pape, par sa douceur et sa sagesse, ramena le clergé qui s'était égaré dans le schisme et rétablit la paix dans toute l'Église. Libre alors de vaquer à d'autres intérêts, Calixte II restaura la basilique de saint Pierre, fit construire des aqueducs dans Rome et travailla avec succès à son embellissement.

La conduite des empereurs d'Allemagne avait donné à la France le triste exemple de la révolte contre les papes, et le roi Louis VII, après un démêlé de la même nature avec Innocent II, mit à feu la ville de Vitry pour se venger de Pierre de Champagne qui n'avait pas craint d'embrasser le parti du Saint-Siége (1142). L'intervention du grand saint Bernard mit fin à cette déplorable lutte; mais les rapports amicaux entre les deux cours furent principalement rétablis par la sagesse du pape Célestin II (1143), qui, après avoir reçu les serments et la soumission de Louis VII, le rendit à la communion des fidèles.

Ce prince qu'un moment irréfléchi de colère avait porté à commettre un acte de sauvage barbarie, s'en repentit sincèrement, et donna depuis les marques les plus éclatantes de son respect pour le Saint-Siége et de son ardeur pour la foi. Zenghi, prince de Mossoul, venait de s'emparer de la ville d'Édesse, et la Terre sainte se voyait menacée des plus grands malheurs (1144). Le pape Eugène III s'émut de la

triste situation de l'Orient et, dans un chaleureux manifeste à la chrétienté, ordonna la deuxième croisade. Tout d'abord il avait écrit à Louis VII qui s'empressa de répondre à l'appel du pontife et se croisa ainsi que l'empereur Conrad III (1147). Mais la perfidie de Manuel Comnène nuisit aux efforts de ces deux princes; après avoir assiégé inutilement la ville de Damas, ils durent regagner leurs États. Les débris de cette armée rendirent cependant un grand service à la chrétienté. A leur retour en Europe, quatorze mille croisés abordant à Lisbonne aidèrent les Portugais à chasser de cette ville les Sarrasins qui la tenaient sous leur dépendance. Eugène III, envers lequel les Romains avaient montré la plus noire ingratitude, et qui pendant la persécution avait trouvé en France un asile protecteur, jusqu'à ce qu'il eût été rappelé par son peuple repentant, ressentit vivement l'insuccès de la deuxième croisade, qu'on peut attribuer nonseulement au mauvais vouloir héréditaire de la cour de Constantinople, mais aussi beaucoup à la division et à la licence des croisés. La même année qui vit mourir ce pape (1153) fut également le terme des travaux du grand saint Bernard, son maître et son ami, dont l'éloquence rappelle celle des premiers Pères de l'Église, et qui, par ses vertus, a mérité d'être cité parmi les plus grands hommes de son époque. Les efforts des successeurs de saint Pierre ont déjà porté leurs fruits, le clergé compte d'illustres Docteurs, et

les monastères sont devenus autant de sanctuaires d'où la science se répand peu à peu dans le monde comme une rosée salutaire.

La bienfaisante action du Saint-Siége se manifeste avec éclat sous le glorieux pontificat d'Alexandre III (1159), l'un des papes dont le règne fut sans contredit le mieux rempli et le plus utile à l'humanité. Voltaire lui-même n'a pas craint de faire son éloge et de le représenter comme un des bienfaiteurs du genre humain. Du reste, ses travaux furent immenses. Pour donner à la chrétienté une nouvelle arme contre les Sarrasins, il approuva les ordres militaires espagnols de Calatrava et d'Alcantara. Il soutint courageusement saint Thomas de Cantorbéry contre le despotisme d'Henri II d'Angleterre, fit alliance avec la république de Venise, et après avoir vaincu la résistance de l'empereur Frédéric Barberousse, il le traita avec bonté, lui donna l'absolution, et rétablit ainsi la paix troublée par ce prince. Il récompensa, par la confirmation du titre de roi, les services qu'Alphonse Ier de Portugal avait rendus à la cause de la foi, envoya lui-même des légats jusqu'en Perse, s'occupa activement des chrétiens des pays du Nord et déploya la plus louable énergie à réclamer l'abolition de la servitude. Malgré l'opposition de plusieurs antipapes qui prétendirent lui disputer l'autorité, Alexandre III gouverna le Saint-Siége avec autant de fermeté que de modération, et son règne, si fécond en grands résultats pour le bien

de l'Église, doit également être cité comme un de ceux qui combattirent avec le plus de succès la grossièreté et les abus qu'on remarque encore trop souvent dans cette époque.

Le pape Urbain III était mort (1187) en apprenant la prise de Jérusalem par Saladin et l'enlèvement de la vraie Croix par les infidèles. Le premier acte de Grégoire VIII, son successeur, fut d'appeler les chrétiens à venger l'échec de leurs frères d'Orient; mais le noble pontife n'occupa le trône que quelques instants, et Clément III (1191) qui le remplaça, mourut lui-même au bout de trois ans, pendant la troisième croisade.

Cette expédition qui n'aboutit malheureusement qu'à la prise de Saint-Jean-d'Acre, avait excité un tel enthousiasme que, parmi les fidèles qui ne purent y prendre part, il s'organisa, sous le nom de Dîme Saladine, une souscription volontaire destinée à l'entretien de l'armée. Philippe II Auguste, Richard Cœur-de-Lion, et l'empereur Frédéric Barberousse s'y distinguèrent par leur valeur; mais ce dernier périt noyé dans une rivière qu'il avait voulu traverser à cheval, et Richard Cœur-de-Lion, à son retour de la Terre sainte, fut lâchement fait prisonnier par Léopold, duc d'Autriche, qui le livra à l'empereur Henri VI, successeur de Frédéric Barberousse.

Sur ces entrefaites, Célestin III (1191) venait de prendre le gouvernement de l'Église; il s'empressa de punir la félonie d'Henri VI en excommuniant ce

prince qui continuait à détenir le vaillant champion de la chrétienté. Le pape eut la gloire de contribuer puissamment à la délivrance du roi d'Angleterre, et la consolation de voir l'empereur repentant mourir dans les sentiments de pénitence les plus sincères.

Célestin III montra toute sa prudence en réformant un abus anciennement établi. Les familles faisaient parfois entrer leurs enfants dans des monastères dont, suivant la coutume, ils ne pouvaient plus sortir ensuite. Se préoccupant à bon droit de cette atteinte à la liberté, le sage pontife abrogea cette dernière clause, et ordonna que ces enfants, lorsqu'ils seraient en âge d'opter eux-mêmes, auraient la liberté de rentrer dans le monde s'ils le désiraient. Cet acte, qui répond si éloquemment aux accusations d'intolérance portées contre l'Église, nous a paru important à consigner.

## CHAPITRE III

Innocent III. — Les Guelfes et les Gibelins. — Excommunication d'Othon IV et de Philippe-Auguste. — Quatrième croisade. — Les Albigeois. — Concile de Latran. — Honorius III. — Usurpations de l'empereur Frédéric II — Cinquième croisade. — Grégoire IX. — Sixième croisade. — Duplicité et excommunication de Frédéric II. — Innocent IV. — Concile de Lyon. — Saint Louis; sa fidélité au Saint-Siége. — Septième croisade. — Alexandre IV. — Huitième croisade et mort de saint Louis. — Grégoire X. — Le pape au concile de Lyon. — Innocent V. — Adrien V. — Jean XXI. — Nicolas III. — Martin IV. — Schisme de Paléologue — Excommunication de Pierre III d'Aragon. — Honorius IV. — Nicolas IV. — — Malheurs des chrétiens d'Orient. — Abdication du pape Célestin V.

Innocent III (1198), appelé malgré son extrême jeunesse à recueillir l'héritage de Célestin III, devint bientôt l'arbitre de l'Europe et l'oracle de son siècle. Peu de papes sont arrivés au pouvoir dans des circonstances plus difficiles. Henri VI était mort laissant, sous la tutelle et la protection du Saint-Siége, son fils Frédéric II encore enfant. Aussitôt deux compétiteurs, Philippe de Souabe et Othon IV se disputèrent l'empire, et les partis de ces deux princes divisés en Guelfes et en Gibelins, livrèrent l'Allemagne à toutes les horreurs de la guerre. La mort fatale de Philippe, qui périt assassiné, ayant laissé le champ libre à Othon IV, le pape, pour mettre fin

à cette lutte fratricide, consentit à confirmer ce prince dans la dignité impériale qu'il ne lui accorda, du reste, qu'après lui avoir fait jurer obéissance à l'Église. Othon tint si peu ses promesses qu'Innocent III dut lancer contre lui les foudres de l'excommunication. Du reste, ce prince perfide chassé bientôt par les Allemands fut déclaré déchu de l'empire, et Frédéric II, fils de Henri VI, déclaré empereur à sa place, reconnut hautement l'autorité du Saint-Siége.

Gardien vigilant des mœurs, le pape eut bientôt à sévir contre Philippe-Auguste qui avait répudié la reine Ingelberge de Danemark, son épouse, pour vivre scandaleusement avec Agnès de Méranie. La fermeté d'Innocent III mit fin à ce coupable adultère.

Elle se montra du reste, avec non moins d'éclat, dans la courageuse résistance qu'il opposa à la tyrannie sous laquelle Jean-sans-Terre faisait gémir les Anglais. Ce prince, mécontent du choix qu'avait fait le pape du cardinal Langton pour occuper le siége de Cantorbéry, se livra dans sa fureur à des violences inouïes contre le clergé et dévasta nombre d'églises ; mais Innocent III ayant jeté l'interdit sur toute l'Angleterre, le fougueux monarque dut enfin se soumettre et reconnaître solennellement la juridiction de la cour de Rome.

Le pape accorda le titre de roi aux princes de Bohême et de Bulgarie, et rétablit par son conciliant arbitrage la paix que troublait, en Hongrie, la rivalité des deux prétendants à la couronne.

A Rome aussi, où les utopies d'Arnaud de Brescia avaient égaré les esprits et fomenté des troubles, il sut par un juste mélange de douceur et de fermeté réduire les factions et faire renaître la tranquillité.

Innocent III entretint des rapports avec la plupart des souverains de l'Europe dont il fut souvent le conseil, et non content de travailler activement aux progrès de la foi, il consolida partout la puissance du Saint-Siége et s'attira personnellement la vénération universelle. Les princes réclamaient sa médiation, le clergé le respectait pour la sainteté de sa vie, les peuples le regardaient comme un père.

Innocent III ne borna pas son zèle à l'Europe. Il fut aussi l'instigateur de la quatrième croisade, engagea les évêques et les prêtres à la seconder par leurs dons, et leur montra le premier l'exemple en équipant un navire à ses frais. L'armée chrétienne, comme on le sait, n'alla point jusqu'en Palestine, et, s'emparant de Constantinople, fonda l'empire Latin (1204). Dès lors le but que s'était proposé le pape en encourageant la guerre sainte était radicalement changé, et la conduite des croisés leur valut de la part du chef de l'Église de justes remontrances. Néanmoins ces expéditions lointaines, bien quelles ne fussent pas toujours couronnées de succès, retrempaient la piété et suspendaient pour un temps les différends entre les princes. C'est ainsi que nous voyons à cette époque les croisés convenir entre eux d'observer fidèlement, pendant quatre ans, la Trêve de Dieu, et

de recourir pour les débats qui s'élèveraient durant cet intervalle au seul arbitrage des évêques. Ce fait seul suffit à démontrer combien la grossièreté des mœurs tendait à s'amender sous l'influence vivifiante de la religion.

Une hérésie nouvelle, celle des Albigeois, cherchait à paralyser les progrès de la foi. Innocent III ne pouvant la réduire par la persuasion, la condamna dans le concile de Latran, arma contre elle la puissance séculière, et la victoire remportée à Muret (1213) par le comte de Montfort sur Raymond, comte de Toulouse, et ses alliés, assura le triomphe de la catholicité. Du reste, les Albigeois n'étaient pas les seuls qui eussent essayé de porter le trouble dans le sein de l'Église. Les Vaudois aussi se remuaient activement.

Mais dans sa lutte avec ces deux sectes, le Saint-Siége trouva l'appui le plus puissant dans l'institution de l'ordre des Frères Mineurs, fondé par saint François d'Assise, et dans celle des Frères Prêcheurs dont on est redevable à saint Dominique, rejeton d'une illustre famille espagnole.

Outre ces deux établissements, qui rendaient à la foi de si éminents services, nous devons aussi mentionner l'ordre de la Trinité, approuvé précédemment par le pape et fondé par saint Jean de Matha, pour le rachat des chrétiens faits prisonniers par les Infidèles.

On voit que le pontificat que nous venons d'es-

quisser, fut non moins laborieux que celui de Grégoire VII, et qu'il fut noblement rempli par le zèle incessant d'Innocent III, à soutenir les intérêts de l'Église, à sauvegarder la morale et à maintenir les souverains dans la voie d'une sage administration dont il donna lui-même l'exemple le plus remarquable.

Ce grand pape mourut en 1216, après un règne de dix-huit ans, qui doit à juste titre exciter l'admiration de la postérité.

Honorius III s'appliqua à marcher en tous points sur les traces de son glorieux prédécesseur; tout d'abord il réussit à rétablir l'accord entre Henri III et Louis VIII, roi de France, qui disputait au premier ses droits au trône d'Angleterre, et accorda à la république de Gênes, moyennant un minime tribut, la moitié de l'île de Corse.

Avant de monter sur le trône pontifical, Honorius avait été pendant quatre ans chargé de l'éducation de l'empereur Frédéric II. Ce prince, auquel le Saint-Siége n'avait cessé d'accorder la protection la plus paternelle, montra pour son ancien maître une noire ingratitude, troubla par sa rébellion tout le cours de son règne et fit revivre les plus mauvais jours de l'Allemagne. Honorius qui avait conservé pour lui une vive affection, l'avait investi de la dignité impériale; mais à peine le fourbe eut-il atteint le but de ses ambitieux désirs qu'il leva le masque, s'empara des domaines légués au Saint-Siége par la comtesse

Mathilde et remplaça les évêques canoniquement institués par de lâches complaisants de son despotisme. Les énergiques remontrances d'Honorius ne purent le faire rentrer dans le devoir ni le décider à mettre à exécution le vœu qu'il avait fait de se porter au secours de la Terre sainte. Néanmoins le saint pape douloureusement ému de la prise de Damiette, inspira la cinquième croisade. Peu de princes chrétiens y prirent part, et, faute d'être secondés, les efforts d'André, roi de Hongrie, qui se distingua en Palestine par sa vaillance, restèrent complétement stériles.

Honorius confirma l'ordre des Carmes, et protégea ceux des Franciscains et des Dominicains. Il eut même de fréquentes relations avec saint Dominique et l'admit dans ses conseils. Il avait, au début de son règne, donné une nouvelle approbation à l'ordre des Frères Prêcheurs. Outre l'expédition de Terre sainte, il y en eut, sous son pontificat et par son influence, deux autres également entreprises dans l'intérêt de la foi : la première en Prusse, contre les païens, et la seconde en Espagne, contre les Maures.

Honorius mourut au bout de dix-huit années d'exercice, laissant le renom d'un sage et vertueux pontife.

Frédéric II qui avait déjà causé tant de maux, et semblait être devenu le mauvais génie de la chrétienté, troubla davantage encore le repos de l'Église sous le Pape Grégoire IX (1227). Nous venons de voir que ce prince s'était engagé à prendre la croix.

Il sembla tout d'abord disposé à remplir son vœu, mais après un court trajet en mer, il revint dans ses États et reprit le cours de ses exactions avec tant de violence qu'il s'attira l'excommunication.

Par les soins du pape, tout alors était prêt pour la sixième croisade, et un nombre considérable de combattants se disposait à passer en Terre sainte. Frédéric comprenant tardivement le mauvais effet produit par son irrésolution, se mit enfin à leur tête; mais, à peine arrivé en Palestine, au lieu de combattre les armes à la main les ennemis de la foi, il ouvrit avec le sultan des négociations, qui aboutirent à une trêve déshonorante et à l'illusoire cession de Jérusalem (1229). Absous néanmoins par l'indulgence de Grégoire IX, Frédéric mérita bientôt après d'être de nouveau retranché de la communion des fidèles, et, cette fois, levant complétement l'étendard de la révolte, il rassembla des troupes et marcha sur Rome, nourrissant les plus funestes projets contre le pape. Mais la mort déroba ce dernier à son injuste ressentiment.

Grégoire IX s'était signalé par son zèle à soutenir les Maronites demeurés fidèles à la foi, et par la publication des décrétales qui portent son nom.

A peine Innocent IV (1245) était-il consacré, que Frédéric, incorrigible dans sa haine, lui suscita de nouveaux embarras, et le força à se réfugier en France. Mais la rébellion du prince allemand reçut bientôt son châtiment. Le Concile de Lyon, convo-

qué par Innocent, le condamna derechef, et peu après, Frédéric termina, par une mort misérable, une existence qui avait été si funeste au repos de l'Église et à la tranquillité de l'Allemagne.

Le vicaire de Jésus-Christ trouva cependant une douce compensation à tant de maux, dans le retour à la foi de la Russie et de son prince Daniel, auquel il accorda le titre de roi. Les succès des chrétiens d'Espagne et la prise de Séville sur les Sarrasins, furent également pour le pontife un grand sujet de joie. La sagesse de saint Louis et son attachement à l'Église ne lui en donnèrent pas une moins vive.

Dans le cours d'une dangereuse maladie, Louis IX, un des plus grands rois dont s'honore la France, avait fait vœu de voler à la défense des saints Lieux. A peine remis, le pieux monarque réunit ses troupes et, s'embarquant avec elles, vint, après une heureuse traversée, mettre le siége devant Damiette, dont il s'empara bientôt (1248). De cette ville l'armée marcha sur le Caire, mais la désastreuse bataille de la Massoure, dans laquelle saint Louis fut fait prisonnier, plongea l'Europe dans la consternation. Damiette dut être rendue pour la rançon du prince français, et l'on peut dire que la septième croisade fut terminée par ce revers. Rendu à la liberté, saint Louis essaya bien, il est vrai, de s'emparer de Saint-Jean-d'Acre, mais il fut presque tout de suite rappelé en France par la mort de sa mère, la reine Blanche de Castille.

Personne dans la chrétienté ne fut plus affligé de

la triste issue de l'expédition que le pape Innocent IV, qui considérait saint Louis comme son fils, et n'avait cessé d'entretenir avec lui les rapports les plus affectueux.

Une dernière tribulation abrégea les jours du pape. Mainfroy, fils de Frédéric II, non content de disputer au Saint-Siége la possession de Naples, ne rougit pas de s'allier aux Sarrasins, dont le honteux appui lui procura la victoire. Innocent IV ne survécut pas à ce revers, et mourut après un règne de onze ans, qui, malgré les luttes qu'il eut à soutenir, fut marqué par de sages réformes. Il se distingua pareillement par l'encouragement qu'il donna aux études, et fonda l'université de Rome.

Alexandre IV (1254) cruellement persécuté par Mainfroy, n'eut pas moins à souffrir de la turbulence des Romains, et dut, pour s'en affranchir, se retirer à Viterbe. Il sut par sa sagesse, mettre fin aux différents survenus entre les ordres mendiants et l'université de Paris, approuva celle de Salamanque, fondée par Alphonse X de Castille, et travailla avec plus de zèle que de succès à l'union de l'Église grecque avec le Saint-Siége. La seule consolation qu'il eut pendant son règne, lui fut donnée par saint Louis, dont les vertus et la soumission ne se démentirent pas un seul instant.

Ce pieux monarque que la mort de Blanche de Castille avait précipitamment rappelé en France, ne tarda pas à retourner en Orient, brûlant du noble

désir d'arracher les Lieux saints au joug des Infidèles. Il se rendit d'abord à Tunis (1270), dont il croyait pouvoir gagner le roi à la religion chrétienne; mais son espoir fut promptement renversé. Mohammed reçut les chrétiens en ennemis et leur opposa une vigoureuse résistance, qui fournit à la valeur française de fréquentes occasions de se signaler. Tout faisait cependant présager un heureux succès pour nos armes, lorsque la peste se déclara dans le camp des assiégeants, et y fit d'horribles ravages. Saint Louis, atteint lui-même de la contagion, ne tarda pas à succomber, regrettant amèrement de n'avoir pas marché dès le début sur Jérusalem, et laissant l'armée consternée par sa perte, mais pénétrée d'admiration par la grandeur vraiment sublime de ses derniers moments. Telle fut la triste fin de la huitième et dernière croisade. Philippe III, héritier de la couronne de France, après avoir conclu avec les Infidèles une paix honorable, ramena les débris des troupes.

La mort si regrettable de saint Louis eut lieu pendant une vacance de près de trois ans, qui suivit le pontificat de Clément IV. Au bout de ce temps, le choix des cardinaux se porta sur Grégoire X (1271) qui revenait d'un pèlerinage à Jérusalem. Ce pape s'efforça de rendre à l'Église la tranquillité qu'elle avait perdue pendant l'interrègne que nous venons de rapporter, et rétablit les rapports du Saint-Siége avec les princes chrétiens. Il reçut les serments de fidélité de Ro-

dolphe de Habsbourg, revêtu par les électeurs de la pourpre impériale et le confirma dans cette dignité. Il s'employa activement aussi pour réconcilier les Guelfes et les Gibelins, dont les factions rivales désolaient la ville de Florence.

Mais l'événement le plus important de son règne est la convocation du Concile de Lyon, que le pape présida lui-même, assisté par saint Bonaventure, et qui était composé de quinze cardinaux, soixante-dix archevêques, cinq cents évêques et un nombre considérable de prêtres. Ce Concile promulgua divers arrêtés disciplinaires, et s'occupa par-dessus tout du sort des chrétiens de Palestine. Grégoire X qui avait été témoin oculaire de leurs malheurs, laissa en cette occasion éclater la bonté dont il donna constamment des preuves pendant tout le temps de son administration.

L'année 1276 vit l'élévation et la mort des deux papes Innocent V et Adrien V.

Jean XXI qui les remplaça, ne fit également que passer et mourut en 1277, des suites d'une blessure que lui occasionna la rupture d'un échafaudage. Son court pontificat ne fut cependant pas stérile. Il rétablit par son arbitrage la paix entre la France et la Castille, et secourut les chrétiens de Terre sainte. Sa fin prématurée priva l'Église d'un chef qui donnait les plus grandes espérances.

Nicolas III lui succéda, et, dans un règne de trois ans, affermit l'autorité du Saint-Siége, reçut la sou-

mission de Paléologue, empereur d'Orient, celle de l'Église de Constantinople, se rendit populaire par la pureté de ses mœurs, introduisit dans le sacerdoce et les ordres religieux la discipline la plus exacte, et mérita l'amour de ses sujets par son inépuisable charité.

Malheureusement l'union de l'Église grecque et de l'Église latine, fruit des efforts de Nicolas III (1280), ne dura que trop peu de temps. Paléologue retomba bientôt dans le schisme, et Martin IV (1281) se vit obligé de l'excommunier. Ce pape dut également lancer les foudres de l'Église contre Pierre III d'Aragon, instigateur de l'horrible massacre connu dans l'histoire sous le nom de Vêpres siciliennes et qui coûta la vie à quatre mille Français.

Quoique la malveillance ait déversé à ce sujet le blâme sur Martin IV et condamné sa juste sévérité, il est à propos d'observer que l'autorité du Saint-Siége et la crainte de l'interdiction étaient, à cette époque, la seule barrière capable d'arrêter ou de réprimer les excès, et que le pape, en sévissant contre Pierre III, ne fit que donner une marque éclatante de la réprobation de l'Église, et réclamer contre une sanglante exécution dont l'horreur fait penser aux temps les plus barbares.

Honorius IV (1285), déjà connu par la conciliation de son caractère, dont il avait donné des preuves comme légat à Viterbe, tenta infructueusement de ramener à l'obéissance le roi Jacques d'Aragon, qui

continuait en Sicile l'usurpation commencée par son père Pierre III. Malheureusement sa voix ne fut pas entendue, Honorius dut enfin employer la rigueur et retrancher le prince du sein de l'Église. Il mourut au bout de deux ans, enlevé par la goutte, maladie dont il souffrait depuis longtemps.

Nicolas IV (1288) lui succéda sur la chaire de saint Pierre. Ce pape, qui avait été légat du Saint-Siége et général des Franciscains, mérita le choix des cardinaux par son mérite universellement reconnu. Dès le début de son pontificat, il eut la joie de réconcilier avec Rome le royaume de Portugal, précédemment frappé d'interdiction par le pape Grégoire X, et de recevoir la soumission de Charles II, roi de Sicile.

Peu après, les Sarrasins reprirent aux chrétiens la ville de Saint-Jean-d'Acre et commirent les plus horribles excès. Le pape avait vainement cherché à prévenir ce malheur. Plus heureux dans ses États, il en détruisit les éléments de discorde, protégea hautement les sciences, fonda l'université de Montpellier et gouverna l'Église avec sagesse.

On ne doit guère mentionner que pour mémoire Célestin V (1294) qui fut, en dépit de sa résistance, investi de la tiare, et la déposa cinq mois après pour rentrer dans la solitude qu'il n'aurait jamais voulu quitter. La formule même par laquelle il renonça au pontificat donne la mesure de son humilité. Plus fait pour la vie de prières que pour exercer l'autorité,

Célestin V n'en était pas moins recommandable par sa haute piété que l'Église a reconnue en le mettant au nombre des saints.

---

## CHAPITRE IV

Boniface VIII. — Démêlés avec Philippe IV le Bel. — Benoît XI. — Fin de la lutte avec Philippe le Bel. — Clément V. — Position difficile du Saint-Siége vis-à-vis de la France. — Clément V réside en France. — Procès des Templiers. — Interrègne de deux ans. — Jean XXII. — Fixation du Saint-Siége à Avignon — Zèle du pape pour le développement de la foi. — Benoît XII. — Clément VI. — Il achète la ville d'Avignon. — Peste en Europe. — Dévouement du pape Innocent VI. — Urbain V. — Grégoire XI. — Retour définitif du Saint-Siége à Rome.

Boniface VIII (1294), investi par la confiance des papes Martin IV et Nicolas IV des plus hautes dignités de l'Église, s'était fait remarquer par son aptitude aux affaires. Trois missions successives où, chargé comme légat de faire accepter la médiation du Saint-Siége, il réussit complétement, préparèrent son élévation et le désignèrent au choix des cardinaux. Quoi qu'aient pu dire ses détracteurs, dont la malveillance ne l'a pas épargné, Boniface VIII était animé d'un esprit de conciliation. Avant d'être appelé au gouvernement de l'Église, il en avait déjà donné des preuves en empêchant la guerre entre la Sicile et

l'Aragon, et plus tard entre la France et l'Angleterre. Devenu souverain pontife, il inaugura son règne en réconciliant de nouveau Édouard Ier et Philippe IV le Bel.

Ce dernier cependant ne tarda pas à se révolter contre le Saint-Siége et à sortir de la ligne de déférence si bien tracée par saint Louis. Le pape n'avait cependant entamé la lutte que dans l'espoir d'arrêter ce prince dans la voie funeste où il s'engageait, en pressurant ses sujets ainsi que le clergé de France, et en les écrasant d'impôts énormes destinés à soutenir les frais de guerres désastreuses. Bien loin d'avoir pour ce pays les sentiments hostiles qu'on lui a faussement attribués, Boniface, au plus fort de ce démêlé, poursuivait la canonisation de Louis IX, et, dans un remarquable panégyrique du pieux monarque, exaltait ses vertus et mettait en relief les services rendus par la France à la cause de la chrétienté. La violence de Philippe IV envenima cette discussion. Au lieu de se rendre aux sages conseils de la cour de Rome, il maltraita le légat chargé de les lui transmettre. Le pape, jaloux de faire respecter l'autorité du Saint-Siége et de venger l'injure faite à son représentant, envoya au roi une bulle que celui-ci fit brûler publiquement. L'excommunication prononcée contre lui combla la fureur de Philippe et le porta à faire alliance avec la faction ambitieuse des Colonna qui entretenaient à Rome une vive opposition contre le pape. A la suite de troubles vio-

lents suscités par cette double influence, Boniface VIII fut obligé de se retirer à Anagni. Nogaret, ministre de Philippe IV, aidé du parti des Colonna, osa l'y poursuivre, et ces forcenés maltraitèrent le chef de l'Église. Ils se fussent portés aux derniers excès contre lui si la population d'Anagni, indignée, ne fût accourue tout entière et ne leur eût arraché leur victime. A peine rendu à la liberté, le pape s'interposa pour sauvegarder ses bourreaux contre les représailles de la multitude, et ordonna qu'on les laissât se retirer sans leur faire aucun mal.

Les auteurs qui ont violemment attaqué le pontificat de Boniface VIII et déversé un blâme absolu sur sa conduite parfois un peu rigoureuse, n'ont pas tenu compte, en revanche, des excès auxquels se porta Philippe le Bel. Ce que nous avons vu des actes de ce pape, alors qu'il n'était que légat, et ceux qui marquèrent le début de son règne prouvent qu'il était tout disposé à se maintenir en bonne intelligence avec les princes chrétiens. Malheureusement, le caractère passionné du débat et les efforts que fit le roi de France pour détacher du Saint-Siége le clergé de ses États et renouveler le schisme de l'Allemagne, forcèrent Boniface à déployer la rigueur. La sévérité des papes avait enfin fini par avoir raison de l'opposition des princes allemands, et Frédéric II, si longtemps l'ennemi de la papauté, avait, avant de mourir, demandé pardon au vicaire de Jésus-Christ, et ordonné, dans son testament, de réparer les spolia-

tions dont il s'était rendu coupable envers le Saint-Siége. Mais il fallait, en France, prévenir des malheurs semblables. Si, dans la chaleur de la lutte, Boniface VIII a pu quelquefois se montrer trop sévère, on doit songer que, comme chef de l'Église, il devait en maintenir l'autorité et les priviléges menacés. Quoi qu'il en soit, ce pape avait de remarquables qualités, une science incontestable, et, dans les bulles émanées de lui, on trouve non-seulement la preuve de sa vigilance pour la discipline ecclésiastique, mais on doit aussi signaler des clauses destinées exclusivement à protéger les intérêts des laïques. On lui doit également la fondation de la célèbre école connue sous le nom de Sapience, qui a rendu et rend encore les plus éminents services à la science.

Boniface mourut peu après l'attentat dont l'avait sauvé le dévouement des habitants d'Anagni, sans avoir eu la consolation de voir le retour de Philippe IV, qui ne rentra dans le sein de l'Église que sous le pontificat suivant.

Benoît XI (1303), avant d'être pape, fut général de l'ordre des Dominicains, et reçut ensuite le chapeau de cardinal des mains de Boniface VIII qui n'avait cessé de le protéger. Il fut assez heureux pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur en se tenant à ses côtés lors de la lâche attaque de Guillaume de Nogaret et de Colonna. Ces deux coupables furent les seuls que la clémence du nouveau pape ne cou-

vrit pas du pardon. Loin de montrer du repentir, ils persistèrent dans leur rébellion, et furent excommuniés de nouveau. Mais Benoît, en même temps, recevait la soumission des autres membres de la famille Colonna et leur rendait leurs biens précédemment mis sous le séquestre. Animé d'un vif désir de la paix, il accorda l'absolution au roi Philippe IV, qui la sollicitait ardemment et donna de nouvelles preuves de sa conciliation en s'efforçant d'arrêter les troubles causés en Toscane par la rivalité des Guelfes et des Gibelins.

Ce pontife, né dans une condition modeste, ne cessa jamais de montrer l'humilité la plus chrétienne que son élévation à la première dignité de l'Église n'altéra pas un instant. Bien fait pour pacifier les esprits, et non moins distingué par son savoir que par ses vertus, il donnait les plus belles espérances lorsque sa mort, attribuée par quelques auteurs au poison, vint brusquement terminer sa carrière. Benoît XIV a solennellement consacré sa mémoire en lui accordant le titre de bienheureux.

La fin si prompte de Benoît XI fut un immense malheur. Les esprits que la modération de ce Pape tendait à ramener, gardaient encore l'impression d'une lutte récente. A Rome, la faction des Colonna ne demandait qu'un prétexte pour relever la tête. En France, Philippe IV ne dissimulait pas son animosité contre le Saint-Siége. Ce fut dans ces circonstances difficiles que Bertrand de Got, archevêque de

Bordeaux, prit possession de la tiare sous le nom de Clément V (1305). Ce pape est l'un de ceux que l'on juge encore le plus sévèrement de nos jours, et la malignité a singulièrement noirci un règne qui, s'il ne fut pas exempt de fautes, l'est au moins de ces prétendus crimes trop facilement acceptés par la crédulité populaire. Fidèle au rôle d'impartialité que nous nous sommes tracé, nous reconnaîtrons tout d'abord que Clément V, en se faisant couronner à Lyon et en transférant en France le séjour des souverains pontifes, commit une erreur déplorable, se prépara, ainsi qu'à ses successeurs, des embarras qu'il aurait dû prévoir et entrava l'indépendance du Saint-Siége.

En effet, Philippe IV ne tarda pas à exiger impérieusement la révocation de l'arrêt prononcé contre lui par Boniface VIII, et Clément V, contraint par la force, eut la faiblesse d'ordonner la révision de la sentence et du procès d'excommunication. Il est vrai que, d'une part, le roi de France, ému de l'opposition que le roi de Castille et celui d'Aragon apportaient à cette violation de l'autorité spirituelle, consentit à ce que les débats fussent ouverts devant les seuls cardinaux, et que, de l'autre, Clément V, après l'enquête la plus minutieuse, proclama solennellement la justice de l'arrêt de Boniface VIII. Néanmoins, on est fondé à reconnaître que le pape, en cette circonstance, ne déploya pas l'énergie qu'on doit attendre du chef de l'Église.

Nous avons parlé des fautes, arrivons maintenant au chapitre des accusations plus sérieuses. L'acte le plus grave qu'on articule contre la mémoire de Clément V consiste dans la condamnation des Templiers. Il est juste tout d'abord de rétablir les faits, tellement dénaturés, qu'une légende menteuse a pris la place de l'histoire, et fait foi pour un grand nombre de personnes. Par leur valeur, les chevaliers du Temple s'étaient acquis une influence considérable et de grandes richesses; mais, une fois parvenu à ce degré de puissance, l'ordre ne tarda pas à s'écarter de sa destination primitive, et beaucoup de chevaliers se livrèrent aux plus honteux désordres. Philippe-le-Bel, qui, dans ce triste procès, apporta certainement beaucoup trop de passion, les manda devant son tribunal pour répondre aux charges qui s'élevaient contre eux. On sait que les Templiers avouèrent une grande partie des crimes qu'on leur reprochait, et que, sur cent quarante chevaliers, trois seulement persistèrent à les nier ou se rétractèrent. Ces aveux, arrachés à quelques-uns d'entre eux par la torture, doivent-ils être considérés comme sincères? Les Templiers coupables incontestablement de certains crimes l'étaient-ils, comme on l'a prétendu alors, d'avoir renié la foi et fait alliance avec les infidèles? De tels problèmes sont difficiles à résoudre. Quoiqu'il en soit, le Pape, qui déjà convaincu des abus de cet ordre, l'avait précédemment supprimé dans un consistoire secret, n'avait rien à

gagner au supplice de ceux qui le composaient. Philippe IV, au contraire, jaloux de leur puissance, était ouvertement leur plus mortel ennemi et convoitait leurs richesses.

Si Clément V montra, en ne réclamant pas plus énergiquement la punition des Templiers au lieu de leur supplice, une faiblesse qui était un des tristes résultats de la dépendance où le plaçait son séjour en France, néanmoins l'odieux de ce drame sanglant doit retomber sur Philippe qui fit employer la torture contre quelques accusés, fit exécuter l'arrêt de mort sous ses yeux, et profita de la totalité de leurs grandes richesses mobilières. Le roi, que la noble attitude et les menaces de Jacques Molay avaient singulièrement irrité, donna plus tard d'autres preuves de sa cruauté en faisant rechercher et livrer au bûcher des malheureux soupçonnés de s'être adonnés à la magie. Quand au Pape, il est avéré qu'il s'efforça de faire donner un cours régulier à la procédure. Le concile de Vienne en Dauphiné, convoqué par Clément V, s'était sérieusement occupé de cette grave affaire.

Immédiatement après Clément V (1314), le grave inconvénient du déplacement du Saint-Siége ne tarda pas à apparaître de nouveau de la manière la plus sensible. L'intrigue se glissa jusqu'au sein du sacré collége, un premier conclave, tenu à Carpentras, demeura sans effet, et ce ne fut qu'après un intervalle de plus de deux ans que Jean XXII fut enfin

proclamé Souverain Pontife (1316), Philippe-le-Bel était mort dans le délai que sur son bûcher lui avait prédit Jacques Molay, et Louis X, le Hutin, n'avait fait que passer sur le trône pour le céder bientôt à son frère Philippe V, le Long. L'influence de ce prince décida l'élection de Jean XXII, qui, dès lors, fixa sa résidence à Avignon.

Le nouveau Pape se montra digne de sa haute dignité, s'occupa avec zèle de l'accroissement de la foi, fonda des siéges épiscopaux en Perse, en Chine et en Tartarie, et envoya des missionnaires dans ces pays lointains. Il pressa vivement aussi l'organisation d'une nouvelle croisade, mais les circonstances politiques ne permirent pas la réalisation de ce projet. Pénétré au plus haut degré de l'amour de la paix, Jean XXII employa son crédit à la maintenir, autant qu'il put, entre les princes chrétiens, et les engagea à se réserver pour combattre les infidèles. Il reçut l'hommage du roi Jacques d'Aragon et érigea en archevêché le siége de Sarragosse. Il s'acquit dans la catholicité une grande réputation de sagesse et de modération, et son arbitrage fut souvent accepté, non-seulement par les puissances, mais encore par les particuliers. Malheureusement, il trouva une vive opposition dans Louis de Bavière, qui disputait à Frédéric d'Autriche la dignité impériale, et qui sans attendre, suivant l'usage, la confirmation du Saint-Siége, en portait déjà les insignes. Réprimandé pour cet

abus, Louis ne voulut pas céder aux justes réclamations du Pape, et le gain de la bataille de Mulhdorff, où succomba son compétiteur, lui ayant laissé le champ libre, il ne garda plus de mesure. Jean XXII dut alors lancer l'excommunication contre lui ; mais rien n'était capable d'arrêter désormais le prince Bavarois dans sa rébellion. Il osa déclarer le Souverain Pontife déchu de son autorité et tenta de le remplacer par Pierre de Corbières qu'il fit couronner à Rome. Mais l'indignation du peuple Romain fit promptement justice de l'intrus, le chassa et repoussa les troupes de Louis de Bavière qui le soutenait. Corbières, devenu l'objet du mépris général, obtint son pardon de celui-là même qu'il avait voulu déposséder. En résumé, Jean XXII, par ses grandes qualités et la prudence qu'il montra pendant son règne, mérite une place distinguée dans les fastes de la papauté.

Benoît XII (1334), surnommé le Cardinal Blanc, parce qu'il avait été d'abord dans l'ordre des Cisterciens, apporta tous ses soins à réformer, dans le clergé, les abus que n'avaient pu détruire ses prédécesseurs. Né dans une condition obscure, ce pape manifesta cependant les sentiments les plus élevés et résista noblement à l'assujétissement dans lequel la cour de France eût voulut l'enchaîner. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, et qui est expliqué par sa qualité de Français, est

d'avoir trop facilité l'accès du Sacré-Collége à ses compatriotes, au détriment des sujets appartenant aux autres nations ; mais, à part cela, il s'occupa avec zèle du développement de la science dans diverses universités, s'opposa énergiquement aux nouveaux empiétements de Louis de Bavière sur les droits sacrés de l'Église, fit rentrer dans l'ordre les Bolonais révoltés contre le Saint-Siége, déploya, dans son administration, des talents réels, et se rendit respectable par la pureté de ses mœurs aussi bien que par la simplicité exemplaire de sa vie.

L'influence française, de plus en plus maîtresse dans le Sacré-Collége, donna pour successeur à Benoît XII, Pierre Roger, né près de Limoges, archevêque de Rouen et cardinal, qui prit le nom de Clément VI (1342). Il y avait alors près de quarante ans que Rome était déshéritée de ses pontifes, et leur absence l'avait laissé livrée aux tiraillements des partis. La Providence, pour punir les Romains de l'ingratitude qu'ils avaient témoignée dans les derniers temps, permettait visiblement l'éloignement des papes pour le séjour de l'Italie. Sollicité vainement plusieurs fois de retourner à Rome, Clément VI n'accéda pas à ce désir, et comme ses prédécesseurs immédiats, il fixa sa résidence à Avignon, et même il acheta cette ville, au nom du Saint-Siége, de la reine Jeanne de Provence.

Ce Pape, digne du reste du caractère sacré dont il était revêtu, rendit les plus grands services à la religion et ne fut pas moins utile à l'humanité en s'opposant aux guerres qui désolaient plusieurs pays. Depuis longtemps l'Angleterre et la France étaient dans une lutte presque continuelle, et les efforts des Souverains Pontifes ne réussissaient qu'à amener des trèves momentanées. Clément VI déploya la plus louable énergie contre cette fureur batailleuse et la menaça même des foudres de l'Église. Sa puissante médiation réussit à replacer sur le trône de Majorque le roi Jacques, qu'en avait chassé l'usurpation de Pierre d'Aragon.

Mais le dévouement du saint Père éclata surtout lors de l'invasion de la peste qui, vers cette époque, sévit dans l'Europe entière. Les populations terrifiées accusaient les juifs d'avoir empoisonné les eaux. Clément VI combattit de tout son pouvoir cette funeste crédulité, protégea ceux qu'on chargeait impunément d'un crime contre la violence publique, et releva les courages abattus en accordant une indulgence plénière aux malheureux atteints par la contagion pourvu qu'ils eussent recours aux secours de la religion. A la suite de ce terrible fléau le pape concéda un jubilé qui s'ouvrit à Rome et y attira un nombre considérable de pèlerins.

Clément VI ne perdait pas du vue non plus la Terre-Sainte, et ce fut à son appel que l'illustre

Hélion de Villeneuve, grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, entreprit une expédition contre les infidèles, se couvrit de gloire ainsi que ses chevaliers et s'empara de la ville de Smyrne. Les fidèles d'Arménie ressentirent également les effets de la protection du Saint-Siége, et le Pape par l'envoi de missionnaires et d'importants secours y développa l'influence de l'Occident, dont ces contrées gardent encore aujourd'hui un souvenir profond.

Ce fut pendant le règne de Clément VI qu'apparut le célèbre Rienzi. Nommé par ce pape notaire apostolique à Rome, Rienzi qui, dans les commencements, s'était fait remarquer par sa fidélité et sa bonne administration, s'empara de la faveur du peuple, et parvenu au faîte de la puissance, se livra à tant d'excès qu'il fut abandonné même de ses partisans, excommunié et finalement jeté en prison. Ce tribun fougueux dont l'ambition gâta les incontestables qualités, fit encore parler de lui sous le pontificat suivant. Comme on le voit par cet exemple ainsi que par beaucoup d'autres, l'influence des Papes est essentiellement nécessaire à Rome, et leur autorité n'a jamais pu être remplacée par celle des vicaires qu'ils y entretinrent pendant tout le temps qu'ils habitèrent Avignon.

L'état où se trouvait Rome à l'avénement d'Innocent VI (1352) confirme hautement ce que nous venons d'avancer. Une révolte venait d'y éclater et le peuple, soulevé par Baroncelli, avait méconnu l'au-

torité des légats. Rienzi, dont le prestige avait longtemps captivé la multitude, expiait encore, en prison, sa révolte contre Clément VI. Innocent l'en tira, persuadé qu'il saurait calmer la sédition. Le tribun, en effet, parvint à faire rentrer les mutins dans le devoir, puis, comme la première fois, il fut à peine investi de l'autorité qu'il installa le régime de la tyrannie et périt peu après assassiné. Mais la fermeté du cardinal Albornoz et le concours dévoué de l'empereur Charles IV, l'auteur de la fameuse bulle d'or, rétablirent, au moins pour un temps, le calme dans Rome.

Cette ville, du reste, n'était pas le seul lieu livré aux troubles ou à la guerre. L'Espagne gémissait sous le sceptre odieux de Pierre le Cruel que le Pape dut excommunier, et la France et l'Angleterre avaient repris le cours de leurs éternels démêlés. Vainement le Saint-Père avait voulu intervenir dans la querelle. Le roi Jean II, le Bon, n'avait accueilli les conseils du Saint-Siége qu'en chassant son légat. Innocent VI s'en vengea noblement lorsque le roi de France fut tombé, par suite des hasards de la guerre, dans les mains de son vainqueur en sollicitant sa liberté que, malheureusement, il ne put obtenir, et dont, plus tard, le traité de Bretigny fut le prix.

Ce Pape, dont l'amour de la paix était le caractère dominant, doit encore être distingué par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres tant en France qu'en Italie, et par sa charité qu'une nouvelle peste,

survenue en 1361, fit ressortir de la manière la plus éclatante.

Urbain V (1362), dès son avénement, se montra disposé à reporter à Rome le siége de l'autorité pontificale. Les ravages d'une bande d'aventuriers, commandés par un nommé Arnaud de Servole, l'affermirent dans ce projet. Ces brigands avaient osé pénétrer jusque dans les murs d'Avignon et exiger du saint Père une forte rançon. Ce fut en 1367 qu'Urbain V, malgré l'opposition de la France, se rendit enfin au désir des Italiens et se mit en route pour Rome, où il fut solennellement reçu par l'empereur Charles IV. La joie du retour du chef de l'Église fit de son voyage une véritable ovation. Le premier soin du Pape fut de remettre le Saint-Siége en possession de tous ses anciens domaines. Il fut puissamment secondé dans cette tâche par l'appui généreux de Charles IV. Malheureusement, les Pérugins ravagèrent cruellement les États de l'Église et ce ne fut qu'avec peine qu'Urbain V les fit rentrer dans le devoir. La soumission de Jean Paléologue, qui vint à Rome rendre hommage au saint Père et abjurer le schisme, le retour à la foi de la princesse de Valachie furent pour le Pape une immense consolation.

Cependant Urbain V, effrayé d'une nouvelle révolte des Pérugins, ne tarda pas à céder à son entourage, composé principalement de cardinaux français qui, tous, regrettaient la Provence, et, malgré les conseils de sainte Brigitte, l'illustre fonda-

7.

trice de l'ordre du Saint-Sauveur, et les prières du peuple Romain qui l'assurait de son dévouement, ce Pape reprit le chemin d'Avignon, où il mourut en arrivant.

Pendant son règne de huit ans, Urbain V avait donné l'exemple de toutes les vertus et montré un désintéressement digne d'éloges. Il avait fondé un collége à Montpellier, veillé efficacement au maintien de la discipline, à la réforme des mœurs, combattu l'invasion du luxe et travaillé constamment à affermir la paix en Europe. Ce Pape avait également songé à organiser une croisade contre les infidèles, mais les malheurs de la France et la captivité du roi Jean II, qui devait diriger l'expédition, arrêtèrent cette entreprise.

Urbain V fut remplacé par Grégoire XI (1370), issu de cette famille Roger, originaire du Limousin, qui avait déjà donné à l'Église le pape Clément VI. Il fut promu à la dignité pontificale n'étant encore âgé que de trente-neuf ans, et, dans les commencements de son règne, eut le tort de ne nommer presque exclusivement que des cardinaux français, froissant ainsi les autres nations et surtout les Italiens que le départ d'Urbain V avait douloureusement impressionnés. Cependant, Grégoire XI ne tarda pas à comprendre que Rome était véritablement le centre de la catholicité et forma le projet d'y retourner. D'un côté le roi de France, Charles V, soutenu par une grande partie du Sacré-Collége, et le roi de Cas-

tille le pressaient de rester à Avignon, de l'autre, les Romains réclamaient hautement ce qu'ils considéraient comme un droit, et il était à craindre que, s'ils voyaient leur demande repoussée, ils ne songeassent à se séparer de l'autorité légitime. Cette considération décida Grégoire XI qui, du reste, depuis longtemps, croyait ce parti nécessaire pour le bien de l'Église et pour son indépendance. L'état de l'Italie l'effrayait néanmoins ; les Florentins étaient en révolte ouverte contre le Saint-Siége, et à Milan régnait un monstre exécrable dont la cruauté tenait du prodige. La puissante médiation de sainte Catherine de Sienne fit, pour le moment, rentrer les premiers dans le devoir et leur obtint plus tard la levée de l'interdit. Quant au lâche Visconti, Grégoire XI l'excommunia et décida le comte de Savoie à renverser ce tyran qui faisait la terreur de tout le Milanais.

Tranquille de ce côté, le Saint-Père partit enfin pour Rome, et après une traversée périlleuse y fit son entrée le 17 janvier 1377, au milieu d'une foule immense transportée d'enthousiasme. Mais il portait déjà en lui le germe d'une cruelle maladie qui devait bientôt l'enlever. Les malheurs de l'Angleterre, profondément atteinte par l'hérésie de Jean Wiclef, ennemi juré de la Papauté, le contristaient vivement, en outre. Grégoire XI se retira dans la ville d'Anagni, pour y rétablir sa santé altérée, et la mort ne tarda pas à venir l'y surprendre, au moment où,

découragé de l'indocilité des Romains, de la continuation des troubles en Italie, et de l'opposition sans cesse renouvelée des cardinaux français, il songeait à retourner à Avignon.

---

## CHAPITRE V.

Urbain VI. — Grand schisme d'Occident. — Boniface IX. — Innocent VII. — Grégoire XII. — Concile de Pise. — Jean XXIII. — Hérésie de Jean Hus. — Martin V. — Il mérite le titre de Père de la Patrie. — Eugène IV. — Concile de Bâle. — Opposition des cardinaux. — Concile de Ferrare. — Concile de Florence. — Concile de Rome. — Nicolas V. — — Soumission des cardinaux opposants. — Prise de Constantinople par Mahomet II. — Calixte III.

Urbain VI (1378), archevêque de Bari, fut unanimement désigné pour succéder à Grégoire XI, mais à peine était-il installé depuis quelques mois sur la chaire de saint Pierre, s'occupant activement de rétablir l'ordre à Rome, que les cardinaux français voyant qu'ils n'auraient que peu d'influence sur lui, se repentirent du choix qu'ils avaient fait, et se retirèrent dans le royaume de Naples où, secondés par la reine Jeanne et renforcés par trois autres cardinaux italiens, ils déclarèrent nulle l'élection d'Urbain VI et proclamèrent à sa place un nouveau pape, sous le nom de Clément VII. Telle fut la triste origine de ce qu'on nomme le grand schisme d'Occident.

L'Europe, plongée dans l'incertitude, se partagea entre ces deux autorités et la guerre ne tarda pas à éclater. La reine Jeanne de Naples surtout, animée contre le pape légitime d'une hostilité personnelle, soutint à main armée son rival, mais elle fut promptement renversée et mise à mort par un prince de Hongrie qui lui succéda sous le nom de Charles III. Le nouveau roi prit d'abord parti pour Urbain VI, ne tarda pas à se brouiller avec lui, après avoir été son allié devint son ennemi le plus acharné et le força de se retirer à Gênes. Le Pape erra quelque temps à travers l'Italie, fut enfin rappelé par les Romains, et bientôt victime d'une odieuse conspiration mourut empoisonné (1389).

Urbain VI, comme nous l'avons dit, élu légitimement et sans contrainte, eut le tort de soutenir un droit incontestable avec une violence qui dégénéra parfois en cruauté et lui fit de nombreux ennemis. Son compétiteur Clément VII était positivement intrus; aussi les cardinaux qui avaient suivi le parti d'Urbain VI persistèrent à ne pas le reconnaître et nommèrent Boniface IX. L'anti-pape, qui aurait pu par sa soumission mettre fin au démêlé, s'y refusait toujours lorsqu'il mourut lui-même subitement.

Son usurpation fut continuée par Pierre de Luna, qui se donna le nom de Benoît XIII. Cependant la France, lasse de ces divisions malheureuses, réclama contre une nouvelle élection qui perpétuait le schisme, Charles VI envoya même une armée met-

tre le siége devant Avignon. Mais Benoît XIII s'échappa de la ville, et se retirant en Espagne, mit tant d'énergie à défendre ses prétentions si fausses qu'elles fussent, qu'il parvint à ramener à lui les dispositions de la France. Fort de cet appui il voulut alors traiter avec Boniface IX. La mort de ce dernier coupa court à des pourparlers qui n'eussent pas abouti (1404).

Boniface IX fut remplacé par Innocent VII, dont le règne ne dura que deux ans.

L'avénement de Grégoire XII (1406), son successeur, ne ramena pas la paix dans l'Église, et les partis résolurent de terminer le débat en ouvrant un concile à Pise. Grégoire XII et Benoît XIII furent invités à s'y présenter, mais ils ne crurent pas devoir s'y rendre, le premier se regardant comme seul investi du pouvoir légitime, et en conséquence ne croyant pas de sa dignité de comparaître devant ses subordonnés, le second parce qu'il était décidé par avance à ne faire aucune concession. Les cardinaux irrités contre eux les déclarèrent l'un et l'autre déchus, et le seul résultat du concile de Pise fut la nomination d'un troisième pape, d'Alexandre V (1409), qui mourut en 1410.

Après lui, les cardinaux se rangèrent sous l'autorité de Jean XXIII. On voit dans quel état était alors l'Église. Trois hommes se disputaient à la fois la suprématie religieuse. Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII. La confusion était si générale que les fidè-

les ne savaient plus à qui se rallier. Un concile général était devenu nécessaire, il se rassembla en effet à Constance par les soins de l'empereur Sigismond. L'affluence des prélats et des prêtres qui s'y rendirent, la présence de plusieurs souverains, tout marquait qu'il s'agissait des intérêts les plus importants.

Tout d'abord, le Concile exigea de Jean XXIII qu'il se soumît à ce qui serait décidé dans son sein, même à déposer le souverain pontificat si ce sacrifice pouvait concourir au rétablissement de la paix. Le Pape, après y avoir consenti, revint sur cette promesse pendant le cours même du Concile, fut déposé par lui, et se soumit enfin à résigner l'autorité. Grégoire XII déclara spontanément que dans l'intérêt de l'Église il renonçait à continuer la lutte. Seul Benoît XIII s'obstina dans ses prétentions, les soutint jusqu'à sa mort, et les cardinaux, ne tenant aucun compte de son opposition, le condamnèrent à l'unanimité, soutenus par les princes témoins de leurs délibérations ainsi que par la généralité des fidèles qui tous désiraient la fin du schisme; ils rendirent la paix à l'Église, en nommant, dans la quarante et unième session du Concile, un pieux et vertueux pontife, le pape Martin V, de la famille des Colonna. Le Concile avait également cité à son tribunal le fameux Jean Hus, qui propageait en Bohême une erreur dérivant de celle de Jean Wiclef. Sommé de renoncer à sa doctrine, ce fanatique s'y refusa

opiniâtrément et fut condamné au bûcher, peine alors réservée aux hérésiarques, et que subit peu de temps après son continuateur, Jérôme de Prague.

Martin V (1417), en prenant possession du Saint-Siége acceptait une des missions les plus difficiles qui jamais aient été réservées à un Souverain Pontife. Dans l'Église, on remarquait encore quelques germes de discorde, suite inévitable d'un long schisme, et l'hérésie, fille de l'esprit du mal, avait habilement profité de ces temps désastreux pour s'étendre en Angleterre et en Bohême. L'Italie avait cruellement souffert des guerres que les princes s'étaient faites pour soutenir leurs candidats et en même temps leur ambition; Rome elle-même offrait l'image de la désolation.

Martin V eut la gloire de remédier à tous ces maux, et son règne, sage et fécond en heureux résultats, fut pour la chrétienté une ère éminemment réparatrice. Benoît XIII essaya bien, il est vrai, de lui disputer un instant l'autorité, mais la mort vint mettre fin à son opposition. Un autre anti-pape, Clément VIII, n'apparut que pour se soumettre presqu'immédiatement. Rien ne contrariait plus le pontife légitime. Martin V réforma les actes entachés d'irrégularité, condamna les hérésies, parvint à pacifier la Bohême, encouragea l'expédition du roi Jean de Portugal contre les Maures et l'établissement de cette nation dans les Indes, déploya une infatigable activité pour faire sortir Rome de ses

ruines et mérita, de la reconnaissance publique, le titre glorieux de Père de la Patrie.

Le règne d'Eugène IV (1431) offre encore l'exemple d'un schisme momentané; heureusement, ce sera le dernier que nous aurons à enregistrer. Les cardinaux, pendant la triste période que nous venons de traverser, avaient pris l'habitude de contrôler les actes des Souverains Pontifes, de les discuter entre eux et d'entraver fréquemment l'administration du Saint-Siége. Cette tendance, dont nous avons vu les déplorables conséquences sous les papes précédents, fit le malheur du règne d'Eugène IV. Si ce saint Pontife n'eût pas tenu compte de la difficulté des temps et n'eût pas, dès son avénement, montré l'esprit le plus conciliant, l'Église aurait eu sans doute à gémir des plus grands malheurs.

Martin V était mort au moment où allait s'ouvrir à Bâle un concile qu'il avait convoqué par l'organe du cardinal Cesarius, dans le but de remédier à l'hérésie des Hussites. Eugène IV donna suite à la pensée de son prédécesseur, mais il crut peu après devoir transférer le concile à Bologne. Cet ordre fut mal accueilli par les cardinaux qui poursuivirent leurs travaux à Bâle. Eugène IV ferma les yeux sur cette désobéissance dans la crainte d'aggraver le conflit. La division, du reste, ne tarda pas à éclater parmi les dissidents. Le Pape désireux de rétablir le bon ordre, choisit la ville de Ferrare pour rendez-vous d'un autre concile. Mais les cardinaux, loin de ré-

pondre à son appel, s'engagèrent de plus en plus dans la voie de la rébellion, rassemblèrent un conclave, y déposèrent Eugène IV et le remplacèrent par le prince de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Toujours calme malgré l'orage, le Pontife légitime ouvrit le concile de Ferrare, et fut récompensé de sa mansuétude par l'adhésion d'un grand nombre d'évêques. Une autre consolation lui fut donnée quelque temps après au concile de Florence, qui ne fut, à proprement parler, que la continuation de celui de Ferrare interrompu par l'invasion de la peste. Jean VII Paléologue y assistait, et remit entre les mains du Saint-Père la soumission des Grecs, et l'adhésion de l'Église de Constantinople à la suprématie de l'Église latine. Eugène IV reçut à la même époque l'hommage des chrétiens d'Arménie. Malheureusement les Grecs donnèrent bientôt de nouvelles preuves de leur inconcevable facilité à retomber dans l'erreur ; nous verrons prochainement le terrible châtiment de leur versatilité. Les Maronites seuls persistèrent dans leur attachement au Saint-Siége.

Eugène IV tint encore un concile à Rome, et y reçut la soumission des Abyssins, mais il ne tarda pas à s'éteindre épuisé par des travaux incessants. Ce Pape, objet de la vénération universelle, sut en imposer même à ceux qui contestaient son autorité. Ses vertus et sa douceur lui ramenèrent plus d'un cœur égaré, lui conquirent l'estime des souverains

et contribuèrent puissamment à l'extinction du schisme déjà affaibli, et qui se termina enfin deux ans après la mort d'Eugène IV.

Le règne de Nicolas V (1447) s'ouvrit sous les plus heureux auspices. L'anti-pape Félix V qui, malgré son usurpation, s'était toujours fait remarquer par des mœurs irréprochables, se soumit au pasteur légitime et fut nommé cardinal. Le scandale donné par les membres du Sacré-Collége obstinément demeurés à Bâle, fut réparé par leur éclatante soumission due principalement aux efforts du roi de France Charles VII.

Le Saint-Siége fit un concordat avec l'Allemagne, et le Pape investit à Rome de la dignité impériale Frédéric III et sa femme Éléonora de Portugal. Nicolas rétablit également la paix dans l'Italie, et donna tous ses soins à l'embellissement de la ville de Rome, où, sous sa sage administration, la population prit un notable accroissement. Il déploya la charité la plus ingénieuse envers les indigents, répara les monuments publics, en construisit de nouveaux et protégea les lettres.

Malheureusement la fin de son règne fut attristée par la chute de Constantinople, dont s'empara le sultan Mahomet II, et par la mort de Constantin Paléologue, qui périt en combattant. Nicolas V fut d'autant plus douloureusement affecté de la victoire des Turcs qu'il prévoyait leur invasion, et avait fait pour la prévenir un puissant appel à la chrétienté,

appel qui ne fut entendu que par les Vénitiens et les Génois, dont une petite armée vint porter secours à la ville assiégée. Le Pape put au moins signaler sa charité en donnant un généreux asile à un grand nombre de familles grecques échappées au massacre.

Une conspiration ourdie à Rome par des misérables qui voulaient attenter à la vie du Saint-Père, lui causa également le plus vif chagrin en lui prouvant l'ingratitude des Romains. Nicolas V, dont les actes furent toujours empreints de la plus grande sagesse, et dont l'administration paternelle sut prendre l'initiative des réformes les plus utiles au bonheur de ses sujets, mourut après huit ans du règne le mieux rempli.

Calixte III (1455) lui succéda étant âgé déjà de soixante-dix-sept ans, et n'occupa le Saint-Siége que pendant trois ans; d'une fermeté remarquable malgré sa vieillesse, il continua avec succès les travaux de Nicolas V. Il mit à honneur de réhabiliter la mémoire de Jeanne d'Arc, qu'on avait entachée de sorcellerie, et déclara solennellement qu'il la considérait comme martyre. Le premier, Calixte III donna le signal de la résistance contre les Turcs, et envoya au brave Hongrois Huniade, qui défendait contre eux Belgrade, de l'argent et des troupes, dont le concours, joint à l'éloquence de saint Jean Capistran, délégué par le Saint-Père, contribua au succès de l'armée chrétienne, qui repoussa victorieusement Mahomet II.

## CHAPITRE VI

**Exactions des Musulmans. — Pie II. — Paul II. — Sixte IV. — Siége de Rhodes. — Innocent VIII. — Son caractère conciliant. — Fin de la domination musulmane en Espagne. — Alexandre VI. — César Borgia. — Ligue contre la France. — Découverte de l'Amérique. — Pie III. — Louis XII dans le Milanais. — Jules II. — Démêlés du Saint-Siége avec Venise. — Louis XII excommunié par le Pape. — Protection accordée par Jules II aux artistes. — Bramante. — Michel-Ange.**

Nous allons sous les règnes suivants voir les maux causés par les infidèles, et nous montrerons que pendant tout le cours de cette lutte du fanatisme musulman contre le christianisme, les Souverains Pontifes, toujours les premiers à donner l'alarme, rendirent un immense service à l'Europe menacée; en excitant les nations à oublier leurs querelles et à s'entr'aider généreusement, pendant que la voix auguste du chef de l'Église appelait sur ces nouveaux croisés la bénédiction céleste qui décuple les forces des combattants.

Pie II (1458) ne montra pas moins d'ardeurà s'opposer aux progrès des Turcs, il s'adressa au sultan lui-même pour l'adjurer de renoncer à l'islamisme, et

n'ayant pu le convaincre, parvint à rassembler des troupes qui devaient partir du port d'Ancône pour marcher à la rencontre des Musulmans. La mort arrêta le Pape dans cette ville où il était allé pour surveiller les préparatifs de l'expédition à laquelle il ne fut pas donné suite.

L'intrépide Scanderberg tenait les Turcs en échec. Paul II, dès son avènement (1464), lui envoya des secours importants pour l'entretien de sa petite et vaillante armée. Il écrivit aux princes chrétiens pour les conjurer de s'unir contre les Musulmans, et s'efforça de maintenir la paix entre eux. Ces soins ne l'empêchèrent pas de faire respecter l'intégrité du Saint-Siége; il fit alliance avec la république de Venise pour conjurer les projets ambitieux du roi de Naples contre Rome, et s'occupa de mettre en état de défense ses frontières menacées. Il assigna aux cardinaux un traitement digne de leur rang dans l'Église, en même temps qu'il condamnait la simonie et veillait à ce que la justice fut dégagée de toute tentative de corruption, enfin il fit exécuter des travaux importants dans la ville de Rome qui lui dut une nouvelle splendeur.

Lorsque Sixte IV (1471) prit possession du Saint-Siége, les Turcs menaçaient de plus en plus l'Europe, et malgré les efforts de la papauté, ces terribles ennemis ne trouvaient que peu d'obstacles dans leurs projets d'envahissement. Les princes chrétiens, tout entiers à leurs discordes, laissaient s'amonceler

l'orage. Seuls quelques héros isolés tenaient tête aux Infidèles. C'est ainsi qu'après Scanderberg, surpris par la mort au milieu de ses victoires, le prince de Moldavie Étienne, imitant son courage, les chassait de ses États. Sixte IV à son tour donna l'exemple de l'énergie en envoyant contre eux des vaisseaux qui, joints aux forces de Naples et de Venise, s'emparèrent de la ville de Smyrne. Lui-même pendant ce temps ne restait pas inactif, et sa voix ne cessait de prêcher la guerre sainte. Jamais la chrétienté n'avait été jusqu'alors dans un péril si pressant.

Mahomet II, furieux de l'échec que lui avait fait éprouver devant Rhodes la valeur de Pierre d'Aubusson et des Hospitaliers, se jeta sur l'Italie dont il ravagea le littoral. Tout fuyait à son approche. Sixte IV, en ce moment solennel, resta calme à son poste, prêt à se dévouer pour son troupeau ou à le sauver, comme autrefois saint Léon, lorsque la mort imprévue de Mahomet II vint heureusement délivrer l'Italie et peut-être l'Europe des horreurs de l'invasion.

Sixte IV qui mérite par son grand cœur une place toute spéciale dans les annales de la Papauté, fut également un pape plein de zèle pour la religion, favorisa les arts, dota la ville de Rome de nombreux monuments et enrichit la bibliothèque du Vatican.

Innocent VIII (1484), avant son élévation portait le nom de cardinal Cibo, et s'était gagné l'affection des Romains lors d'une peste terrible arrivée sous le pon-

tificat de Sixte IV, et pendant laquelle il était constamment resté à Rome, secourant les victimes de de la contagion et donnant des preuves d'une admirable charité. Le nouveau Pape s'interposa dans la lutte entre la branche de Lancastre et celle d'York relativement à la succession du trône d'Angleterre, condamna courageusement la tyrannie du roi Ferdinand de Naples qui pressurait ses sujets, et encouragea les exploits de Mathias Corvin contre les Turcs.

Après la mort de Mahomet II, Zizim, son fils, ayant été vaincu par Bajazet, se réfugia à Rhodes. Envoyé de là à Rome et confié à la garde du Saint-Siége, il fut honorablement traité par Innocent VIII, qui savait respecter toutes les infortunes.

Ce pontife qui, par sa persévérance ralentit les progrès des Hussites, consacra la plus grande partie de son règne à de constants efforts pour le rétablissement de la paix en Europe. Mais il ne réussit qu'imparfaitement dans cette noble tâche. Il eut avant de mourir la joie d'apprendre la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique et la reine Isabelle, glorieux succès qui mit fin à la domination des Maures en Espagne, et consola le Saint-Père du peu d'empressement que les autres souverains avaient montré à s'armer contre les Infidèles.

Depuis l'origine de la Papauté, nous avons passé en revue tant de Souverains Pontifes recommandables par leurs vertus ou leur dévouement, et

dignes à tant d'égards d'être les représentants de Jésus-Christ sur la terre, que nous ne craindrons point de dire la vérité sur le règne d'Alexandre VI, règne exceptionnel, sévèrement jugé et non sans raison, et que les protestants et les ennemis de la religion se complaisent à citer fréquemment dans leurs attaques contre le Saint-Siége, comme si ses fautes eussent trouvé d'autres imitateurs. Loin de nous assurément la pensée de justifier ce pape dans ce que ses actes ont eu de répréhensible. Nous tenons seulement à dire que la calomnie a singulièrement exagéré ses torts, et lui a malicieusement prêté des crimes qui ne doivent pas noircir sa mémoire.

Issu d'une noble famille espagnole et neveu par sa mère du pape Calixte II, Alexandre VI avait d'abord suivi la carrière des armes à laquelle l'appelait sa naissance. Il avait en lui le germe des plus belles qualités, mais en même temps celui de beaucoup de vices. L'ambition surtout dominait en son cœur. L'élévation de Calixte II décida de son avenir. Il se rendit à Rome, entra dans les ordres et devint promptement le cardinal Borgia. Comme il avait un esprit prompt et facile, des manières séduisantes et le don de la parole, il ne tarda pas à conquérir une grande influence dans le sein du Sacré-Collége, et malgré ce qu'on a pu écrire, à la mort d'Innocent VIII, il fut librement choisi pour le remplacer (1492). Choix funeste s'il en fût ! Les cardinaux, en le nommant, ignoraient qu'ils se donnaient un maître

sévère, et à l'Église un souverain ambitieux et guerrier plutôt qu'un pontife ami de l'ordre et de la paix.

Avant son entrée dans les ordres, Alexandre VI avait eu d'une Romaine plusieurs enfants, dont les plus célèbres sont le fameux César Borgia, monstre exécrable, et Lucrèce Borgia, devenue duchesse de Ferrare, qui, pour avoir été vivement calomniée, n'en fut pas moins une femme vertueuse et digne de respect. Alexandre commença par accorder la pourpre à l'indigne César; un autre de ses fils, nommé Jean, reçut de lui le duché de Terracine, et toute la famille des Borgia fut comblée d'honneurs et de dignités.

Charles VIII, roi de France, entreprit à cette époque la conquête de l'Italie qu'il rêvait depuis longtemps; le Pape, plus soucieux du rôle de général que de gouverner les âmes, fut l'inspirateur de la ligue contre le monarque, et s'engagea dans une suite de guerres désastreuses. Savonarole, moine dominicain, s'était égaré dans la voie funeste de l'erreur et prêchait une doctrine entachée d'hérésie. Alexandre VI n'ayant pu vaincre l'obstination de ce fanatique le fit périr sur le bûcher, et cette conduite cruelle valut à la victime le prestige du martyre. La faiblesse du Pape envers César Borgia, créé duc de Romagne, donna pour maître à cette province un tyran détestable qui l'écrasa de son despotisme. Alexandre lui-même gouverna Rome comme un

prince séculier, et dans ses luttes avec les ennemis de son autorité, oublia souvent que le plus beau privilége des Souverains Pontifes est celui de la clémence.

Ce Pape, néanmoins, rendit d'incontestables services. Il régla avec sagesse les prétentions de l'Espagne et du Portugal au sujet des contrées récemment découvertes par Christophe Colomb et Améric Vespuce, empêcha par sa médiation la lutte imminente entre les deux nations, leur imposa la condition de propager la foi dans leurs nouvelles conquêtes; protégea libéralement les lettres et les arts, et donna des marques de sa magnificence dans l'arrangement de la ville de Rome.

Alexandre VI mourut de maladie. Cette version, bien qu'elle contrarie les romanciers et les amateurs de scandales, est la seule qui soit exacte, et ce règne est assez chargé déjà sans qu'il faille y ajouter des faits imaginaires et repoussés par les historiens consciencieux.

Pie III (1503), déjà gravement malade lorsqu'il fut préconisé, n'occupa le trône pontifical que pendant vingt-six jours. Louis XII, roi de France, était alors à Rome avec une nombreuse armée qui pesait lourdement sur la ville. L'influence du Pape détermina ce prince à se retirer pour reprendre le cours de ses opérations contre le Milanais. Rome était aussi, depuis la mort d'Alexandre VI, soulevée contre la tyrannie de César Borgia, et malgré les promesses

qu'ils avaient faites au Saint-Père, les ennemis du despote voulaient gâter la justice de leur cause par un lâche assassinat. Pie III mit fin à ces luttes en faisant enfermer César dans le château Saint-Ange, ou désormais il n'était plus dangereux. Ce Pape avant son élévation avait rempli comme légat plusieurs missions importantes, et s'était fait remarquer par ses talents et par ses mœurs irréprochables.

Jules II (1503) recueillit l'héritage de Pie III, son caractère ferme et décidé et les grands talents dont il avait fait preuve comme cardinal de la Rovère, décidèrent en sa faveur les suffrages des cardinaux. Les représentants des principales puissances, loin de s'opposer à son élévation, la favorisèrent de tout leur pouvoir. L'état des affaires demandait alors un Pape énergique et capable. Jules II convenait en tout point à cette exigence, et si parfois dans le cours de son règne il se laissa entraîner à ses instincts belliqueux, on doit reconnaître néanmoins qu'il gouverna l'Église avec la plus grande sagesse, maintint la discipline, la fit respecter partout, et n'entreprit jamais rien que pour faire reconnaître l'intégrité de ses droits. Jules II ne se lança dans aucune entreprise dictée par l'ambition, il voulut seulement la restitution des domaines spoliés et n'eût en vue que l'honneur du Saint-Siége. La plupart de ses actes portent l'empreinte d'une incontestable grandeur.

Son règne débuta d'une manière pacifique. Louis XII gouvernait alors la France, et le roi qui marquait les meilleurs dispositions pour le Pape, ayant été frappé d'une dangereuse maladie, le Saint-Père, lors de sa guérison, s'associa hautement à la joie générale des Français, en ordonnant que dans tout le royaume on rendrait à Dieu de solennelles actions de grâces. Il reçut même du monarque l'offre d'un secours de troupes à l'effet de l'aider à mettre à la raison les Pérugins et les Bolonais; mais la présence seule du Pape suffit pour faire rentrer les Pérugins dans le devoir, et les Français contribuèrent seulement à la soumission de Bologne.

Jules II avait déjà rendu un immense service à l'Italie en la débarrassant de César Borgia récemment sorti du château Saint-Ange. Chassé de ses États, il prit le parti de passer en Espagne et y fut tué peu de temps après dans un combat.

Nous voici maintenant au moment le plus agité de ce pontificat. Les Vénitiens avaient envahi les possessions de l'Église. Le Pape lança l'interdit contre eux, fit une ligue avec l'Espagne, l'Empire et la France, et la bataille d'Agnadel, gagnée par l'armée de Louis XII, força la république à s'humilier devant le Saint-Siége. Malheureusement, le bon accord de la cour de Rome et de celle de France dura peu; Louis XII, comme Charles VIII, son prédécesseur, avait des vues sur l'Italie, et désireux d'y as-

seoir son influence, continuait à y laisser des troupes. Une funeste animosité se déclara entre le roi et le Saint-Père; irrité, en outre, de voir la rébellion du duc de Ferrare soutenue par l'armée française. Excommunié pour ce fait par Jules II, Louis XII répondit à l'arrêt qui le frappait en cherchant à soulever son clergé contre l'autorité du Saint-Siége. Par son influence un concile, si l'on peut ainsi appeler une tumultueuse réunion de prélats rebelles, se rassembla à Pise pour y décréter la mise en accusation du chef de l'Église, mais cette tentative coupable n'eût aucun effet sérieux et ne trouva que peu d'écho. Jules II, pendant ce temps, réussissait à détacher l'empereur Frédéric III de l'alliance française et à le faire entrer dans une ligue composée de Rome, de l'Espagne et de l'Angleterre, qui força l'armée de Louis XII à renoncer à ses projets de conquête sur l'Italie. Satisfait de ce résultat qu'il cherchait uniquement, le Pape s'occupait avec zèle de rétablir une paix solide, lorsque la mort vint l'enlever au gouvernement de l'Église (1513).

Quoiqu'on ait vivement reproché à Jules II son humeur guerrière, il faut reconnaître qu'il donna fréquemment aussi des marques d'une grande conciliation. Une des plus manifestes se trouve dans le soin qu'il mit à réconcilier les deux puissantes famille des Colonna et des Orsini dont les discordes avaient souvent troublé le repos de Rome. Cette ville renferme encore dans ses murs des preuves

éclatantes de la magnificence de ce pontife, et dans ce genre, on doit citer les importants travaux de la basilique de Saint-Pierre confiés par Jules II au génie de Bramante et de Michel-Ange, et qui suffiraient à eux seuls à rendre immortel le nom de celui qui entreprit une œuvre aussi gigantesque et aussi digne de la ville éternelle.

# CINQUIÈME PARTIE

## DEPUIS LA RÉFORME JUSQU'AU PONTIFICAT D'URBAIN VIII

---

## CHAPITRE PREMIER

Léon X. — Il fait la paix avec Louis XII. — François Ier renouvelle contre l'Italie les prétentions de son prédécesseur. — — Révocation de la pragmatique sanction et établissement d'un concordat. — Martin Luther. — Rivalité de François Ier et de Charles-Quint. — Léon X, magnifique avec les artistes, protége Raphaël et Michel-Ange. — Adrien VI. — Sa charité. — Clément VII. — Henri VIII d'Angleterre embrasse la réforme. — Prise de Rome. — État religieux de l'Allemagne. — Calvin en France, Zwingle en Suisse. — Conquête du Mexique par Fernand Cortez.

Si pendant le pontificat de Jules II, et grâce à ses talents à la fois politiques et guerriers, le gouvernement du Saint-Siége acquit en Europe une réelle prépondérance, la douceur et la sagesse de son successeur complétèrent l'œuvre commencée et firent

du règne que nous abordons une des époques les plus glorieuses de la Papauté. Nous allons en effet rencontrer non-seulement un grand pape, mais encore un grand homme, un vaste génie dont l'influence sur son siècle est un fait incontestable.

Léon X (1513) était fils de Laurent le Magnifique, chef de cette famille des Médicis qui donna des pontifes à l'Église Romaine, des princes à Florence et deux souveraines à la France. Avant son élévation il avait été chargé par Jules II des missions les plus importantes. Son premier soin, lorsqu'il monta sur le trône de Saint-Pierre, fut de conclure la paix avec la France, paix vivement désirée alors par les deux partis. L'ambition d'une part et de l'autre le dépit de se voir abandonné par le Saint-Siége qu'il avait secouru de ses armes, avaient engagé Louis XII dans la lutte, mais depuis longtemps ce prince, naturellement bon, gémissait de se voir séparé de l'Église. L'affectueuse indulgence du nouveau Pape aplanit toutes les difficultés et s'étendit depuis le monarque jusqu'aux membres repentants du clergé. La mort avait empêché Jules II d'avoir la gloire de cette réconciliation déjà négociée dans le concile de Trente, convoqué par ses ordres. Léon X acheva cette entreprise, et les résultats féconds du concile donnèrent dès le début la mesure de ce que promettait à l'Église un pontife éclairé et animé de sentiments si conciliants.

Il est vrai que François Ier en succédant à Louis XII, se sentit encore attiré lui-même par la

conquête du Milanais, et que le Pape redoutant de voir les Français établis en Italie, combattit énergiquement ses projets, et entra dans une ligue qui ne put arrêter les succès du monarque, ni l'empêcher de se couvrir de gloire à la célèbre bataille de Marignan. Mais le caractère chevaleresque de François Ier devait bientôt pactiser avec la noble nature de Léon X, et les rapports les plus amicaux ne tardèrent pas à s'établir entre deux hommes si bien faits pour se comprendre. Ils se rencontrèrent à Bologne. Le Pape y reçut magnifiquement le prince français qui, de son côté, lui donna d'éclatants témoignages de son respect filial, et l'adoption d'un concordat révoquant la Pragmatique sanction, et consacrant les droits réciproques des parties, fut l'heureux résultat de leur entrevue.

Dès que Léon X, par suite de son accord avec la France, se vit en mesure de compter sur un si puissant appui, il songea sérieusement à reprendre la grande idée des croisades, que ses prédécesseurs avaient essayé de faire revivre. Le Pape, à cet effet, envoya des légats près de tous les princes chrétiens pour les exhorter à reprendre l'offensive contre les infidèles, et tout semblait présager une heureuse issue à cette négociation, lorsque la mort de l'empereur Maximilien, l'un des plus chauds partisans de ce projet, vint encore faire avorter une entreprise sur laquelle semblait peser une sorte de fatalité.

Cette même question des croisades qui tenait tant

à cœur et à juste titre au pape Léon X, servit entre les mains d'esprits inquiets et indociles, de prétexte à la grande lutte religieuse, qui vint à la fois jeter le trouble dans l'Église et dans l'Europe. Il semblait qu'à cette époque il y eût dans l'air une vive et générale aspiration vers la réforme. Le Saint-Siége reconnaissait le premier le besoin de l'introduire dans l'administration de l'Église, mais il voulait le faire avec calme et sagesse. Les États de leur côté la réclamaient dans la marche des gouvernements. Le temps et la prudence eussent infailliblement permis de satisfaire peu à peu les exigences les plus difficiles. Une circonstance peu grave en apparence fut l'étincelle qui alluma l'incendie.

Pour propager le succès de la guerre sainte qu'il recommandait, Léon X ouvrit le trésor des indulgences à ceux qui l'aideraient de leurs aumônes ou de leurs personnes. Un moine obscur jusque-là, Martin Luther, né en Saxe, appuyé par Frédéric, électeur de ce pays, ainsi que par l'archidiacre Carlostadt, osa s'élever contre l'abus prétendu des indulgences, et dans de violents pamphlets attaqua sans mesure l'autorité pontificale. Vainement Léon X essaya de ramener le coupable. Luther leva dès le début l'étendard de la révolte avec tant d'audace, que le Pape dut sévèrement condamner sa doctrine et lancer contre lui l'excommunication ; il avait attendu deux ans avant d'en venir à cette extrémité. Henri VIII, roi d'Angleterre, alors fidèle

sujet du Saint-Siége, réfuta lui-même le novateur dans un ouvrage qui ne manquait pas de mérite. Mais Luther, protégé par l'électeur, put tout à son aise inonder l'Allemagne de ses écrits contre le Pape, pendant que son digne émule Carlostadt se livrait contre les objets les plus sacrés du culte aux violences les plus insensées. Le rôle que jouèrent dès l'origine ces deux coryphées de la Réforme atteignit les dernières limites de l'ignoble. Luther et Carlostadt bientôt divisés entre eux, s'accablèrent des injures qu'ils avaient jusque-là réservées pour le Saint-Siége et finirent par se brouiller complétement. Malheureusement la nouvelle doctrine favorisait trop les passions humaines et l'esprit de révolte pour ne pas avoir de nombreux adeptes, et nous verrons plus tard le développement et les tristes suites de l'œuvre de Luther.

Vers la fin du règne de Léon X la rivalité de François Ier et de Charles-Quint occasionna des luttes acharnées dont l'Italie fut le théâtre. Le Pape, pendant ces sanglants débats, sut par l'habileté de sa politique protéger les Romains et faire respecter le territoire de l'Église. Ce fut un des derniers actes de Léon X (1521), qui mourut encore dans la force de l'âge, emportant avec lui les regrets universels.

Jamais pontife n'avait aussi hautement patroné les arts. Appréciateur éclairé du vrai mérite, il protégeait particulièrement Raphaël et lui avait confié la continuation de l'église de Saint-Pierre de Rome,

sans compter d'autres travaux importants. Il existe un portrait de Léon X dû à l'habile pinceau du grand peintre, et dans lequel Raphaël a reproduit avec bonheur les traits de celui qui fut son bienfaiteur. Michel-Ange, parvenu à l'apogée de son mâle talent, fut également l'objet de la bienveillance spéciale de Léon X. Magnifique avec les artistes qu'il comblait d'honneurs et de richesses, le Pape sut attirer à Rome un grand nombre de sculpteurs et de peintres qui, sous sa puissante inspiration, peuplèrent la ville de chefs-d'œuvre, lui donnèrent une nouvelle splendeur et transmirent à la postérité les témoignages de la grandeur de ce règne.

Léon X ne favorisait pas moins les sciences, il s'occupait activement de tout ce qui pouvait aider à leur développement. Il restaura l'Académie de Rome, en accrut singulièrement l'importance, encouragea les savants en tous genres et leur donna des marques de sa libéralité. Non moins généreux avec les pauvres, ce grand Pape avait l'instinct de la charité, et la manière la plus ingénieuse de faire accepter un bienfait. La pureté de ses mœurs et l'éclat de ses vertus non moins que ses talents en ont fait un des pontifes les plus accomplis qui aient jamais porté la tiâre.

Adrien VI (1522), Flamand de naissance, s'était rapidement élevé de la condition la plus humble à la plus haute position, et après avoir pendant quelques années présidé à l'éducation du célèbre Charles-Quint,

il avait été nommé par la confiance de ce prince au poste de premier ministre et chargé de la direction générale des affaires en Espagne. Depuis longtemps il était déjà évêque de Tortola et cardinal. L'influence de l'empereur ne fut pas étrangère au choix que le Sacré-Collége fit de lui pour gouverner l'Église après Léon X. Mais cependant, son élection ne fut que médiocrement populaire à Rome. On y venait de perdre un grand pape, l'oracle de son siècle, issu d'une illustre famille italienne, magnifique dans tous ses actes et cher à plus d'un titre à ses compatriotes. Léon X, il faut en convenir, était difficile à remplacer, et l'air un peu germanique de son successeur, ainsi que sa froideur et son esprit d'ordre quelquefois poussé à l'excès, faisaient involontairement penser à la splendeur inaugurée par le rejeton des Médicis.

Adrien VI néanmoins, pendant son court pontificat, apporta dans l'administration du Saint-Siége un zèle dont on doit lui tenir compte. Il réforma divers abus dans sa cour, condamna de nouveau la doctrine de Luther, et chercha à ramener les princes qui s'étaient laissés aller à l'hérésie, il favorisa le développement de la foi dans les Indes et se montra politique habile, quoiqu'on puisse lui reprocher un peu de partialité pour les intérêts de l'Espagne. Ses mœurs étaient irréprochables, et s'il ne sut pas comme Léon X s'entourer d'éminents artistes, il faisait sa famille des pauvres et des malheureux qu'il secourait généreusement.

Les cardinaux, à la mort d'Adrien V (1523), acclamèrent unanimement au sein du conclave Jules de Médicis qui prit le nom de Clément VII. L'âge du nouveau pape, ses talents et son énergie bien connue, tout semblait prommettre à l'Église un chef capable de la conduire avec bonheur en dépit de l'orage qui de tous côtés grondait contre elle. Malheureusement, les luttes de François Ier et de Charles Quint, les malheurs de l'Italie, les troubles d'Allemagne, tristes fruits de la doctrine de Luther, la révolte de Henri VIII contre l'autorité du Saint-Siége, formèrent un concours de circonstances fatales qui paralysèrent les efforts du Pape, l'abreuvèrent de chagrin et lui infligèrent un douloureux martyre.

Jamais un Souverain Pontife ne monta sur le trône au milieu de tant d'agitations. A peine Clément VII était-il investi de l'autorité que la peste apparut à Rome et y exerça ses ravages. Le terrible fléau ne cessa que pour faire place à la guerre. Charles-Quint et François Ier nourrissaient l'un contre l'autre une animosité que n'avait fait qu'exciter chez le roi de France la perte de la bataille de la Pavie et sa captivité à Madrid. Les deux rivaux ne tardèrent pas à donner de nouveau à l'Italie le spectacle de leurs sanglants démêlés. François Ier avait alors dans la personne du pape Clément VIII un allié sincère et dévoué, en même temps qu'un ennemi mortel dans celle du connétable de Bourbon que l'amour de la vengeance avait égaré jusqu'au point de lui

mettre les armes à la main contre sa patrie et son souverain. Ce fut à ce parjure que Charles-Quint donna le commandement des troupes qu'il envoya mettre le siége devant Rome.

Après une vive résistance, et malgré la mort du connétable, la ville fut prise d'assaut, et les vainqueurs la pillèrent de fond en comble, s'abandonnèrent à tous les excès, au meurtre et à l'incendie, dévastèrent les églises et les monuments, et ne respectèrent ni les objets d'art, ni les artistes si nombreux qui se trouvaient alors à Rome.

Clément VII avait trouvé un asile dans le château Saint-Ange; il n'en sortit que pour être obligé de payer une forte rançon à l'avidité des envahisseurs.

Cette triste victoire sembla néanmoins faire naître chez l'empereur Charles-Quint quelques sentiments de repentir. Le Pape, toujours porté à l'indulgence, en profita pour tâcher de ramener la tranquillité dans l'Église et la paix dans la malheureuse Allemagne. Ce que le Pape désirait ardemment dans l'intérêt de la religion, Charles-Quint en vint lui-même à le vouloir dans celui de sa politique. Les États allemands étaient dans le désordre le plus affreux. L'exemple de Carlostadt et de Luther rompant les derniers liens qui les attachaient au sacerdoce, avait trouvé de nombreux imitateurs. La doctrine nouvelle s'était rapidement glissée dans le sein des masses. De nombreux sectaires l'avaient arrangée

suivant leurs passions. Les Anabaptistes surtout avaient fait parmi les paysans une foule de prosélytes. Par un monstrueux assemblage de réformes religieuses et politiques, ces malheureux, non contents de modifier le baptême et les sacrements de l'Église catholique, prétendaient également changer l'ordre social, rêvaient l'abolition de toute autorité régulièrement instituée et commettaient les excès les plus épouvantables. On voit que ces idées ne sont pas nées d'hier et que la négation du pouvoir religieux entraîne fatalement celle du pouvoir séculier. Le génie de Charles-Quint mesura le danger, et le monarque arrêta les progrès de la secte en détruisant les fauteurs, qui du reste étaient en révolte ouverte et répandaient partout la terreur.

Cependant la force des armes ne conjura le mal qu'au point de vue immédiat et politique, elle n'étouffa pas l'erreur dans les âmes, Luther était dépassé lui-même, chacun entreprenait de forger une religion nouvelle.

La diète de Spire (1529) ne réussit qu'à amener une protestation des dissidents contre les efforts tentés pour les ramener à l'unité. Celle d'Augsbourg (1530) que Charles-Quint vint présider lui-même ne fut pas plus heureuse, n'aboutit qu'à de stériles discussions, et l'erreur continua tranquillement ses déplorables machinations. Pendant que la Prusse, le Danemark et la Norwége se ralliaient à la réforme, Calvin commençait en France ses

astucieuses prédications, Zwingle détachait la Suisse du catholicisme, et le roi Henri VIII, oubliant son passé, trouvait dans la résistance du Pape à son divorce avec Catherine d'Aragon et à ses mœurs dissolues un prétexte suffisant pour entraîner l'Angleterre dans le schisme.

Tous ces maux contre lesquels il avait lutté avec toute l'énergie de sa noble nature, conduisirent promptement Clément VII au tombeau. Les succès des Turcs et la prise de Rhodes emportée par Soliman II malgré la courageuse défense de Villiers de l'Ile-Adam et de ses Hospitaliers, l'avaient déjà comblé d'amertume. Il mourut avec le chagrin de voir l'Église déchirée et l'Europe livrée aux plus cruelles divisions. La seule compensation qu'eut ce Pape aux tristesses qui l'accablèrent fut le mariage de sa nièce Catherine de Médicis avec Henri de France, fils et héritier de François Ier.

Les revers cependant n'avaient pas empêché Clément VII de s'occuper activement des intérêts de la foi; il envoya jusqu'au Mexique des missionnaires pour évangéliser cette contrée que Fernand-Cortez venait de soumettre. Durant le cours de son pontificat, il approuva les ordres des Théatins, des Récollets, des Capucins et des Barnabites, et trouva dans ces saintes milices de courageux auxiliaires pour combattre l'hérésie. Clément VII mit sa gloire à réparer les désastres causés par le pillage de Rome, il restaura les églises, releva les monuments pu-

blics, augmenta la bibliothèque Vaticane, et sous son inspiration Michel-Ange put encore continuer ses chefs-d'œuvre. On doit dire également à la louange du Pape qu'il donna constamment l'exemple de la patience la plus chrétienne, se montra toujours disposé à pardonner généreusement les injures, et déploya dans l'adversité un courage inébranlable.

---

## CHAPITRE II

**Paul III. — Excommunication d'Henri VIII. — Concile de Trente. — Confession d'Ausbourg. — Saint Ignace de Loyola, — Jules III. — Paix religieuse. — Marcel II. — Paul IV. — Saint François Xavier aux Indes. — Pie IV. — Achèvement du concile de Trente. — Saint Charles Borromée.**

Alexandre Farnèse (1534), avant d'être appelé à la tiare et de prendre comme chef de l'Église le nom de Paul III, avait pendant quarante ans porté la pourpre avec honneur et rendu d'éminents services. Ce Pape put donc consacrer à l'administration du Saint-Siége une expérience acquise par une longue et constante pratique des affaires, et sa verte vieillesse se voua tout entière à l'apaisement des discordes religieuses et des querelles politiques.

L'Europe continuait à présenter le plus triste spectacle. La catholique Espagne avait presque seule

su résister à l'envahissement de l'erreur. Calvin, avant de s'établir définitivement à Genève, avait eu le temps de jeter en France les bases de sa réforme, quoique François Ier se fût montré plein d'énergie pour préserver le royaume de la contagion, et eût fait rédiger par les théologiens de Paris un exposé complet et fidèle de la doctrine catholique dans le but de combattre les tendances hérétiques. L'Angleterre marchait à pas de géant dans sa séparation d'avec le Saint-Siége, pendant qu'Henri VIII s'enfonçait de plus en plus dans la débauche ; la Suisse et l'Allemagne, déchirées par les sectes, étaient une vaste arène de controverses erronées ; les pays du nord suivaient la même voie.

Cette douloureuse position, bien faite pour effrayer le cœur le mieux trempé, ne fit qu'enflammer le zèle de Paul III. La rivalité de François Ier et de Charles-Quint durait toujours. Le Pape, désireux de reconcilier les deux princes et d'en faire les champions de la catholicité, ne négligea aucun effort pour les amener à une paix durable. Mais il eut plus à se louer de la noble franchise de François Ier que de la cauteleuse politique de Charles V, et ne réussit qu'à leur faire signer une trêve de dix ans.

Rassuré par la cessation des hostilités entre les deux plus puissants monarques du monde civilisé, le Saint-Père ne songea plus dès lors qu'aux maux de l'Église et aux moyens d'y porter remède. Il n'y avait plus néanmoins à compter sur le retour de

Henri VIII. Ce prince avait trouvé dans les membres du clergé anglais une complaisance coupable qui propagea rapidement le schisme dans la Grande-Bretagne. Deux prélats distingués par leurs vertus, Fischer et Thomas Moore, osèrent seuls résister avec courage à la fondation d'une Église indépendante en Angleterre. Leur attachement au Saint-Siége leur valut la glorieuse couronne du martyre, et leur exemple ne trouva pas d'imitateurs. En présence d'un tel état de choses, le chef du catholicisme devait employer la plus énergique répression; il n'hésita donc pas à excommunier le coupable Henri VIII.

L'Allemagne offrait encore quelque espoir de conciliation. Charles-Quint avait fait à Louvain, mais incomplétement, ce que François Ier venait de faire à Paris; cette tentative de l'empereur en faveur du retour à l'unité religieuse était demeurée sans résultat. Il fallait porter un grand coup, et dans ce dessein Paul III convoqua à Trente un concile où les principes de la foi catholique furent établis de la façon la plus nette et la plus propre à jeter la lumière dans les consciences. Transporté momentanément à Bologne par suite de l'invasion de la peste, le concile y continua ses travaux qui sont restés comme le formulaire le plus complet de la doctrine de l'Église. Malheureusement depuis quelque temps Charles-Quint n'était plus favorablement disposé envers le Saint-Siége; il ne seconda pas les vues de

Paul III. Moins habile dans les questions religieuses que dans la conduite des affaires politiques, l'empereur réunit à Ausbourg une assemblée connue dans l'histoire sous le nom d'Intérim, et qui, loin d'améliorer la position de l'Église, prit des dispositions contraires à la discipline, et naturellement inacceptables par la cour de Rome. Malgré les justes réclamations du Pape, Charles V s'en tint à la confession d'Ausbourg, et l'erreur put continuer sans crainte à se propager en Allemagne.

Paul III mourut avec la conscience d'avoir fait pour combattre l'hérésie tout ce que peut faire le plus sage et le plus ferme pontife ; mais ses efforts ne furent guère plus heureux que ceux de Clément VII. Il eut cependant la joie d'approuver l'ordre des Jésuites, fondé par l'Espagnol saint Ignace de Loyola, ordre qui, par son inébranlable attachement à la foi et au Saint-Siége, était destiné à fournir d'illustres défenseurs à la religion.

Nous n'avons parlé de Paul III que comme chef de l'Église ; nous devons ajouter que comme prince temporel son administration fut aussi active que féconde. Il changea complétement l'aspect de Rome, l'assainit, la dota de fontaines et de places publiques, répara Saint-Jean de Latran ; il protégea Michel-Ange qui fit sous ce règne son fameux Jugement dernier, il éleva le palais Farnèse. Paul III laissa enfin de glorieuses traces de sa magnificence par la construction de plusieurs monuments, dont quel-

ques-uns, comme la chapelle Pauline, portent encore son nom. Par sa douceur, par sa charité, non moins que par ses bienfaits, il s'était acquis à Rome une véritable popularité, en même temps qu'il était l'objet d'une vénération profonde. Il mourut âgé de quatre-vingt-un ans.

Il eut pour successeur le cardinal del Monte (1550) qui prit le nom de Jules III. Le nouveau Pape gouverna l'Église pendant cinq ans, et son règne fut moins agité que les précédents. Administrateur intègre, il s'appliqua principalement à faire disparaître les abus qui pouvaient encore subsister dans le collége des cardinaux, réprima le cumul des dignités ecclésiastiques, et ne négligea rien pour rétablir la tranquillité dans ses États. Jamais pontife ne fut animé de sentiments plus pacifiques. Il sut préserver les possessions du Saint-Siége des horreurs de la guerre qui venait d'éclater entre le roi de France, Henri II, et l'empereur Charles-Quint à propos de la ville de Sienne dont ils se disputaient la souveraineté. Il rétablit l'ordre dans Naples soulevée contre l'autorité du vice-roi, et sut faire respecter partout l'arbitrage du Saint-Siége.

Non moins vigilant pour la foi, il continua le concile de Trente et y fit hautement prévaloir l'infaillibilité de l'Église catholique, il condamna énergiquement les concessions faites aux Luthériens par Charles-Quint à la diète de Passaw, concessions qui amenèrent ce qu'on appela alors la Paix religieuse,

et qui n'empêchèrent ni les progrès des hérétiques ni les désordres en Allemagne ; enfin il fit pour ramener l'Angleterre, des tentatives dignement secondées par la reine Marie et le vertueux cardinal Polus.

Jules III mérita l'amour de son peuple en le secourant dans la famine, en diminuant les impôts et en continuant à Rome les travaux entrepris par ses prédécesseurs.

Après lui, Marcel II (1555) ne fit qu'apparaître et fut enlevé par une attaque d'apoplexie vingt jours après son installation. D'une piété douce et éclairée, grand amateur des arts, qu'il cultivait lui-même avec succès, ce Pape que Paul III avait distingué et honoré d'une bienveillance toute particulière, donnait à l'Église les plus grandes espérances.

Le cardinal Carafa (1555), qui fut alors élu sous le nom de Paul IV, était âgé de soixante-dix-sept ans et presque déjà infirme. Il appartenait à l'ordre des Théatins qu'il avait fondé en 1524, étant archevêque de Chieti, ordre que le pape Clément VII avait solennellement approuvé. Il poursuivit activement les négociations entreprises par Jules III avec la cour de Londres, reçut la soumission de la reine Marie et leva l'interdit qui pesait sur l'Angleterre ; il favorisa le développement de la foi dans les Indes par l'érection de plusieurs siéges épiscopaux dans les contrées évangélisées par saint François Xavier, il établit la congrégation de l'Index pour la condamnation des

ouvrages entachés d'hérésie, et combattit le Calvinisme, qui moins libre dans le cœur de la France, était ouvertement patroné en Béarn par la reine Jeanne de Navarre.

La popularité que Paul IV s'était attirée dans le cours de son règne était telle qu'on lui éleva une statue de son vivant, mais les désordres de ses neveux Carafa remplirent les Romains d'une indignation qu'ils reportèrent injustement sur le Saint-Père. Celui-ci cependant avait fait preuve malgré sa vieillesse de la plus grande fermeté, et avait montré hautement combien il mettait les intérêts de l'Église au-dessus de ceux de sa propre famille, en bannissant les Carafa et les privant de leurs dignités, quoiqu'on pût faire pour désarmer sa rigueur. Magnifique en public, mais sévère pour lui-même dans son intérieur, travailleur infatigable et s'occupant personnellement de tous les détails de l'administration, gardien vigilant de la foi et de la discipline, Paul IV doit compter parmi les plus éminents d'entre les Souverains Pontifes.

Pie IV (1559), précédemment cardinal de Médicis, quoiqu'on puisse regretter la sévérité dont au début de son règne il fit preuve envers la famille des Carafa, marcha cependant noblement sur les traces de Paul IV. Tout d'abord il reçut l'hommage de l'empereur Ferdinand, successeur de Charles-Quint, et rétablit l'accord entre le Saint-Siége et l'Empire. Rome était encore sous l'impression de troubles ré-

cents. La fermeté du Saint-Père y ramena la tranquillité. Mais l'acte le plus considérable de ce pontificat est l'achèvement du concile de Trente, ouvert à plusieurs reprises sous les règnes précédents, repris par Pie IV et glorieusement terminé par lui. Le Pape y donna la mesure de son habileté et de sa sagesse en y conciliant les prétentions qui pouvaient amener un sanglant conflit. Le concile de Trente répondait sans réplique à toutes les objections, réfutait victorieusement l'hérésie, définissait clairement les droits de l'Église catholique. Pie IV en rendit l'autorité plus grande encore en promulguant une bulle pour déclarer tous ses articles obligatoires, et eut la satisfaction de recevoir à ce sujet l'adhésion de la France, de l'Espagne, de la république de Venise et du Portugal. Ce grand succès eut suffi à lui seul pour illustrer tout un règne, mais le Saint-Père ne s'en tint pas là, et merveilleusement aidé par son neveu le grand saint Charles Borromée, il ranima la discipline et rechercha soigneusement les abus.

Depuis que les Souverains Pontifes n'avaient plus à craindre la tutelle gênante des princes, Rome recueillait les fruits de leur sage administration et voyait chaque jour s'élever des merveilles nouvelles. Pie IV, sous ce rapport, sembla vouloir se placer au premier rang, il occupa le génie de Michel-Ange à de splendides décorations de la ville, l'embellit par des portes monumentales qu'on admire justement de

nos jours, agrandit le Vatican, recomposa sa bibliothèque, et fit restaurer les voies publiques. Ces travaux si utiles à la grandeur de Rome comme au bien-être de ses habitants, n'empêchèrent pas les Romains de se montrer ingrats envers le Saint-Père. Une horrible conspiration se forma dans le but d'attenter à la vie du chef de l'Église, mais le coupable projet fut promptement découvert et justement puni par le supplice de ses auteurs. Pie IV néanmoins en avait éprouvé la tristesse la plus profonde, et sa santé déjà ébranlée ne résista pas à cette atteinte. Il mourut saintement dans les bras de saint Charles Borromée après un règne de près de six ans.

---

## CHAPITRE III

**Pie V. — Condamnation des doctrines de Baïus. — Influence du Saint-Siége sur les affaires de l'Europe. — Bataille de Lépante.**

Il est des moments de crises redoutables où l'Église à la fois battue par l'erreur et l'impiété, abandonnée sinon persécutée par les puissants de ce monde, semble plus que jamais à la veille de périr aux yeux de ceux qui oublient la mémorable promesse faite au chef des apôtres. Mais Dieu dont la constante assistance n'a jamais en effet failli à son Église, Dieu qui l'a maintenue forte et intacte mal-

gré les vicissitudes sans nombre qu'elle a traversées dans le cours des siècles, se complaît à lui envoyer à l'heure du danger ces pontifes exceptionnels dont le zèle relève les courages, ranime la confiance et donne une nouvelle impulsion à la foi ébranlée.

Saint Pie V, dont nous allons parler, fut un de ces élus de la divine miséricorde, et son règne doit être distingué avec respect et reconnaissance par tous les catholiques comme un des plus glorieux qui se rencontrent dans les annales de la papauté.

Michel Ghislieri, né d'une famille honorable de Bologne, était entré de bonne heure dans l'ordre des Dominicains, et lorsque plus tard son mérite l'eut fait connaître, sa modestie résista longtemps avant d'accepter les dignités que lui conféra Paul IV en le créant d'abord évêque et ensuite cardinal. L'humble religieux n'aspirait qu'à la paix du cloître et ne l'avait quitté qu'à regret. On peut donc juger de son trouble, lorsqu'à la mort du pape Pie IV il se vit investi du souverain pontificat, à la recommandation de saint Charles Borromée, grand admirateur du cardinal Ghislieri, et qui prévoyait combien il serait utile à l'Église. Il ne ceignit la tiare qu'en versant des larmes, et se promettant à lui-même de consacrer ses forces et sa vie à réparer les maux dont gémissait la catholicité. Nous verrons avec quelle fidélité le saint Pape remplit ce sublime engagement.

Il prit le nom de Pie V (1566), par respect pour la mémoire de son prédécesseur. Jaloux d'inaugurer

son règne par des actes de bienfaisance, il fit distribuer d'abondantes aumônes aux familles nécessiteuses de Rome. Il n'était en possession du Saint-Siége que depuis peu de temps lorsqu'une maladie soudaine et contagieuse fondit sur la ville et y répandit l'effroi. Sans tenir compte du danger auquel il s'exposait, ce Pape se multiplia dans l'ardeur de son dévouement; on le voyait s'empresser autour des malades, les soigner lui-même, les consoler et assister les moribonds. Entièrement absorbé par cette pieuse occupation, il ne se reposa que lorsque le fléau fut enfin conjuré.

Pie V se mit alors courageusement à l'œuvre afin de rendre à l'Église cette splendeur des premiers temps qu'il avait à cœur de faire renaître. Tout d'abord, il condamna les doctrines de Baïus et de Jean de Louvain, contre lesquelles le pape Pie IV s'était déjà prononcé peu de temps avant sa mort, et qui portaient de nouveau le trouble dans les consciences, en niant le libre arbitre de l'homme, et admettant une sorte de fatalité qu'on eût dit empruntée au mahométisme. L'énergie du Saint-Père réussit à dissiper pour le moment cette erreur et amena la soumission de Baïus, qui cependant retomba sous le pontificat suivant.

Désireux d'exclure du sacerdoce le faste et l'apparat et de resserrer la discipline, saint Pie V prit dans ce but les plus sages dispositions; lui-même il restreignit les dépenses de sa cour, et établit dans les

revenus du Saint-Siége une si sage administration, qu'il pût toujours abondamment distribuer des secours aux indigents, aida des trésors de l'Église plusieurs princes catholiques, secourut ceux qui souffraient pour la foi, et sut trouver des ressources pour contribuer à la guerre contre les Turcs. Sa généreuse prévoyance permit aussi aux chevaliers de Malte de fortifier leur île, dans la crainte d'une invasion des infidèles.

Le Pape était profondément touché des maux de toute sorte qui mettaient la chrétienté en péril. Les plus grands étaient sans contredit, dans l'ordre religieux, les progrès des sectes de Luther, de Zwingle et de Calvin, et, dans l'ordre temporel, ceux des Turcs devenus de plus en plus menaçants. Nous verrons en son lieu comment le Saint-Père fut véritablement l'âme de la ligue qui finit par triompher des descendants de Mahomet, ligue dont les armes sauvèrent l'Europe. Parlons auparavant de ce que Pie V fit avec succès dans l'intérêt de la foi.

Le concile de Trente, après de longs et consciencieux travaux, avait, comme nous l'avons dit, nettement exposé les doctrines de l'Église catholique. Convaincu qu'il fallait plus que jamais, dans ces temps malheureux, consacrer les arrêts prononcés par cette célèbre assemblée, le Pape en ordonna la stricte observance avec toute l'autorité d'un souverain pontife, et surveilla activement l'exécution de ses ordres. Non-seulement il introduisit une sage

réforme dans le clergé, mais encore il voulut qu'elle régnât dans les monastères des deux sexes, et que la discipline ne pût offrir aucune prise à la malveillance. Il accorda des marques éclatantes de sa protection à la Compagnie de Jésus, qui déployait dans la défense de la foi la plus louable énergie. Lui-même entretenait des légats près des principales cours de l'Europe, et s'occupait avec vigilance d'y assurer la suprématie du Saint-Siége. C'est ainsi qu'il s'éleva hautement contre la tyrannie de la reine Élisabeth, consola les catholiques d'Angleterre, fut pour Marie Stuart un constant et paternel protecteur, et ne négligea rien pour obtenir sa liberté, noble tâche dans laquelle il eut le chagrin d'échouer.

La France ne lui était pas moins chère, les excès des huguenots, le danger où leur opposition mettait la royauté, étaient pour lui un continuel sujet d'inquiétude.

Tout en recommandant la conciliation et la prudence, conseil qui ne fut malheureusement pas assez écouté, le Saint-Père exhortait Charles IX et la reine Catherine de Médicis à persévérer dans leur attachement au catholicisme ; il encourageait la fidélité de la Pologne, tempérait par son autorité la rigueur de Philippe II, et stimulait l'indécision de l'empereur Maximilien.

Jamais l'influence d'un pape n'avait été si religieusement admise par les catholiques ; sa puissante

médiation avait réussi à rétablir la tranquillité dans l'île de Corse, et à faire rentrer les Hollandais dans le devoir.

Pie V mit à profit l'ascendant qu'il s'était acquis sur la chrétienté en réalisant un projet qu'il nourrissait depuis longtemps, celui de frapper contre les Turcs un coup décisif et de les refouler pour longtemps. Une coalition générale était devenue impossible par suite des guerres religieuses ; la France, trop occupée chez elle, ne pouvait y prendre part, l'Allemagne n'était pas moins agitée. Pie V s'adressa donc à l'Espagne, à la république de Venise et à l'ordre de Malte. Il fournit lui-même un contingent considérable, et, après avoir béni les nouveaux croisés et promis l'indulgence plénière à ceux qui succomberaient dans la lutte, il ordonna le départ de l'expédition. On sait quel fut le résultat de la célèbre bataille navale de Lépante (1571), où les chrétiens, commandés par don Juan d'Autriche, le connétable Colonne et André Doria firent des prodiges de vaillance et anéantirent la formidable flotte des Turcs. Quinze mille esclaves chrétiens durent leur délivrance à cette mémorable victoire. Le Saint-Père en fut, dit-on, miraculeusement averti à Rome à l'instant même. Quoiqu'il en soit, il lui fut permis de se réjouir hautement du succès d'une entreprise qu'il avait si bien préparée et qui précéda de peu de temps sa mort arrivée en 1572.

Il est difficile de rencontrer un pape plus accompli

que ne le fut saint Pie V. Il avait sagement administré l'Église, il ne fit pas moins pour assurer le bien-être de ses sujets, et donner une bonne direction aux affaires temporelles ; il favorisa les progrès de l'agriculture et du commerce dans ses États, régla équitablement l'organisation des monts-de-piété, étendit l'instruction populaire, protégea la science, ouvrit à Rome des écoles pour l'étude des langues étrangères, noble et féconde idée destinée à resserrer les rapports du Saint-Siége avec le monde entier ; il apporta le soin le plus scrupuleux dans le choix des cardinaux, enfin il se fit adorer par une intelligente et inépuisable charité. Il convient ici de mentionner deux noms chers aux catholiques, saint François de Borgia et saint Philippe de Néri, qui le secondèrent activement dans ses nombreux travaux.

Saint Pie V n'avait régné que six ans, et l'on est à se demander comment il put, dans un espace de temps si restreint, faire tant et de si grandes choses. Sa mémoire, révérée par la piété de l'Église, ne doit pas être moins sacrée à la ville de Rome ainsi qu'au monde catholique auxquels il donna, dans tout le cours de son pontificat, l'exemple le plus éclatant des plus rares vertus et du plus entier dévouement.

## CHAPITRE IV

**Grégoire XIII. — Rôle conciliant de ce pape. — Calendrier grégorien. — Sixte-Quint.— Sa fermeté vis-à-vis d'Henri III, roi de France. — Excommunication d'Henri IV. — Prodigieux travaux ordonnés à Rome. — Le Saint-Siége administré avec la plus grande habileté par cet illustre pontife. — Clément VIII. — Réconciliation des cours de Rome et de Paris. — Expulsion et rappel des Jésuites. — Travaux de Clément VIII dans ses États. — Léon XI.**

Grégoire XIII qu'on avait été au moment de donner pour remplaçant au pape Pie IV, fut solennellement acclamé Souverain Pontife pour pourvoir à la vacance du Saint-Siége (1572). Il s'appliqua sans relâche à continuer les heureux résultats du règne de saint Pie V, l'imita dans sa charité et dans la simplicité de sa vie, ainsi que dans son zèle à raffermir la discipline ecclésiastique.

Le début de son règne fut attristé par le massacre de la Saint-Barthélemy. Les détracteurs de Grégoire XIII lui reprochent amèrement d'avoir permis à Rome des réjouissances publiques pour célébrer cette sanguinaire exécution. On doit dire pour la justification du Saint-Père que ces démonstrations furent spontanées à Rome, et que le Pape

se borna à remercier Dieu d'avoir sauvé le roi de France des manœuvres des huguenots qui conspiraient ouvertement dans tout le royaume, et avaient déjà terrifié le midi de la France, en y égorgeant nombre de catholiques; mais qu'il blâma énergiquement l'acte lui-même, et gémit sincèrement des excès auxquels se portaient les deux partis.

Tout le règne de Grégoire XIII est une continuelle protestation contre une accusation semblable, et témoigne de son horreur pour les discordres. Il eut le bonheur de rétablir la paix entre Étienne Battori, prince de Pologne, et Jean Basili, duc de Moscovie, qui, bien que schismatique, s'inclina devant la décision du Saint-Siége qu'il avait sollicitée le premier. Son puissant arbitrage ne fut pas moins efficace en réprimant une sédition qui s'était élevée au sein de l'ordre de Malte contre l'autorité du grand-maître Jean de la Cassière.

Nul genre de gloire ne devait, du reste, manquer à ce pontificat. Grégoire XIII obtint la soumission définitive de Baïus, releva l'influence catholique en Autriche, fit respecter en Italie la suzeraineté du Saint-Siége, propagea la foi dans le monde entier, et reçut magnifiquement à Rome des ambassadeurs envoyés par le Japon, où saint François Xavier avait déjà fait un nombre immense de conversions. On ne doit pas oublier non plus qu'il ordonna l'adoption du calendrier connu et suivi de nos jours sous le nom de calendrier grégorien, et que cette réforme,

œuvre de l'italien Lilio, fut un véritable bienfait, en permettant de régler dès-lors le cours du temps d'une manière plus exacte.

Ce grand Pape, qui, dans son intérieur, donnait l'exemple du plus entier détachement des douceurs de la vie, se montrait néanmoins magnifique dans ses aumônes. Au début de son règne, il avait prodigué les trésors de l'Église pour soulager en Europe, et particulièrement dans le nord de l'Italie, les malheurs de la peste. La disette lui fournit vers la fin de sa vie une nouvelle occasion de faire bénir sa charité par les Romains. Quoique les impôts eussent été diminués, une prudente économie avait augmenté les ressources du Saint-Siége.

Grégoire XIII mourut âgé de quatre-vingt-trois ans, laisssant la renommée d'un sage administrateur et d'un grand et vertueux pontife. Il avait gouverné l'Église pendant douze ans.

Avant d'entamer le règne de Sixte V, plus connu dans l'histoire sous le nom de Sixte-Quint, nous devons tout d'abord faire justice de certaines assertions erronées qui tendent à flétrir sa mémoire et faussent l'opinion publique.

Félix Perretti, après avoir exercé l'humble profession de gardeur de troupeaux, avait été admis dans l'ordre des Franciscains où son ardeur pour l'étude et son rare mérite avaient fini par l'élever au poste de général. Devenu cardinal, il prit le nom de Montalto. On a prétendu que pour arriver à la tiare il

avait agi de ruse, trompé le Sacré-Collége et employé toutes les manœuvres que peut suggérer l'ambition. La vérité est qu'il fut élu presque unanimement, sans vote secret, et obtint les suffrages de quarante et un cardinaux (1585). Il était alors âgé de soixante-quatre ans, et s'était fait connaître par la profondeur de ses connaissances, particulièrement en théologie.

Sans aucun doute Sixte-Quint fut un sévère justicier, mais il faut bien reconnaître qu'au moment de son élévation l'état de Rome demandait une main vigoureuse; des brigands infestaient l'Italie, le Pape en purgea la Péninsule. Il n'exerça jamais la rigueur que pour faire respecter les lois et maintenir le bon droit. C'est ainsi qu'il lançâ les foudres de l'Eglise contre la reine Élisabeth d'Angleterre qui continuait à détenir injustement Marie Stuart. Sixte V n'épargna rien pour empêcher l'assassinat juridique de cette infortunée princesse qui reçut du Saint-Siége de nouveaux et touchants témoignages de sympathie.

Henri III, roi de France, ayant fait aux huguenots d'imprudentes concessions, fut à son tour excomunié par le Pontife vigilant gardien de la foi, et dut plier devant l'énergie de Sixte V, dont il avait méconnu l'autorité et chassé le légat. L'indécision d'Henri III qui, sur les marches du trône oublia la gloire acquise par le duc d'Anjou, offrait un péril manifeste pour le catholicisme : tour à tour pour et contre les

Calvinistes, ce roi laissait la réforme faire en France les progrès les plus alarmants.

Le Pape pendant ce temps encourageait les cantons suisses restés fidèles et resserrait leurs rapports avec le Saint-Siége.

Jamais règne ne fut plus utile à Rome. Une sage et vigilante police diminua le nombre des crimes et fit régner la sécurité ; un aqueduc immense, l'érection de fontaines monumentales, celle de plusieurs obélisques enfoncés dans le sol depuis des siècles et relevés par l'habile Fontana sur l'ordre de Sixte-Quint, l'élargissement des rues ajoutèrent à la splendeur de la ville et prouvèrent l'infatigable activité du pontife. Enfin les prodigieux travaux de Saint-Pierre mirent le comble à sa gloire.

Effroi des pervers, protecteur du faible et de l'opprimé, Sixte V signala son règne par des décrets empreints de la plus haute sagesse, laissa malgré les œuvres considérables dont nous venons de parler les finances dans un état prospère, fonda nombre d'établissements charitables et conquit une gloire que ne pourront jamais altérer les détracteurs de la Papauté.

De la fin de 1590 à celle de 1591, trois Souverains Pontifes se succédèrent rapidement sur le Saint-Siége : Urbain VIII mourut douze jours après son élection sans être couronné ; Grégoire XIV ne régna que dix mois, et Innocent IV fut également enlevé au bout de deux mois au gouvernement de l'Église.

Clément VIII (1592), précédemment cardinal Aldobrandini, l'un des membres les plus distingués du Sacré-Collége, fut élu Souverain Pontife à l'âge de cinquante-six ans. Il fallut une sorte de violence pour lui faire accepter cette haute dignité qui lui avait été prédite par saint Philippe de Néri. Un heureux événement marqua le début de son règne. Sixte V, peu de temps avant sa mort, avait lancé l'excommunication contre Henri IV qui n'avait pas encore sincèrement renoncé à l'erreur. Ce prince, ayant depuis continué à favoriser les huguenots, l'interdit durait toujours. Cependant Clément VIII, convaincu que le plus grand malheur pour une nation catholique est d'être gouvernée par un prince hérétique, gémissait profondément de voir ce sort réservé à la fille aînée de l'Église. Dieu daigna enfin toucher le cœur de Henri IV. Il abjura définitivement et députa vers le Saint-Siége deux hommes distingués par leurs talents et leur attachement à la foi. Arnaud d'Ossat et Pavy du Perron qui obtinrent du Saint-Père la révocation de la sentence, à la suite de quoi le roi fut rendu à la communion de l'Église. Jamais grâce ne fut accordée avec plus de joie. Pour célébrer l'heureux retour du monarque, Clément VIII ordonna de solennelles actions de grâces dans toutes les églises, des fêtes splendides témoignèrent à Rome de l'allégresse universelle, et le Pape fit frapper une médaille commémorative offrant ses traits unis à ceux de Henri IV.

La conversion du roi fut pour la France un fait considérable, et le Saint-Père qui la désirait ardemment, la regarda comme la plus grande gloire de son pontificat. Naturellement austère et sévère pour lui-même, Clément VIII avait imploré du ciel avec larmes cette faveur signalée. Ses jeûnes, ses prières, ses mortifications incessantes avaient pour but principal le retour d'Henri IV. Ce prince, du reste, fut profondément reconnaissant de la paternelle bonté du Pape et entretint toujours avec lui les rapports les plus affectueux. Lorsqu'il manifesta le désir de se séparer de la reine Marguerite qu'il avait épousée malgré lui et dont il n'avait jamais eu d'enfants, il montra la plus complète soumission au Saint-Siége, dont il attendit les ordres avec respect. Clément VIII, après une longue et minutieuse enquête, s'étant bien pénétré de l'affaire et appréciant le danger qui résultait pour le royaume de France de n'avoir pas d'héritier direct de la couronne, autorisa, du consentement de Marguerite le divorce des deux époux et permit à Henri IV de s'unir à Catherine de Médicis. Cet acte de condescendance n'était pas seulement motivé par l'intérêt de la France, le Saint-Père jugeait prudent en même temps de ne pas froisser un prince nouvellement converti, et qui, en voyant repousser une demande basée sur de grandes raisons politiques, aurait pu, peut-être, revenir à ses anciennes erreurs. A la suite de la tentative d'assassinat de Chatel, Henri IV, s'étant laissé forcer la main,

eut le tort de consentir à l'expulsion des Jésuites, que l'on accusait injustement d'être les instigateurs de ce crime épouvantable. Ce fut encore l'ascendant de Clément VIII sur le roi qui décida plus tard celui-ci à revenir sur un arrêt inique et à rappeler les Jésuites.

Ce pape, dont la prudence ne saurait être assez louée, eut encore la gloire de mettre à profit l'autorité qu'il avait sur les princes chrétiens pour apaiser leurs discordes. La paix de Vervins entre la France et l'Espagne fut spécialement son ouvrage. Philippe II qui mourut en 1598 subit lui-même, en dépit de la rigidité de son caractère, l'influence de Clément VIII.

Le Saint-Père, malgré le zèle qu'il déployait à calmer les orages de la politique, n'oubliait pas pour cela les intérêts de la religion; il entretint des rapports avec les catholiques de Russie et avec ceux d'Orient, combattit sans relâche l'hérésie, secourut l'Allemagne contre les Turcs, et retrempa la foi par la solennité du jubilé qui s'ouvrit sous son règne et qui détermina un nombre considérable de personnes à rentrer dans le sein de l'Église. Les arts trouvèrent en lui un protecteur éclairé, et les savants reçurent des preuves de sa bienveillance. Nul mérite ne lui échappait. Il s'illustra également par d'importants travaux entrepris dans les États du Saint-Siége, augmenta les fortifications de Civita-Vecchia, posa la première pierre du Capitole, rendit navigable le fleuve du Pô dans les endroits où son cours avait été

intercepté, construisit à Rome de nouveaux ponts et répandit d'abondantes aumônes. Il était pour les pauvres de l'accès le plus facile et se regardait comme le premier de leurs serviteurs. Il fut pleuré comme un père et comme le bienfaiteur de l'Italie.

Léon XI (1605), issu de la famille de Médicis, fut la successeur de Clément VIII, mais malheureusement pour l'Église à laquelle il promettait un éminent pontife, il tomba gravement malade immédiatement après son élection, et mourut au bout de vingt-six jours âgé de soixante-dix ans.

---

## CHAPITRE V

**Paul V. — Démêlés entre la cour de Rome et celle de Venise. — Saint Vincent de Paule. — Grégoire XV. — Son influence sur les souverains de l'Europe. — Fondation de la Propagande.**

Nous arrivons à un règne qui fait époque dans les annales de la Papauté et ne fut guère moins fécond que celui de Sixte-Quint. Issu d'une noble et illustre race, puisqu'avant son élévation il portait le nom de cardinal Borghèse, Paul V était né à Rome; dans le cours de sa carrière, il n'avait cessé d'exercer les plus hautes fonctions ecclésiastiques et de s'y faire distinguer par sa science et par son mérite. L'Église ne pouvait recevoir un chef plus digne de la con-

duire, les États romains un souverain plus accompli.

Paul V était âgé de cinquante-cinq ans (1605), lorsqu'il fut appelé au suprême pontificat. Clément VIII lui avait noblement tracé la voie, le nouveau Pape s'y engagea avec ardeur et montra dès le début combien il attachait de prix aux intérêts de la foi. Par ses soins, les bons rapports établis entre la France et le Saint-Siége se resserrèrent encore plus étroitement, et furent une douce compensation au spectacle affligeant que présentait l'Angleterre alors gouvernée par Jacques I[er] successeur de la reine Élisabeth. Paul V essaya vainement de ramener ce prince, plus adonné aux plaisirs qu'aux soins de l'État. Le fils de l'infortunée Marie Stuart avait été, malgré sa mère, élevé dans l'erreur, et son règne fut tristement rempli par des persécutions et même par des sentences de mort rendues et exécutées contre les catholiques. Henri IV, au contraire, fut constamment pour le Pape un vaillant et fidèle allié, et lui donna des marques frappantes de son dévouement. De graves dissentiments s'étant élevés entre la cour de Rome et la république de Venise, qui voulait empiéter sur les droits du Saint-Siége, le roi de France fit accepter sa médiation, empêcha la guerre qui menaçait d'éclater, et par ses conseils ramena les Vénitiens dans la soumission. On conçoit facilement combien les relations du monarque et du pontife furent utiles à la religion. Aussi Paul V fut il vi-

vement affligé de l'infâme assassinat d'Henri IV, et en témoigna-t-il publiquement sa douleur.

La France voyait alors dans son sein de nobles entreprises s'élever de toutes parts pour réparer les maux causés par l'hérésie. Pour seconder ce mouvement religieux, Paul V s'interposa entre la France et l'Espagne, et parvint à faire signer la paix entre Catherine de Médicis et Philippe IV. Tranquille de ce côté le Pape put alors donner un libre cours à son zèle. Il approuva l'ordre des Oratoriens fondé par le vertueux Pierre de Bérulle, la réforme des Carmélites, applaudit hautement aux succès de Saint Vincent de Paule et aux prodiges opérés par son ardente charité, et encouragea d'une protection toute spéciale les travaux du grand saint François de Sales. L'Espagne, après avoir chassé les derniers débris des Maures de son territoire, imita l'exemple donné par la France, et le Pape eut également la joie d'y autoriser plusieurs pieuses institutions. Du reste, l'Europe ne suffisait pas au zèle de Paul V : il envoya jusqu'en Chine et au Japon des ouvriers évangéliques, et favorisa également le dévouement fécond des Jésuites au Paraguay et au Mexique.

A Rome il continua l'œuvre de Sixte V, dota de nouvelles fontaines les quartiers qui en étaient encore dépourvus, poursuivit les travaux de la basilique, y fit élever la célèbre confession de Saint-Pierre, restaura le Quirinal et Sainte-Marie Majeure, où il construisit la merveilleuse chapelle Borghèse, fit

creuser le port de Fano, bâtit de nouveaux ponts sur le Tibre, créa nombre d'établissements d'utilité publique et augmenta considérablement la bibliothèque du Vatican. Le Saint-Père eut enfin la gloire de canoniser saint Charles Barromée, que ses vertus avaient rendu cher à toute l'Italie. Paul V mourut après seize ans d'un règne glorieux et fécond, signalé par les plus grandes institutions et les plus utiles travaux (1621).

Depuis la translation du Saint-Siége, à Rome, on a vu que presque tous les Souverains Pontifes ont été choisis parmi les cardinaux italiens, et la suite de glorieux règnes que nous venons de présenter, prouve assez hautement que cet usage est plus favorable à la tranquillité de l'Église, et lui assure aussi plus de conditions d'indépendance. On doit reconnaître également qu'il supprime la rivalité funeste, qni ne manquait jamais de s'élever entre les puissances catholiques à l'occasion de l'élection d'un pape, et a pour effet de donner plus de liberté aux opérations du Sacré-Collége. Il est quelquefois difficile au chef de l'Église, lorsqu'il est choisi dans le sein d'une autre nation de ne pas en embrasser plus particulièrement les intérêts, et dè se soustraire à l'influence de son gouvernement, tandis que né sur la terre italienne et résidant à Rome, le pape ne change pas de patrie et devient seulement le père d'une nombreuse famille composée de toute la chrétienté, et peut aimer d'un amour égal tous les pays

soumis à sa suprématie religieuse. On nous permettra cette observation passagère, faite en vue de répondre à une objection souvent présentée contre une mesure qui nous paraît aussi prudente que salutaire.

Grégoire XV (1621), auparavant cardinal Ludovisio, est encore un de ces pontifes qu'on voit avec douleur enlevés trop tôt à la direction de l'Église, et qui, dans un règne malheureusement trop court, trouvent le temps de laisser des traces profondes de leur passage et emportent les regrets universels.

Depuis longtemps la Papauté avait la gloire de soutenir les princes catholiques contre les Turcs ou contre les hérétiques. Grégoire XV ne resta pas en arrière dans cette voie. Sigismond, roi de Pologne, et l'empereur Ferdinand II, durent en grande partie leurs succès à la générosité du Saint-Père, qui leur envoya d'importants secours. Son influence, en Allemagne, était telle quelle amena la conversion du duc Rodolphe de Saxe. En France, sa voix était aussi religieusement écoutée. Louis XIII et son grand ministre Richelieu se conformaient docilement aux instructions du Saint-Siége, et recevaient un éclatant témoignage de la bienveillance du Pape, qui, sur leur prière, éleva le siége de Paris au titre d'archevêché.

L'Espagne n'était pas moins bien traitée, et la canonisation de quatre grands saints, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Isidore et sainte

Thérèse fut un honneur et une source de joie pour ce royaume vraiment catholique. Jamais pape ne se montra mieux le père commun de tous les fidèles. Il apporta dans le choix des cardinaux une conscience scrupuleuse, et n'admit dans le Sacré-Collége que des personnages éminents par leurs vertus et leurs mérites. Ce fut lui qui eut la gloire d'y fonder la Propagande dont l'institution est si favorable à la foi. Sous sa ferme et vigilante administration, la discipline, déjà relevée par ses prédécesseurs, reçut une nouvelle impulsion, l'ordre fut consolidé dans les États romains, les sciences brillèrent avec éclat. Grégoire XV promettait d'égaler les pontifes les plus remarquables, mais sa santé, déjà ébranlée au moment de son élévation, ne tarda pas à s'altérer complétement par suite de travaux incessants et de pieuses austérités, et le Saint-Père, après deux ans de règne, couronna par la mort la plus sainte un pontificat si utile à l'Église malgré son peu de durée (1623).

# SIXIÈME PARTIE

## DU PONTIFICAT D'URBAIN VIII A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

---

### CHAPITRE PREMIER

**Urbain VIII. — Luttes en Allemagne. — Traité de Westphalie. — Siége de la Rochelle. — Jansénius. — Innocent X. — Il fait prévaloir la médiation du Saint-Siége entre l'Espagne et le Portugal. — Sa sollicitude pour les malheurs de Charles Ier d'Angleterre. — Alexandre VII. — Démêlés avec la cour de France. — Bulle en faveur de l'Immaculée Conception. — Clément IX. — Traité d'Aix-la-Chapelle.**

Le règne d'Urbain VIII, qui fut élevé sur le Saint-Siége à la mort de Grégoire XV, est un des plus longs qu'on puisse rencontrer dans les annales de la Papauté ; mais il fut en même temps un des plus agités par suite des guerres qui ensanglantèrent l'Europe, et dont le Saint-Père, malgré ses efforts, ne put arrêter complétement les horreurs.

A la suite de l'hérésie le désordre avait prompte-

ment envahi le monde civilisé, et les dissensions religieuses amenaient partout les plus sanglants conflits. C'est ainsi qu'en Allemagne l'empereur Ferdinand II tenta vainement de rétablir la justice en ordonnant la restitution des domaines et des biens usurpés sur les catholiques par l'avidité des luthériens, et qu'il se vit pour soutenir cette mesure engagé dans une longue série de luttes. Nombre de princes allemands se soulevèrent contre l'Empire et appelèrent à leur aide Gustave-Adolphe, roi de Suède, dont le génie militaire se fit rapidement connaître. Le gain de la bataille de Leipzick mit le comble à la gloire du jeune conquérant qui rêvait sans doute les plus hautes destinées lorsque la mort l'arrêta au milieu de ses triomphes. Ferdinand II, abattu par les revers, avait repris courage, lorsque Richelieu, dont la pensée dominante était l'abaissement de la maison d'Autriche, se décida à jeter dans la balance la pesante épée de la France. A plusieurs reprises, Urbain VIII offrit la médiation du Saint-Siége, mais sa voix ne fut pas écoutée ; la guerre poursuivit son cours, et après une longue suite de succès et de revers pour les deux partis, pendant laquelle Ferdinand II lui-même était venu à mourir, son successeur, Ferdinand III, conclut enfin, malgré les vives protestations du légat, le traité de Westphalie, œuvre du politique Richelieu et qui fut beaucoup trop favorable aux protestants.

En France cependant le catholicisme était plus

heureux. Louis XIII vengea noblement l'échec subi par ses armes devant Montauban en s'emparant de la Rochelle, boulevard du calvinisme, fait considérable dû principalement au génie d'un habile ministre, et qui porta le coup le plus fatal à l'erreur. C'est ici le lieu d'observer que de même que les princes allemands avaient appelé à leur aide un prince étranger, Gustave-Adolphe, de même les protestants de France ne rougirent pas non plus de solliciter le secours de l'Angleterre.

Des succès d'un autre ordre combattirent aussi en France les menées de l'hérésie et réjouirent le cœur du chef de l'Église. Saint Vincent de Paul y poursuivait ses bienfaisants travaux et soumettait à l'approbation du Saint-Siége la fondation des sœurs de la charité, pieuse institution que le pape Urbain VIII accueillit avec une faveur toute particulière. Nul n'était plus digne de comprendre l'utilité de ces travaux apostoliques que le saint Pontife qui, lui-même, pendant une récente invasion de la peste à Rome, venait d'y montrer son dévouement et s'était signalé par sa charité. Il approuva également la congrégation des missions, sublime inspiration de saint Vincent de Paul, et dont le but, tendant à répandre la foi, rentrait si bien dans les vues d'un pape personnellement ardent à en servir la cause.

Urbain VIII en effet s'occupa avec la plus tendre sollicitude des missions déjà établies et y envoya de nouveaux renforts. En Chine, comme en Afrique, il

seconda les efforts des ouvriers évangéliques. En Orient il ne veilla pas moins à maintenir la suprématie du Saint-Siége, et reçut du patriarche de Constantinople des ambassadeurs chargés de lui apporter l'hommage de l'Église grecque. Le Pape donna même à cette occasion la preuve de son rare savoir en entretenant les envoyés orientaux dans leur propre langue qu'il parlait avec la plus grande pureté. La France venait récemment de s'établir au Canada, Urbain VIII voulut immédiatement que l'influence religieuse marchât de pair avec la civilisation importée par nos armées, et fit partir des missionnaires choisis avec sollicitude.

Les principes erronés de Baïus, ayant reparu sous une nouvelle forme présentés par Jansénius, évêque d'Ypres, le Pape déploya pour les combattre une persévérante énergie. Malheureusement ce système fit de nombreux adeptes en France et y jeta de fortes racines. Philippe IV plus heureux seconda le Saint-Père avec zèle et réussit à réprimer cette secte dans les Pays-Bas.

Urbain VIII n'était pas moins occupé de l'administration temporelle de ses États. Il montra son habileté en écartant les obstacles qui s'opposaient au retour du duché d'Orbin, que François II, duc de Rovère, voulait en mourant restituer au Saint-Siége, et il agrandit ainsi les domaines de l'Église par la réunion d'une province dont ce prince et ses prédécesseurs n'avaient jusqu'alors été que feudataires.

Dans le cours de son règne Urbain VIII fit encore continuer les travaux intérieurs de la basilique de Saint-Pierre, réparer les enceintes de la ville de Rome, et fit construire de vastes greniers d'abondance pour parer aux malheur de la disette.

(1644) Le cardinal Phamphili était déjà parvenu à une vieillesse fort avancée lorsqu'il recueillit l'héritage d'Urbain VIII et fut proclamé sous le nom d'Innocent X. Il avait pendant longtemps occupé dans l'Église les postes les plus élevés et était investi depuis quinze ans de la pourpre romaine. Animé d'un ardent désir de la paix, ce pape s'efforça de la maintenir par son influence. Il parvint à arrêter la guerre entre l'Espagne et le Portugal, qui venait de se séparer de Philippe IV, pour fonder au profit de la maison de Bragance une monarchie distincte. Innocent X résista alors avec sagesse aux désirs du roi d'Espagne qui voulait l'entraîner dans une lutte aventureuse, et se contenta de garder vis-à-vis des deux partis une sévère neutralité. Néanmoins lorsque vint à éclater la révolte de Naples soulevée par Mazaniello, le Pape aida puissamment les Espagnols à réprimer l'émeute populaire qui s'était déjà signalée par les plus odieux excès. Comme ses prédécesseurs il s'intéresssa vivement à la malheureuse Angleterre. La fille du grand Henri IV, le fidèle allié du Saint-Siége, y subissait un odieux martyre et Charles I^er^ était entraîné sur une pente fatale. La sollicitude d'Innocent, vivement alarmé

de l'état politique et religieux de ce pays, ne négligea rien pour y porter remède. Malheureusement nul effort ne pouvait plus arrêter les Anglais dans la voie déplorable où ils s'engageaient et qui les amena à donner les premiers à l'Europe le spectacle affreux du régicide. Malgré les énergiques protestations du Pape, et à la suite du jugement le plus inique, Charles Ier mourut de la main du bourreau, commandant le respect à ses persécuteurs par la simplicité et la grandeur antique de son courage.

En France le jansénisme, en dépit des arrêts du parlement et la répression de l'autorité séculière, comptait de nombreux et dévoués partisans. Innocent X nomma pour examiner ses doctrines une commission de cardinaux, et ce ne fut qu'au bout de deux ans que la cour de Rome, toujours fidèle à ses habitudes de prudence, rendit pour condamner le jansénisme un arrêt impatiemment attendu par la cour de France.

Malgré son grand âge, le Pape montra son énergie en réprimant des troubles survenus dans les États de l'Église. S'il châtiait sévèrement la révolte, il savait, d'un autre côté, soulager la misère. Il fut la providence de Rome pendant l'invasion de la peste, consacra des sommes considérables à la fondation d'un hôpital, et s'occupa également de l'embellissement de la ville. Il orna d'un superbe obélisque la place Navone. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, jusqu'à un certain point, est d'avoir pris trop

à cœur les intérêts de sa famille, reproche qui, du reste, a été fort exagéré par la malveillance. Rome, à la mort d'Innocent X, montra la plus noire ingratitude à l'égard d'un pontife qui l'avait comblée de bienfaits, et auquel elle avait élevé une statue pour rappeler ses utiles travaux. La dépouille mortelle du Saint-Père, abandonnée par ceux qu'il avait tant aimés, fut recueillie par d'obscurs artisans, et ce ne fut que plus tard que cette injustice fut réparée par l'érection d'un splendide mausolée. Innocent X avait noblement secouru, de l'or de l'Église, l'Irlande opprimée, et répandu avec profusion d'abondantes aumônes ; néanmoins il laissa les finances du Saint-Siége dans un état de prospérité incontestable.

Alexandre VII (1655), cardinal Chigi, était ce légat du Saint-Siége chargé de représenter la cour de Rome lors du traité de Westphalie, et qui protesta noblement contre une transaction trop favorable aux protestants. Il était originaire de Sienne et âgé de cinquante-six ans lorsqu'il monta sur le trône de Saint-Pierre. Mazarin avait remplacé Richelieu et gouvernait véritablement la France, en attendant que Louis XIV, encore mineur, prît lui-même la conduite des affaires. Quoique prince de l'Église romaine, ce ministre n'était pas favorablement disposé pour le Saint-Siége. Jaloux du crédit du cardinal de Retz, archevêque de Paris, il le fit jeter en prison. Le captif s'échappa, et, pour se soustraire à la vengeance de Mazarin, vint chercher un asile à

Rome. Alexandre VII accueillit avec distinction le prélat injustement dépouillé de son autorité, et réussit, par sa fermeté, à terminer ce grave différend.

Malheureusement un incident fâcheux vint de nouveau troubler la paix entre Rome et la France. Le duc de Créqui, ambassadeur de Louis XIV auprès du Saint-Siége, entretenait un nombreux personnel; à la suite d'une querelle entre ses gens et les soldats de la garde corse, ces derniers se portèrent à de coupables excès et insultèrent gravement le représentant du roi. Complétement étranger à une manifestation qu'il déplorait le premier, Alexandre VII était trop droit pour ne pas admettre les justes réclamations de la France, et trop prudent pour compromettre le repos de l'Église; il n'hésita donc pas à punir les coupables et à accorder à Louis XIV une éclatante réparation, et cet acte de justice resserra les rapports des deux cours.

En Allemagne, le crédit du Pape avait puissamment contribué à faire cesser les oppositions élevées contre la légitime succession de Léopold à l'Empire, devenu vacant par la mort de Ferdinand III. Les efforts du Saint-Père réussirent à préserver ce pays de la guerre. Il secourut généreusement les Vénitiens engagés dans une lutte sanglante contre les Turcs, et exhorta les princes chrétiens à ne pas abandonner ces nouveaux champions du catholicisme. En même temps il promulguait une bulle pour réprimer l'obstination des jansénistes, et sou-

tenait, en Suisse, les cantons demeurés fidèles à l'orthodoxie.

Des troubles s'étant élevés à Rome, Alexandre VII contint énergiquement les séditieux. Deux fois la peste se déclara dans la ville, et à chaque invasion du terrible fléau, il se prodigua dans son dévouement. Une des gloires de son pontificat fut de confirmer par une bulle spéciale la croyance à l'immaculée conception de la sainte Vierge, croyance déjà chère au monde catholique, à laquelle le roi Louis XIII était fermement attaché, et que Philippe IV, roi d'Espagne, ne désirait pas moins voir consacrée par l'autorité du Souverain Pontife.

Non moins zélé pour la science, le Pape, distingué lui-même par ses vastes connaissances, augmenta l'importance du collége de la Sapience, et enrichit les bibliothèques de Rome de plus de vingt mille volumes. Son administration temporelle fut utile à ses États. Il créa un arsenal à Civita-Vecchia, fit ériger devant l'église de la Minerve l'obélisque qu'on y voit encore, construisit les bâtiments de la Monnaie, employa le génie fécond du chevalier Bernini à de splendides décorations, et régularisa le Corso. Alexandre VII n'oublia pas non plus Sienne, sa patrie, et lui donna d'éclatants témoignages de sa munificence. Protecteur éclairé des arts, il n'était pas moins ardent à soulager la misère, et sa charité tenait du prodige. Il mourut après avoir saintement gouverné l'Église pendant douze ans.

(1667.) Le cardinal Jules Rospigliosi lui succéda sous le nom de Clément IX; son pontificat ne dura que deux ans, mais il employa utilement ce temps trop court et signala son administration par d'heureuses réformes. C'est ainsi qu'il inaugura son avénement en diminuant les impôts établis, fit accepter à la France et à l'Espagne son conciliant arbitrage, réussit à faire conclure entre ces deux puissances le traité d'Aix-la-Chapelle, contribua activement à l'apaisement de la guerre entre l'Espagne et le Portugal, et rétablit l'ordre dans le clergé français en amenant la soumission de quatre évêques attachés au jansénisme. Véritable serviteur des pauvres, il les secourait lui-même de ses augustes mains, et écoutait avec bonté leurs réclamations. Il confia au chevalier Bernini la réparation du pont Saint-Ange, embellit Sainte-Marie-Majeure et introduisit un ordre parfait dans les hôpitaux de Rome.

---

## CHAPITRE II.

**Clément X. — Sa charité et son activité. — Innocent XI. — Ferme attitude de ce pape vis-à-vis de Louis XIV. — Droit de régales. — Jean Sobieski. — Alexandre VIII. — Remise du comtat Venaissin. — Innocent XII. — Soumission de Louis XIV au Saint-Siége. — Les quiétistes.**

(1670.) Clément X, connu auparavant sous le nom de cardinal Altieri, était né d'une illustre famille

romaine et âgé de quatre-vingts ans lorsqu'il fut appelé à gouverner l'Église. Il employa tous ses efforts à maintenir le bon accord entre la France et l'Espagne, encouragea les prouesses des Polonais contre les Turcs, qui furent refoulés sur leur territoire, et reçut des vainqueurs, comme témoignage de l'appui qu'il leur avait donné, les étendards pris sur les infidèles. Son âge et ses infirmités ne l'empêchaient pas de se montrer souvent dans la demeure du pauvre et d'y porter avec des paroles consolatrices d'abondantes aumônes. Une disette ayant fait sentir ses rigueurs à Rome, il la conjura promptement en faisant venir de Sicile des navires chargés de grains. Il donna au commerce une nouvelle impulsion en déclarant franc le port de Civita-Vecchia. Son passage sur le trône de saint Pierre eut aussi d'heureux résultats pour le maintien de la discipline et les progrès de la foi, il érigea au Canada le siége épiscopal de Québec, et y envoya des missionnaires pour aider ceux qui y étaient déjà établis. Clément X se fit enfin vénérer par la sainteté de sa vie, pendant les six ans qu'il fut investi du souverain pontificat.

Il est assurément peu de papes dont le règne ait brillé d'un éclat plus vif que celui d'Innocent XI (1676), issu de la famille Odescalchi, et déjà célèbre avant son élévation par ses talents distingués et l'énergie de son caractère, il ne devait pas tarder longtemps à en donner de nouvelles preuves, et le grand roi

Louis XIV, habitué à voir toutes les volontés s'incliner devant la sienne, trouva en lui un intrépide et courageux défenseur des priviléges du Saint-Siége, qui ne craignit pas, en deux circonstances différentes, de s'élever contre une autorité qui jusqu'alors n'avait pas souffert de contrôle. Quoique la noble et ferme attitude du Saint-Père ait été blâmée par plus d'un historien français, elle n'en restera pas moins un titre de gloire pour Innocent XI, et un éclatant témoignage de la vigilance que les souverains pontifes apportent dans le maintien de l'indépendance de l'Église et de la suprématie religieuse.

Par suite d'un abus déjà ancien, nommé droit de régales, les rois de France étaient dans l'usage, pendant la vacance d'un siége épiscopal d'en percevoir les revenus, et ce qui était non moins grave, de conférer à leur gré les bénéfices qui n'emportaient pas charge d'âmes. Cet abus n'existait qu'en France. Le Pape, résolu de détruire ce qu'il regardait à juste titre comme une atteinte aux droits de l'Église d'autant plus qu'un récent arrêt du parlement confirmé par la sanction royale avait notamment accru l'importance de ce dangereux privilége, lança successivement deux bulles pour le condamner. Loin de s'incliner devant la décision du représentant de Jésus-Christ, Louis XIV ordonna à tout son clergé de reconnaître le droit de régales. En vain Bossuet, désireux d'arriver à une transaction, proposa-t-il

l'adoption de quatre articles demeurés célèbres, le monarque, habitué à ce que tout pliât devant lui, ne voulut faire aucune concession, et dans la crainte d'un schisme, le clergé français fut obligé d'adhérer à la volonté royale. La cour de Rome, tout en maintenant son arrêt, donna la preuve de la sagesse et de la prudence la plus louables, s'en remettant à la Providence du soin de faire en son temps triompher le bon droit. L'illustre évêque de Meaux regretta amèrement la concession faite au despotisme, et Colbert, qui avait encouragé l'obstination de Louis XIV, se le reprocha plus tard comme une faute et à son lit de mort se repentit sincèrement d'avoir poussé son souverain dans la voie de la résistance La question, qui devait plus tard se résoudre à l'avantage du Saint-Siége, resta posée sur le même terrain tant que dura le pontificat d'Innocent XI, qui ayant nettement défini les droits de l'Église se contenta de ne pas reconnaître les nominations ecclésiastiques faites par Louis XIV et crut devoir dans tout ce différend employer une paternelle indulgence.

On ne saurait trop louer la sagesse et la prudence du Souverain Pontife, et l'on est péniblement affecté de voir combien elle fut méconnue par la cour de France. C'est ici le moment de parler de la seconde division qui la mit de nouveau en résistance ouverte contre le Saint-Siége. Elle fut pour ainsi dire la conséquence de la première, et dut sa naissance à l'animosité de Louis XIV. Jusqu'alors, les ambassa-

deurs des puissances accréditées à Rome, non contents de réclamer l'inviolabilité naturelle des palais qu'ils habitaient, avaient introduit le droit d'asile dans un rayon fort étendu à l'entour et nullement défini. On conçoit combien un pareil abus rendait difficile sinon impossible l'action de la police romaine sur de nombreux malfaiteurs qui se réfugiaient dans cette zone protectrice et la bravaient impunément. Innocent XI n'était pas homme à laisser subsister un usage si contraire à la dignité d'un gouvernement et à la sécurité de ses États. Un de ses premiers actes, antérieur par conséquent à la querelle des régales, fut de l'abolir positivement. Ce ne fut donc que plusieurs années après que le gouvernement français, engagé déjà dans la voie de la lutte, réclama contre l'ordonnance du Souverain Pontife. Louis XIV apporta dans cette nouvelle discussion la même fougue dont il avait déjà fait preuve et envoya à Rome un ministre plus hautain qu'habile, le marquis de Lavardin, dans l'espoir de vaincre l'opposition d'Innocent XI. Mais monarque comme ministre se brisèrent contre la fermeté du Pape, et la question des franchises fut, comme celle des régales, suspendue jusqu'à nouvel ordre. On doit rendre un éclatant hommage à l'intrépidité que déploya le Saint-Père dans des circonstances si difficiles, et à la patience qu'il ne cessa d'apporter au milieu d'un conflit si délicat. Cet esprit de modération est un des caractères les plus saillants du règne d'Innocent XI et

constitue l'un de ses plus beaux titres de gloire.

On ne doit cependant pas oublier la part qu'il eut dans la victoire remportée par les armées chrétiennes contre les Turcs sous les murs même de Vienne. Ces farouches ennemis du catholicisme menaçant la capitale de l'Autriche, le Pape décida le roi de Pologne, Jean Sobieski, à voler au secours de l'empereur Léopold. Il fit un appel pressant aux princes chrétiens et en obtint des secours d'argent considérables pour les assiégés, lui-même ordonna des prières publiques, envoya six cent mille écus aux Viennois et fit pénétrer dans la ville des convois importants de vivres. Venise, le Portugal, la Toscane, et surtout l'Espagne, terre classique du catholicisme, imitèrent généreusement cet exemple. La bénédiction du père commun des fidèles alla en outre relever les courages, et la vaillante épée de Jean Sobieski remporta sur les Musulmans une victoire aussi complète que celle par laquelle Charles Martel avait autrefois sauvé la France. Non moins pieux et modeste que brave, le héros polonais attribua publiquement le succès de la journée aux prières d'Innocent XI et lui envoya solennellement les trophées conquis sur les infidèles. Jamais la chrétienté n'avait été depuis longtemps dans un péril aussi pressant. Le Pape rendit à Dieu d'éclatantes actions de grâces, voulut qu'en témoignage d'allégresse les prisons fussent ouvertes, les pauvres magnifiquement secourus, et enfin il institua, en souvenir de la défaite des Turcs, la fête de la Bien-

heureuse Vierge Marie. L'heureux résultat des prières d'Innocent XI le rendit de son vivant vénérable dans tout le monde catholique, et après sa mort il fut invoqué comme un des plus glorieux pontifes qui aient gouverné l'Église. Il avait pleinement mérité ces témoignages de l'amour des fidèles par sa douceur et ses vertus, ainsi que par la sagesse avec laquelle il administra ses États, et par son inépuisable charité.

Alexandre VIII (1689) était né à Venise, où sa famille établie depuis longues années tenait un rang considérable. Il était déjà arrivé à l'âge de soixante-dix-neuf ans lorsque le choix des cardinaux se porta sur lui en raison des éminents services qu'il n'avait cessé de rendre à l'Église. Alexandre, investi du suprême Pontificat, marcha en tout point sur les traces de son glorieux prédecesseur. Il eut toutefois la faiblesse d'attirer sa famille à Rome et de s'occuper trop activement de la fortune de ceux qui lui tenaient par les liens du sang. A part cette tendance au népotisme, excusable dans un vieillard, ce Pape se montra digne d'occuper le Saint-Siége.

Il imita vis-à-vis de Louis XIV la fermeté d'Innocent XI. Le roi, qui regrettait déjà son inflexible rigueur, fit un premier pas dans la voie de la conciliation en remettant à Alexandre VIII le comtat Venaissin dont il s'était emparé sous le pontificat précédent, et en renonçant au droit de franchise. C'était un acheminement marqué à un retour plus complet que nous serons heureux de constater en son temps.

Le Pape, de son côté, avait montré son désir de faire renaître la concorde en faisant au roi diverses concessions, tout en condamnant néanmoins les quatre propositions qui avaient fait l'objet du différend entre les deux cours. Le règne si bref d'Alexandre VIII prépara donc la réconciliation de Rome et de la France, et la sagesse du Pape en cette difficile négociation doit être citée avec éloges.

On ne doit pas oublier non plus qu'il envoya des secours considérables aux Vénitiens pour les aider à reprendre l'île d'Eubée sur les Turcs, et que son généreux appui contribua à leurs succès. Alexandre VIII entreprit à Rome plusieurs réparations importantes, donna au Vatican la bibliothèque que lui avait léguée la reine Christine de Suède, réduisit les impôts, se montra, malgré sa vieillesse, administrateur ferme et habile, et fit regretter la trop courte durée de son règne qui se termina au bout de seize mois.

Le Saint-Siége fut vacant pendant cinq mois ; après cet espace de temps, le Sacré-Collége désigna le cardinal Pignatelli qui prit le nom d'Innocent XII (1691). L'illustration de sa famille qui occupait à Naples une position princière, servit moins à ce choix que ses talents et ses vertus, il était aussi d'une expérience consommée, et jusqu'à l'âge de soixante-seize ans où il prit possession de la tiare, Innocent XII avait vieilli dans la pratique des affaires. Il se fit remarquer par une charité extraordinaire qui lui mérita le

titre de pères des pauvres, et conquit par ses bienfaits l'amour et la vénération des Romains. Loin d'attirer ses parents et d'enrichir les siens, il promulgua contre le népotisme des ordonnances dignes d'éloges et ne reconnut d'autre famille que les indigents qu'il secourait avec le zèle le plus ingénieux. Il agrandit à cet effet les hôpitaux de Rome, affecta des sommes considérables au rachat des esclaves chrétiens et répandit des bienfaits sans nombre.

Un pontife si vertueux était digne de la gloire que Dieu lui accorda en le choisissant pour l'instrument du retour de la France. Louis XIV fit au Saint-Siége une soumission complète, et la double querelle des régales et des franchises fut terminée par des concessions réciproques que confirmèrent solennellement les lettres du monarque au Saint-Père, et la déclaration d'obédience du clergé français.

Cet acte suffirait seul pour illustrer un pontificat déjà glorieux. Néanmoins Innocent XII s'acquit un nouveau titre à la reconnaissance des catholiques en condamnant l'erreur des quiétistes, doctrine spécieuse où Fénelon ne s'engagea momentanément que pour donner presque aussitôt le plus touchant exemple de sa soumission au Saint-Siége, en condamnant le premier les écrits desapprouvés par le Saint-Père.

Nul règne ne fut plus utile au développement de la foi. Le Pape dota magnifiquement le collége de la Propagande et le mit en état de poursuivre les mis-

sions les plus lointaines. Dans ses États il eut également l'initiative de nombreux travaux, fortifia Porto d'Anzio, fit construire le bâtiment de la douane, éleva l'église de Sainte-Marie aux Fournaises et protégea les œuvres de bienfaisance. Innocent XII mourut âgé de quatre-vingt-six ans.

---

## CHAPITRE III

**Clément XI. — Rivalité de l'Espagne et de l'Autriche. — Réveil du jansénisme. — Activité de Clément XI. — Innocent XIII. — Débats avec la cour de Portugal. — Scandales de la régence en France. — Benoît XIII condamne le jansénisme. — Continuation de la lutte avec le Portugal. — Clément XII. — Il sévit contre les jansénistes. — Voltaire. — Les francs-maçons. — Clément XII mérite la reconnaissance universelle des Romains.**

L'élection de Clément XI (1700) fut une des plus unanimes que l'on puisse rencontrer dans les annales de la Papauté. Cinquante-huit cardinaux étaient réunis en conclave, cinquante-sept lui donnèrent leurs voix et l'acclamèrent avec enthousiasme. Le nouveau Souverain Pontife, qui s'était fait connaître et estimer dans le temps où il n'était encore que cardinal Albani, arrivait au moins au pouvoir à un âge où la chrétienté pouvait espérer de le conserver pendant longues années. Il avait cinquante et un ans lors de son élévation.

La position de l'Église était alors aussi difficile que

possible. Pour la résumer sommairement, nous rappellerons que la guerre était déclarée entre l'Espagne et l'Autriche. Louis XIV avait accepté pour son petit-fils, Philippe V, le trône de Madrid, convoité par l'empereur Léopold pour l'archiduc Charles. La cour de Vienne en avait appelé au sort des armes pour soutenir ses prétentions, et les troupes impériales s'étaient concentrées en Italie pour s'emparer de Ferrare et du royaume de Naples que défendaient les Français unis aux Espagnols. Vainement Clément XI offrit la médiation du Saint-Siége, sa voix ne fut écoutée d'aucune des parties belligérantes. Dans ces tristes circonstances, le Pape voulut au moins garder une sévère neutralité. L'empereur avait réussi à gagner à sa cause l'Angleterre, la Hollande et la Savoie, et même dans son imprévoyance il s'était fait un allié du puissant marquis de Brandebourg en lui reconnaissant le titre de roi qu'il convoitait depuis longtemps. Clément XI, on doit le dire à sa louange, eut plus de pénétration; il refusa de s'associer à cet acte inhabile aussi dangereux pour la maison d'Autriche à laquelle il créait un rival redoutable que pour le catholicisme, puisqu'il introduisait, dans les conseils de l'Europe, un élément profondément luthérien. C'est une justice à rendre à la cour de Rome, qu'elle apprécia pleinement l'inconvénient de cette reconnaissance; ce ne fut que quatre-vingts ans plus tard que le Saint-Siége, forcé par les circonstances, se décida enfin à consa-

crer une dignité déjà depuis longtemps acceptée par les autres puissances.

Il fallait un génie aussi complet et un caractère aussi ferme que celui de Clément XI pour résister aux attaques de toute sorte dirigées contre l'Église. L'Autriche n'avait pas pardonné au Saint-Père son refus d'entrer dans la ligue contre la France et l'Espagne. Le duc de Savoie aspirait, de son côté, au titre de roi, et souffrait avec peine de voir ses prétentions repoussées. Mille difficultés surgirent de cette double source, et créèrent au Saint-Siége les embarras les plus cruels. Le Pape fit face à l'orage avec une conciliation et une habileté extraordinaires. Il désirait avant tout l'apaisement de la guerre pour remédier aux maux plus pressants de la religion. L'Angleterre venait de se séparer plus que jamais de la foi, en prononçant l'exclusion perpétuelle de la royale famille des Stuarts, qui trouva du moins à Rome une généreuse hospitalité. Des divisions funestes avaient récemment éclaté dans les missions de Chine, et en France le jansénisme reparaissait avec une nouvelle force. La sagesse de Clément XI pourvut au règlement de tous ces intérêts. Il envoya en Chine le savant et vertueux Tournon, patriarche d'Antioche, qui depuis fut créé cardinal en récompense de ses services; il se fit rendre le compte le plus détaillé des différends qui divisaient alors ces missions, et qui avaient principalement pour objet des cérémonies blâmées par les

uns, soutenues par les autres. Le Pape prononça enfin sans appel avec cette autorité qui convient au chef de l'Église, et qui malheureusement ne fut pas en ce moment aussi généralement reconnue qu'on aurait pu l'espérer. Tournon, jeté dans les fers par les Portugais, qui persécutaient les missionnaires, mourut en prison martyr de son dévouement à la foi.

En France le jansénisme signala son réveil par la publication de divers ouvrages captieux qui trouvèrent faveur dans une certaine partie du clergé. Le cardinal de Noailles se distinguait parmi les plus chauds protecteurs de ces doctrines. Le Pape voulut apporter un prompt remède au mal et condamna l'erreur par la promulgation de la célèbre bulle *unigenitus*. L'effet en fut d'abord immense et la majorité du clergé français s'inclina solenellement devant la décision du Père des fidèles. Mais Louis XIV, étant venu à mourir, la déplorable régence du duc d'Orléans rendit une vive impulsion aux efforts des dissidents qu'on nommait *appelants*. Le cardinal de Noailles attrista l'Église par l'ardeur indiscrète de ses écrits et l'éclat de son opposition. Clément XI dut alors lancer contre les rebelles les foudres de l'excommunication; il n'eut pas la joie de voir les fruits de sa noble fermeté, et ce ne fut que sous le pontificat suivant que ces malheureux démêlés s'apaisèrent et que le cardinal de Noailles fit enfin sa soumission. Néanmoins le cœur du Souverain Pontife fut pleinement consolé par les manifestations

éclatantes d'adhésion qui lui arrivèrent de tous côtés et parmi lesquelles la catholique Espagne se distingua comme toujours par son attachement invariable au Saint-Siége.

Malgré tous les soucis qui l'accablaient, le Pape s'occupa activement des intérêts de la foi dans le monde entier. Il eut un moment l'espoir de préparer en Russie l'extinction du schisme, mais la mauvaise volonté du czar Pierre le força bientôt de renoncer à cette œuvre et de rappeler les missionnaires qu'il avait envoyés. Plus heureux en Orient, il vit ses efforts couronnés de succès et obtint de nombreuses conversions en Perse, en Égypte et en Syrie. Le premier de ces pays lui donna surtout les plus grandes consolations. Clément XI fit faire également de rapides progrès au catholicisme dans quelques parties de la Pologne infestées du schisme. Il exhorta les princes chrétiens à combattre les Turcs qui relevaient la tête et décida le prince Eugène de Savoie à marcher contre les infidèles, sur lesquels il remporta à Peterwardin une victoire signalée.

La France doit vénérer la mémoire d'un si vertueux Pontife, et conserver un précieux souvenir de sa charité. Marseille reçut en effet une preuve éclatante de sa sollicitude paternelle, lorsqu'elle était à la fois décimée par la peste et par la famine. Jaloux de s'associer aux efforts dévoués du courageux Belzunce, le Saint-Père envoya aux malheureux Marseillais des secours abondants, un renfort de méde-

cins romains et des navires chargés de grains. Sa charité du reste s'étendait sur toutes les misères, et pour pouvoir venir plus efficacement en aide aux indigents, il avait organisé une commission spéciale qu'il aimait à présider lui-même.

Il serait trop long de rappeler tout ce que Clément XI fit pour établir le bon ordre à Rome et y entretenir l'abondance. Il nous suffira seulement de rappeler qu'il fit élever les bords du Tibre dont une furieuse inondation avait causé de terribles ravages, fonda de nouveaux hôpitaux, fit construire une maison où l'on recueillit les enfants vicieux, répara l'église des Douze-Apôtres ainsi que celle de Saint-Clément. A Civita-Vecchia il ordonna d'importants travaux dignes d'un grand souverain. La science lui fut redevable de la plus haute protection, et les arts se ressentirent également de sa munificence. Ce fut lui qui inaugura l'Académie des arts et y réunit le premier un grand nombre de ces trésors dont Rome est si richement pourvue. Enfin nous ne devons pas oublier qu'il eut la gloire de canoniser saint Pie V, dont lui-même avait si bien retracé toutes les vertus.

Grand et généreux avec les princes et vis-à-vis des nations, secourant les uns et les autres contre les infidèles, accueillant magnifiquement les proscrits et élevant à la reine Christine de Suède un splendide mausolée, Clément XI dans son intérieur donnait l'exemple de la vie la plus modeste et la plus austère.

Rien n'égalait son humilité, si ce n'est cependant son ardente charité. Malgré les tracas d'un pontificat fort agité par les luttes politiques et religieuses de l'Europe, il remplissait assidûment tous les devoirs du sacré ministère. Sa douceur lui avait conquis une véritable popularité parmi les Romains, dont il fut pleuré comme un père. Son règne avait duré un peu plus de vingt et un ans.

Il y avait près de cinquante ans (1721), qu'un pape romain ne s'était assis sur le trône de saint Pierre, lorsque les suffrages du Sacré-Collége se réunirent sur Innocent XIII, cardinal Conti, appartenant à l'une des familles les plus anciennes et les plus puissantes de Rome. Ce Pape, alors âgé de soixante-six ans, fut investi de l'autorité religieuse, au milieu de l'allégresse universelle de la ville fière de se voir gouvernée par un de ses enfants. Malheureusement Innocent XIII était déjà tourmenté par des infirmités qui abrégèrent son existence et interrompirent prématurément un règne qui n'eût pas manqué d'être avantageux pour l'Église. Malgré tout, ce Pape donna l'exemple d'une grande fermeté unie à beaucoup de douceur et de prudence. Il en eut besoin pour résister aux prétentions du Portugal qui voulait s'arroger le droit de choisir lui-même le nonce apostolique à Lisbonne. L'opiniâtreté de cette cour amena donc un long débat dans lequel Innocent XIII maintint énergiquement les priviléges du Saint-Siége, tout en étant péniblement affecté d'une

querelle qui ne contribua pas médiocrement à le conduire au tombeau. Le Pape n'était pas moins peiné de la conduite scandaleuse du cardinal Dubois, premier ministre du régent Philippe d'Orléans. Il s'était longtemps refusé à revêtir de la pourpre un homme doué de talents incontestables, mais manquant complétement de moralité, et il n'avait fallu rien moins qu'une persévérante pression diplomatique jointe à l'espoir du changement de Dubois, qui promettait de s'amender, pour arracher au Saint-Père cette concession qu'il ne tarda pas à déplorer amèrement.

Innocent XIII, comme ses prédécesseurs, condamna sévèrement le jansénisme, s'occupa avec sollicitude des intérêts des chrétiens de la Terre-Sainte. et ordonna que pendant le carême les fidèles fissent des aumônes pour le soulagement de leurs frères d'Orient. Malte étant menacée par les Turcs, s'adressa pleine de confiance au vicaire de Jésus-Christ, et celui-ci donnant le premier l'exemple, envoya au Grand-Maître d'abondants secours en argent. Sa générosité fut imitée par les cardinaux et le clergé, et des sommes considérables, réunies par les soins du Saint-Père, prouvèrent une fois de plus que Rome sait compatir à toutes les infortunes. Le Pape en ce moment accordait aussi l'hospitalité au dernier rejeton de la malheureuse famille des Stuarts, chassée d'Angleterre par suite de son attachement au catholicisme.

La maladie dont il souffrait depuis longtemps ne tarda pas à faire de nouveaux ravages. Innocent XIII y succomba après un règne de moins de trois ans. Sa mort fut un deuil public et prouva combien, en si peu de temps, il avait su se gagner l'attachement des Romains.

Il eut pour successeur Benoît XIII (1724) de la famille Orsini, et qui appartenait à l'ordre des Dominicains. Déjà, depuis longtemps, il était l'ornement du Sacré-Collége, et son élection unanime montra tout le cas qu'on faisait de son rare mérite. Le nouveau Pape apporta sur le trône pontifical la simplicité de la vie monacale, et n'oublia jamais ses frères en religion pour lesquels il conserva toujours un touchant attachement.

Les efforts répétés du Saint-Siége n'étaient pas encore parvenus à déraciner le jansénisme. Un des premiers actes de Benoît XIII fut de confirmer la bulle *unigenitus*, et d'ordonner au clergé de toutes les nations d'y adhérer sans appel. Le cardinal de Noailles, qui jusqu'alors s'était obstiné dans une coupable résistance, se soumit enfin, et sa rétractation non moins éclatante que sa faute, fut une douce consolation pour le cœur du Souverain Pontife, qui ne voyait pas, sans effroi, tous les efforts tentés par l'esprit du mal pour renverser la foi. Nous allons, en effet, voir prochainement les tristes débuts de l'incrédulité patronés en Europe par les cours de France et de Prusse, et dont la facile mo-

rale ne tardera pas à gagner comme un vaste incendie. Le cardinal de Noailles ne survécut pas longtemps à la réparation publique qu'il adressait au Saint-Siége, il mourut peu de mois après dans un âge avancé.

Benoît XIII avait encore un vif sujet de préoccupation dans la position où le Portugal s'était placé vis-à-vis de la cour de Rome. Sous le pontificat précédent, le roi Jean V avait commencé cette déplorable discussion qui ne fut terminée que plus tard, en retenant le légat du Saint-Siége, et en refusant d'admettre le remplaçant que le Pape avait nommé pour lui succéder au poste de Lisbonne. Les tentatives conciliantes du Saint-Père échouèrent devant l'opiniâtreté du monarque, et Benoît XIII ne se consola jamais de n'avoir pu réussir dans cette entreprise.

Il gouvernait l'Église depuis plus de cinq ans lorsqu'il fut brusquement enlevé par la maladie. Son grand âge n'avait nullement altéré ses facultés; il se distinguait surtout par un ardent amour de la justice qu'il ne dédaignait pas de rendre lui-même. Il favorisa les ordres religieux et les établissements de bienfaisance. Rome lui doit la construction de l'hôpital de Sainte-Marie et la restauration de plusieurs églises. Sévère pour lui-même, mais accessible aux plus humbles, il ne cessa de donner l'exemple de la vie la plus austère et de la piété la plus douce. Il mourut âgé de quatre-vingt-six ans.

Clément XII (1730), de la famille Corsini, l'une des plus marquantes de la Toscane, était appelé par sa naissance à la plus haute position dans sa patrie, mais ses goûts le portaient au sacerdoce; il entra dans les ordres à l'âge de trente ans, mérita promptement les faveurs du Saint-Siége, et fut, à la suite de diverses missions, créé cardinal. Il honora longtemps la pourpre romaine par ses vertus, et était déjà parvenu à la vieillesse lorsque le Sacré-Collége le désigna pour remplacer Benoît XIII. Le premier acte de son pontificat donna la mesure de sa profonde sagesse. Le joug des Génois pesait lourdement sur la Corse, et les habitants de cette île qui se considéraient, avec raison, comme sujets de la cour de Rome, voulurent chasser leurs oppresseurs; mais en même temps ils demandaient au Pape de leur envoyer un gouverneur spécial et de les aider contre les Génois. L'acceptation d'une telle offre eût fatalement entraîné le Saint-Siége dans un débat sanglant, et Clément XII crut devoir la repousser. Il se contenta, tout en réservant ses droits, de chercher à rétablir la paix, et fit dans ce but auprès du sénat de Gênes d'actives démarches, qui malheureusement restèrent sans effet. Les circonstances étaient trop graves pour que le Saint-Père songeât à soulever un démêlé dont l'issue était incertaine.

En montant sur le trône de saint Pierre, Clément XII avait dû, tout d'abord, réformer quelques abus qui avaient échappé à la vieillesse de son pré-

décesseur, et renvoyer plusieurs fonctionnaires indignes d'exercer le pouvoir. De plus, les questions religieuses attiraient fortement sa sollicitude. Le jansénisme n'était pas complétement abattu en France, et l'autorité du Pape fut nécessaire pour condamner les coupables manœuvres de cette secte. Sous prétexte de rendre hommage à la mémoire d'un diacre obscur, nommé Pâris, les jansénistes se portèrent en foule au lieu de sa sépulture, et de prétendus miracles mirent en émoi la crédulité d'une population ignorante et superstitieuse. Le scandale fut si grand pendant quelque temps, que le parlement fit interdire l'accès du tombeau du diacre, et que l'archevêque de Paris en référa à Rome. Clément XII se vit obligé de sévir contre ceux qui ne craignaient pas de porter le trouble dans les consciences par de honteuses supercheries.

A peine le tumulte de ces scènes était-il apaisé, qu'un nouvel adversaire se révéla contre la religion à laquelle il devait vouer une haine si continue. Voltaire, peu connu jusqu'alors, publia ses lettres philosophiques et commença cette lutte impie dans laquelle il ne fut que trop secondé par les puissants de ce monde. Condamné par le parlement de Paris, l'ouvrage de Voltaire ne le fut pas moins sévèrement par le Saint-Siége.

Ce fut aussi vers cette époque qu'apparurent les Franc-Maçons. Le Pape, convaincu du danger que cette institution présentait pour la société, fut le

premier à donner l'alarme, et lança contre cette secte une bulle d'excommunication.

Comme compensation à ces funestes efforts de l'impiété, Clément XII reçut de touchants témoignages de fidélité de la part des Maronites, qui tinrent un concile pour protester de leur attachement à l'Église romaine, pour maintenir intacte la discipline parmi eux et resserrer leurs rapports avec le Saint-Siége. Un autre heureux événement fut la conversion du prince marocain Muley-Abder-Rahman, qui vint solennellement à Rome abjurer le mahométisme et reçut publiquement le baptême. Le Pape eut aussi la gloire de canoniser saint François Régis et le grand saint Vincent de Paul, dont l'ingénieuse charité est encore si populaire en France.

Clément XII contribua puissamment au rétablissement de la paix entre l'Empire et l'Espagne ; il protégea la république de San-Marin contre la violence du cardinal Alberoni, et fit partout respecter l'autorité du Saint-Siége. Sa féconde administration fut utile à Rome qu'il embellit avec entente. On lui doit le pavage d'un grand nombre de rues, le redressement des voies publiques, l'ouverture de nouvelles fontaines, la construction du palais de Monte-Cavallo, la fondation de l'hôpital du Saint-Esprit et celle d'une école d'architecture. Ce vertueux Pontife, qui, vers la fin de sa vie, avait été frappé de cécité, supporta religieusement cette épreuve. Il mourut âgé

de quatre-vingt-huit ans, objet de la vénération universelle. La reconnaissance des Romains lui avait déjà élevé une statue, pour rappeler ses innombrables bienfaits.

---

## CHAPITRE IV.

Benoît XIV. — Attaques passionnées des incrédules. — Sage administration de ce Pontife. — Jubilé de 1750. — Clément XIII. — Fin du différend avec Venise. — Jean-Jacques Rousseau. — Progrès de l'impiété en Europe. — Helvétius. — Expulsion des Jésuites. — Pombal et Choiseul. — Clément XIV. — Malgré sa résistance il se voit forcé de signer l'abolition des Jésuites. — Épreuves de ce pontificat. — Travaux de Clément XIV.

Le Saint-Siége fut longtemps vacant, et l'on commençait à s'attrister justement de l'interrègne, lorsque les suffrages se portèrent enfin sur le cardinal Prosper Lambruschini (1740), originaire de Bologne, alors âgé d'environ soixante-cinq ans. Il prit le nom de Benoit XIV. Son pontificat tout entier fut occupé par des luttes contre les progrès désastreux de l'impiété. Voltaire cependant, qui était l'âme du parti de l'incrédulité, sembla vouloir se rapprocher du Saint-Siége ; mais ce n'était que pour donner une preuve plus manifeste de son hypocrisie. Il existe même une curieuse correspondance échangée entre le Souverain Pontife et l'auteur de *Mahomet*, à l'occasion de l'envoi qu'il fit de cette pièce à Benoit XIV.

Cette disposition dura peu ; Voltaire se livra de nouveau à ses attaques contre la religion et trouva nombre d'imitateurs dont un des plus acharnés fut le marquis d'Argens. Le Pape condamna sévèrement leurs ouvrages et en montra le danger aux catholiques.

La France, du reste, n'était pas le seul pays miné par l'athéisme. En Angleterre apparaissaient également des écrits pervers qui furent censurés par la cour de Rome. Chubb, Morgan et Mandeville s'appliquaient à l'envie à battre en brèche la foi catholique par les théories les plus insensées. Benoit XIV ne se contenta pas de flétrir ces détestables doctrines ; il chercha à en contrebalancer l'effet en imprimant une nouvelle impulsion à l'étude de la théologie, et en propagea notamment le développement à Rome. En même temps il s'adressait à tous les évêques de la chrétienté, pour les exhorter à seconder ses efforts, et promulguait une bulle pour empêcher la facilité avec laquelle on cassait les mariages régulièrement contractés. Il apaisait les divisions des missions en Chine et dans l'Inde, et prononçait avec autorité dans la question des rites, soutenait au Paraguay les Jésuites calomniés, et veillait partout aux intérêts de la foi. Il profitait des bonnes dispositions de l'Espagne pour signer un concordat avec Philippe V, et cimentait par cet acte l'antique attachement de la Péninsule au catholicisme. Benoit XIV avait déjà resserré les liens de la cour de Rome avec

celle de Savoie, et reçu le serment d'obéissance du roi de Sardaigne.

Dans ses propres États, ce Pape se montra sage et habile administrateur. Il fit plusieurs promotions de cardinaux et ne voulut jamais dans ses choix se laisser guider que par sa conscience. Il investit de la pourpre le duc d'York, second fils de Jacques II, roi d'Angleterre, dont les vertus méritaient cette insigne faveur. Une sage réforme dans la cour pontificale et dans les charges du Saint-Siége lui permit d'affecter à des œuvres de bienfaisance des sommes considérables. Le Jubilé de 1750 fut pour lui l'occasion de nouvelles et pressantes exhortations en faveur de la fidélité à la foi, et l'affluence énorme de pèlerins toujours reçus hospitalièrement à Rome le récompensa de son zèle.

Benoit XIV laissa dans la ville pontificale de nombreux témoignages de sa munificence. On ne saurait tenir assez compte aux Papes de ces travaux sans nombre qui changèrent l'aspect de la capitale du monde chrétien et contribuèrent tant à sa splendeur; car les vicaires de Jésus-Christ ont toujours été aussi préoccupés de la prospérité matérielle de leurs États que des intérêts de la religion. Benoit XIV ne resta pas en arrière dans cette voie ; il restaura les routes, il releva plusieurs monuments qui souffraient des injures du temps et parmi lesquels il faut, en première ligne, citer le Panthéon. Il ordonna d'importants travaux dans les ports d'Ancone et de Civita-

Vecchia; enfin il combla de bienfaits Bologne, sa patrie. Il dota richement les établissements de charité et ne négligea rien pour soulager les souffrances des malheureux. Benoit XIV, qui occupa le Saint-Siége dans un temps où la foi fut si vivement attaquée, se distingua par sa constante intrépidité à la défendre, et doit être cité comme un des plus sages pontifes qui furent investis de la tiare.

Clément XIII (1758), avant son installation, portait le nom de Rezzonico et était né à Venise. De bonne heure il était entré dans les ordres, avait acquis les connaissances les plus vastes et s'était vu revêtu de la pourpre romaine à l'âge de vingt-quatre ans. Nommé évêque de Padoue, il occupa ce poste avec la plus grande sagesse, et s'attira la vénération générale. Lorsqu'il eût été choisi pour remplacer Benoît XIV, il semblait qu'un secret pressentiment l'avertit du tracas et des chagrins qui l'attendaient dans cette haute position. Son pontificat ne fut, en effet, qu'une longue série de mesures prises contre l'impiété, et rarement un Pape fut abreuvé de plus d'amertumes. Le début de son règne fut cependant heureux. Clément XIII put terminer un différend déjà ancien entre le Saint-Siége et la république de Venise. Le sénat avait interdit tout rapport d'affaires entre les particuliers et la cour de Rome sans sa permission expresse, et ne reconnaissait que la suprématie religieuse du Saint-Père; mais, sur les instances pressantes de ce dernier, il consentit à

lever cette défense. Ce fut presque le seul acte de nature à réjouir le cœur de Clément XIII; il ne tarda pas à montrer combien il avait de ressources pour résister à l'adversité.

Nous avons déjà parlé du mouvement antireligieux contre lequel s'était élevée la voix puissante des Souverains Pontifes. Au jansénisme avait succédé le parti de l'athéisme. A Voltaire s'étaient adjoints de nouveaux adeptes de l'incrédulité, Jean-Jacques Rousseau s'était jeté dans la lutte et avait fait paraître le *Contrat social*, ouvrage tristement célèbre. De son côté, Helvétius prônait hautement le matérialisme. La franc-maçonnerie aidait puissamment à cette œuvre de destruction. Naturellement les ennemis de la religion devaient chercher à renverser ses plus intrépides défenseurs; et, à ce titre, les Jésuites plus que tout autre ordre leur portaient ombrage. Une sourde animosité couvait en France contre la compagnie, et dans plusieurs États la guerre lui était déjà déclarée. En Portugal principalement, l'ordre avait un ennemi acharné dans la personne du marquis de Pombal, ministre tout puissant d'un souverain dépravé. Un attentat contre le roi lui servit de prétexte à la plus cruelle persécution. Pombal voulut à tout prix et fort injustement, du reste, y voir l'œuvre des Jésuites, fit périr un grand nombre de ces saints religieux dans de barbares tortures, et finalement les chassa du Portugal. La contagion de cet exemple gagna jusqu'à l'Espagne

gouvernée par Charles III, prince assurément bon et vertueux, mais trop faible pour résister à une ligue organisée contre les fidèles champions du catholicisme et du Saint-Siége. L'ordre fut également banni de toutes les possessions espagnoles.

En France, le roi Louis XV, tout entier à ses plaisirs, laissa le duc de Choiseul lancer contre les Jésuites un ordre de proscription. Un incident fâcheux avait, aux yeux du public, motivé la rigueur de cet arrêt. Le Père de La Valette avait entrepris à la Martinique, et sans en prévenir ses supérieurs, des opérations dont le but était d'aider au développement des missions, mais qui furent contrariées par la guerre avec les Anglais et aboutirent à un grave désastre commercial. La faute réelle d'un seul individu retomba sur toute la compagnie; et Choiseul, non moins pour satisfaire une prévention personnelle que pour flatter l'opposition déclarée contre les Jésuites, leur appliqua dans toute sa rigueur l'édit de bannissement. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que l'ordre persécuté trouva asile et protection en Prusse et en Russie, pays naturellement ennemis du catholicisme.

De semblables mesures n'avaient pas été prises sans exciter vivement les réclamations du Saint-Siége. Aux yeux des Souverains Pontifes, les Jésuites ont toujours été une milice d'élite, et si dans une réunion aussi nombreuse, il peut par malheur se rencontrer de loin en loin des membres plus im-

prudents que coupables, la Compagnie n'en a pas moins toujours été considérée comme un des plus forts boulevards de la foi. La preuve la plus convaincante en est dans la haine que lui a vouée de tout temps l'impiété. Dans tous les pays où l'acharnement fut le plus marqué contre elle, on doit observer qu'il fut l'œuvre d'une politique ténébreuse et partiale, particulièrement en France où Choiseul ne craignit pas d'avoir pour complice dans son entreprise l'impudique du Barry. Vainement Clément XIII adressa-t-il remontrances sur remontrances aux cabinets de Paris, de Madrid et de Naples; la proscription reçut brutalement son effet, et le parti de l'athéisme put se réjouir complétement de l'éloignement de ses plus courageux adversaires, Au moins dans cette triste question le Saint-Père déploya la plus louable énergie; il résista noblement à toutes les démarches tentées par les différents ministres pour l'associer à une œuvre d'iniquité, et écrivit à tous les évêques pour les exhorter à s'opposer aux efforts des ennemis de la foi. L'archevêque de Paris, Mgr de Beaumont, pour avoir répondu à l'appel du Saint-Siége, reçut un ordre d'exil. On doit cette justice à Clément XIII qu'il ne négligea rien pour éclairer les gouvernements, et leur faire comprendre que c'était moins aux Jésuites qu'à la foi elle-même qu'en voulaient les coryphées de l'athéisme. Une bulle donnée à Sainte-Marie-Majeure annonça au moins au monde catholique la

véritable opinion du Saint-Père, et justifia pleinement la Compagnie des accusations intentées contre elle.

On peut dire que nulle douleur ne manqua au saint Pape justement alarmé des manœuvres des incrédules qu'il voyait avec effroi saper la religion par tous les moyens possibles. En France, le Parlement s'était associé au plan du duc de Choiseul; Voltaire et Helvétius versaient le poison sans retenue, des milliers de libelles circulaient librement contre l'ordre persécuté et contre le pouvoir pontifical. En Espagne, à Venise, à Naples, les ouvrages les plus violents entretenaient l'animosité et s'en prenaient ouvertement aux croyances les plus sacrées de la religion. En Hollande, les catholiques souffraient mille vexations; un concile schismatique se réunissait à Utrecht et détachait de plus en plus ce malheureux pays du Saint-Siége. La foi n'était pas moins maltraitée en Pologne. Pour comble à tous ces maux, Louis XV, au mépris de tous les traités, s'emparait violemment du comtat Venaissin, et Naples détachait Ponte-Corvo de la domination du Saint-Père.

Calme au milieu de revers si douloureux, Clément XIII ne faiblit pas dans sa noble résistance; il fit face à l'orage, et continua avec une admirable sérénité ses travaux apostoliques. Il décréta plusieurs canonisations dont la plus remarquable fut celle de sainte Jeanne Frémyot de Chantal, s'occupa avec sollicitude des besoins des missions alors

si malheureusement éprouvées, se dévoua tout entier au soulagement des malheureux, enrichit les hôpitaux et ne fut pas moins généreux dans la protection qu'il accorda constamment aux arts. Il administra paternellement les États du Saint-Siége, et se fit aimer par sa sagesse et sa douceur; mais les chagrins dont il avait été comblé abrégèrent son existence et le conduisirent au tombeau après un règne de onze ans, pendant lequel il n'avait cessé de donner l'exemple d'une courageuse fermeté.

Le cardinal Ganganelli lui succéda (1769). Il était né d'une famille obscure et pauvre des environs de Rimini, et fort jeune il entra dans l'ordre des Franciscains. Son aptitude aux sciences, et particulièrement à l'étude de la théologie, le désignèrent aux faveurs du Saint-Siége et lui valurent les honneurs de la pourpre. Il ne se fit pas moins remarquer dans les autres positions qu'il occupa à Rome et réunit à la mort de Clément XIII les suffrages unanimes des cardinaux qui l'investirent du Souverain Pontificat, après un conclave dont les lenteurs étaient dues aux influences contraires des différentes cours de l'Europe.

Ganganelli prit le nom de Clément XIV. Il était alors âgé de soixante-quatre ans. On a prétendu qu'avant son installation ce Pape avait souscrit sécrètement l'engagement de prononcer l'abolition des Jésuites, mais la longue résistance qu'il opposa avant de signer un décret dont il gémissait profon-

dément et la reconnaissance qu'il conservait pour un ordre qui l'avait autrefois protégé, doivent le justifier d'un tel reproche. Pendant tout le règne de Clément XIII le parti de l'impiété avait fait de nombreuses recrues, les écrits les plus diffamatoires avaient jeté le trouble dans les esprits, les souverains eux-mêmes avaient pris part à la lutte et réclamaient impérieusement l'extinction de la Compagnie de Jésus, espérant que cette concession calmerait l'agitation populaire. Tout était donc préparé d'avance pour frapper un coup décisif lorsque Clément XIV prit le gouvernement de l'Église. Néanmoins il essaya dans le principe d'imiter la noble résistance de son prédécesseur. D'ailleurs si les Jésuites se voyaient repoussés de France, d'Espagne, de Naples et de Parme, d'autres pays les réclamaient, et il n'était pas jusqu'au grand Frédéric qui ne leur accordât un asile dans ses États. Un nombre considérable d'évêques défendait cette sainte congrégation et se voyaient encouragés par la cour de Rome.

On peut donc affirmer que tous les efforts du Pape au début de son règne tendirent à donner à cette triste affaire une tournure conciliante. Mais les cours dont la violence avait si cruellement persécuté les Jésuites avant de les proscrire, soutinrent leurs prétentions avec opiniâtreté, un schisme devint imminent. Ce ne fut que contraint par la force et craignant d'attirer de plus grands maux en-

core sur l'Église déjà si déchirée que le Souverain Pontife se laissa enfin arracher la bulle célèbre qui prononçait l'extinction de la congrégation. Il est difficile d'apprécier sainement l'acte de Clément XIV. Il faut se reporter à ces temps malheureux et voir combien la position du Saint-Siége était hérissée de difficultés. Clément XIII lui-même s'il eût vécu eût peut-être été fatalement obligé d'arriver au même résultat. Ce que nous tenons avant tout à établir c'est que son successeur, en montant sur le trône, n'avait nullement un parti arrêté de prononcer la dissolution des Jésuites, n'avait pris aucun engagement envers les puissances. La bulle qui frappait la Compagnie était pour ainsi dire un panégyrique et une apologie qui durent le consoler de la rigueur même de l'arrêt. On a vivement reproché au Saint-Père d'avoir manqué d'énergie et de s'être laissé vaincre par la pression des ennemis de la foi. Nous croyons qu'il est difficile d'entrer dans un tel examen. Clément XIV à propos de dogme n'eût jamais transigé avec sa conscience et eût sans aucun doute préféré le martyre. Dans le débat dont nous parlons, il craignit en prolongeant plus longtemps la résistance d'allumer un vaste incendie. Dieu seul est juge dans une question aussi grave. Néanmoins on peut assurer que cette lutte fut le plus grand chagrin de son pontificat et la véritable cause de sa mort, qu'on a faussement attribuée au poison.

Au milieu de tant de préocupations Clément XIV

n'oubliait pas les devoirs de son saint ministère et les intérêts de la foi. Il est curieux de rappeler qu'il fut même en rapports avec la cour de Prusse. A Rome il propagea l'étude de la théologie, maintint dignement la discipline ecclésiastique, se distingua par sa bienfaisance et son amour des arts; en un mot gouverna avec la plus grande sagesse. Il ordonna de réparer les catacombes et y fit exécuter des travaux de consolidation, enfin il organisa le musée Clémentin, qu'il enrichit des plus curieux spécimens en tous genres et qui fut depuis continué par ses sucesseurs.

# SEPTIÈME PARTIE

## DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU PONTIFICAT DE PIE IX

---

## CHAPITRE PREMIER.

Pie VI. — Circonstances désastreuses au milieu dequelles il ceint la tiare. — Ses efforts pour résister au torrent de l'impiété. — Affectueux rapports entre Pie VI et Louis XVI. — Triste état de la France. — L'Assemblée nationale s'empare du comtat Venaissin. — Mort de Louis XVI. — Le Pape rappelle son légat. — Hostilité du Directoire. — Pie VI obligé de quitter Rome et conduit en France meurt à Valence. — Pie VII. — Il s'applique à réparer les maux de l'invasion. — Napoléon Ier renoue des rapports avec le Saint-Siége et Pie VII vient le sacrer à Paris. — Le Pape enlevé de Rome. — Chute de l'Empire. — Retour de Pie VII à Rome.

Nous arrivons à un pontificat traversé par de cruelles épreuves et à l'une des époques les plus malheureuses pour l'Église. Nous allons voir les tristes fruits de la démoralisation répandue dans toutes les classes et les débuts du bouleversement

qui mit l'Europe à deux doigts de sa perte, se déshonora par les plus sauvages excès et versa le sang des plus nobles victimes.

Être investi de la tiare dans un pareil moment était se désigner par avance au martyre. Le cardinal Braschi le comprit ainsi lorsqu'il fut choisi pour faire cesser la vacance du Saint-Siége, mais le danger même de la position triompha de sa modestie. Jamais pontife plus vertueux ne s'assit sur le trône de saint Pierre, jamais aussi règne ne fut plus semblable à la douloureuse voie du Calvaire.

Ange Braschi prit le nom de Pie VI (1775). Quoiqu'il fût un des plus jeunes d'entre les cardinaux, il avait déjà la plus haute réputation de sagesse et de douceur. Le règne de Louis XV venait de finir, un prince vertueux l'avait remplacé; Louis XVI n'aspirait qu'à réparer les désastres de la régence et les scandales de son prédécesseur. D'affectueuses relations ne tardèrent pas à s'établir entre Pie VI et le pieux monarque bien faits pour se comprendre réciproquement, et firent espérer aux catholiques que cette double influence pourrait conjurer l'orage. Le Saint-Père de son côté cherchait à ranimer la foi et donna à l'ouverture du Jubilé la plus imposante solennité. Il rendit à la liberté les Jésuites détenus au château Saint-Ange, et se signala par des actes empreints de justice. Il augmenta la collection du musée Clémentin, renforça la digue de Civita-Vecchia, commença le dessèchement des marais Pontins, bâtit

l'hospice d'Imola et secourut les Calabres désolées par un épouvantable tremblement de terre.

Il rétablit les rapports du Saint-Siége avec le Portugal, débarrassé de la tyrannie du marquis de Pombal, et rendit ses bonnes grâces à l'Espagne qui regrettait déjà la voix funeste dans laquelle elle s'était engagée. La Suède elle-même lui donna les plus précieuses consolations, et Gustave III, sur les instances du Saint-Père, permit dans ses États le libre exercice du culte catholique. Malheureusement tous les princes n'imitèrent pas cet exemple. L'empereur Joseph II se fit en Allemagne le plus puissant allié de l'impiété. Pie VI crut devoir se rendre auprès du monarque et lui faire de paternelles représentations, mais il ne put rien gagner sur un prince philosophe et complétement gagné aux idées nouvelles. Il rentra dans Rome avec le chagrin d'avoir échoué dans son œuvre de conciliation. Joseph II, que le grand Frédéric appelait par dérision mon frère le sacristain, continua à bouleverser le clergé de ses États, substitua sa propre autorité à celle du Saint-Siége, et déchira par ses actes coupables le cœur de Pie VI. On en vint à Vienne jusqu'à contester la puissance du Pape, pendant que, par un contraste bizarre, la Russie faisait à Rome des démarches pour obtenir un légat, et que l'impératrice Catherine favorisait les catholiques dans son empire, et leur permettait d'élever une église à Saint-Pétersbourg.

Louis XVI, de son côté, redoublait d'efforts pour résister au torrent déchaîné des passions, une affectueuse correspondance s'échangeait entre Pie VI et lui, dans laquelle respirait de la part de ce prince la plus filiale soumission, et de celle du Pape la bonté la plus paternelle. Le temps n'était pas loin où tous deux devaient être victimes de la fureur révolutionnaire. En France, les événements marchaient vite ; Louis XVI perdit bientôt jusqu'à l'ombre d'autorité que lui laissaient les États généraux, la spoliation du sacerdoce précéda de peu une tentative de sécularisation, et le décret de constitution civile du clergé. Pie VI opposa à cet acte la plus énergique résistance, et l'assemblée nationale y répondit en s'emparant du comtat Venaissin et de la ville d'Avignon, rendus au Saint-Siége dans le cours du pontificat de Clément XIV. Le parti du désordre devait aller plus loin. L'assemblée législative organisa le massacre des prêtres, emprisonna la famille royale au Temple, et ne fut dépassée dans ses sanglantes horreurs que par la convention, qui se souilla du plus détestable forfait en votant la mort de Louis XVI et le livrant au bourreau ainsi que sa famille. Le Pape, à cette affreuse nouvelle, fut plongé dans la plus vive douleur, il prononça publiquement un touchant éloge du Roi martyr, et lui fit célébrer, à Rome, de pompeuses obsèques.

Les troubles de France eurent un immense retentissement en Italie. Le nouveau gouvernement osa

intimer au Saint-Père l'ordre de le reconnaître dans le plus bref délai. Pie VI alors enjoignit à son légat de quitter la France. La convention se vengea de ce rappel en soudoyant des bandits qui remplirent de troubles la cité pontificale. Le Pape, au contraire, rendant le bien pour le mal, ouvrit aux prêtres français chassés de leur pays une généreuse hospitalité.

Le gouvernement du Directoire ne fut pas moins hostile au Saint-Siége, et entretint publiquement, à Rome, des agents pour travailler contre son autorité. C'était le temps où le général Bonaparte étonnait l'Italie par ses victoires. Les troupes françaises ne tardèrent pas à envahir les États du Saint-Siége. Abandonné de tous et contraint par la force brutale, le Pape dut accéder à une transaction qui diminuait la puissance temporelle de l'Église, et pesait lourdement sur les Romains en les frappant d'une contribution considérable. Néanmoins, cette concession ne suffit pas à l'avidité des vainqueurs ; de nouveaux troubles éclatèrent à Rome, grâce aux menées du Directoire ; le général Duphot qui présidait à l'émeute en fut une des premières victimes, et le prétexte de venger sa mort amena dans la ville des troupes commandées par le général Berthier, qui proclamèrent la déchéance du Souverain Pontife. Le commissaire républicain Hallas déploya vis-à-vis de Pie VI une inexcusable brutalité, et lui ordonna durement de quitter Rome. Le Pape fut arraché de

sa capitale et conduit d'abord à Sienne; mais le Directoire redoutant de le voir sur le sol de l'Italie, l'envoya successivement à Briançon, à Grenoble, et enfin à Valence où devaient se terminer les épreuves du courageux confesseur. Les infirmités et les fatigues d'un pénible voyage avaient déjà fortement ébranlé la santé du Souverain Pontife, alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Il mourut sur la terre d'exil, consolé par les témoignages de vénération de nombreux fidèles, et particulièrement par ceux de M. de Labrador, ministre d'Espagne. Non moins illustre par ses vertus que par ses malheurs, Pie VI est une des gloires les plus pures de la papauté, et sa mémoire est chère à tous les vrais catholiques. Une tardive réparation rendit aux Romains ses restes vénérables.

Le Pape mort en exil dans une citadelle, la religion persécutée, ses ministres dispersés, l'Italie ruinée par la guerre, les nations de l'Europe engagées dans une lutte générale, tel était le triste spectacle qu'offrait la chrétienté. Mais la Providence dans ses vues impénétrables n'abandonnait pas le Saint-Siége. Un conclave se tint à Venise et acclama solennellement le cardinal Chiaramonti, originaire d'une famille noble de Cesène, engagé depuis sa jeunesse dans l'ordre des Bénédictins, et digne à tous égards de gouverner l'Église. Il fut immédiatement couronné et prit le nom de Pie VII (1800).

L'Europe liguée contre le Directoire avait forcé

les troupes françaises à évacuer le territoire du Saint-Siége. Le nouveau Pape put donc se rendre à Rome, qui, depuis trois ans, était veuve de son Pasteur. Il s'appliqua à réparer les désastres de l'occupation étrangère et les plaies encore saignantes de l'Église, et fit bénir sa sage administration. Cependant le Directoire venait de tomber, et Bonaparte, après l'avoir renversé, reprit par le gain de la bataille de Marengo tout le terrain qu'avait fait perdre à la France la formidable ligue des alliés. Son premier acte, après cet éclatant succès, fut de renouer les relations interrompues avec le Saint-Siége; un concordat signé en 1801, rétablit en France la religion catholique, et porta remède aux maux les plus pressants. Quoique cette transaction fût loin d'être entièrement satisfaisante, le Saint-Père s'y prêta dans l'espoir de gagner plus encore dans l'avenir, et lorsque le premier Consul eut été investi de la dignité impériale, Pie VII, dans l'intérêt de la religion, n'hésita pas à venir à Paris pour le sacrer lui-même. Il eut la joie d'obtenir quelques concessions favorables à la foi, et de contribuer au rétablissement de plusieurs ordres religieux. Le séjour du Saint-Père, en France, dura quatre mois.

Rentré dans sa capitale, Pie VII ne jouit pas longtemps de la tranquillité, et son indépendance fut bientôt plus menacée que jamais. L'Empereur eût voulu faire du Pape un docile instrument, et le faire entrer dans une coalition dirigée contre les

autres peuples de l'Europe, et plus spécialement contre les Anglais. Le Saint-Père, animé du même amour pour chacune des grandes familles de la chrétienté, refusa énergiquement de s'associer à ce plan, et annonça sa volonté formelle de garder la plus stricte neutralité. Napoléon, habitué à commander sans contrôle, fit immédiatement occuper Rome par les troupes françaises, la déclara relevée de l'obéissance au Souverain Pontife et réunie à l'empire. Pie VII dut alors lancer un bref d'excommunication. Mais ses oppresseurs étaient décidés à ne pas s'arrêter dans la voie de l'arbitraire. Enlevé brutalement de son palais, le Pape fut conduit à Savone. Tous les efforts tentés pour le ramener aux vues de Napoléon échouèrent devant la fermeté de l'auguste vieillard, qu'on finit par amener à Fontainebleau. L'Empereur essaya lui-même d'ébranler la constance de Pie VII ; un concordat lui fut soumis, et la signature en fut arrachée au Saint-Père, encore souffrant et succombant sous une indicible pression. Rendu à lui-même, Pie VII protesta contre un acte qu'il n'avait pas librement consenti, et se refusa à tout arrangement qui portât atteinte aux prérogatives du Saint-Siége. A la fin, désespérant de vaincre le Vicaire de Jésus-Christ, l'Empereur se décida à permettre à l'illustre captif de retourner dans ses États.

Bien des revers avaient affaibli le prestige de nos armes, et l'étoile du grand conquérant commençait

à l'abandonner. L'Empire ne tarda pas après une héroïque défense à succomber sous les coups des alliés. Le premier soin de Pie VII restauré dans sa capitale, fut d'y recueillir généreusement la mère de son persécuteur, et d'offrir un asile aux autres membres de la famille impériale.

Le Pape put rendre au culte sa splendeur, rouvrir les églises dévastées et rétablir la tranquillité si longtemps compromise. Le calme relatif des temps lui permit de rappeler les Jésuites, auxquels il voulut rendre une justice éclatante. Le scandale des évêques assermentés en France fut aussi terminé par leur soumission, et le concordat de 1817 replaça l'Église du royaume dans les termes de celui contracté jadis entre Léon X et François Ier. Les rapports du Saint-Siége furent renouvelés sur des bases plus fortes avec les grandes puissances, et la suprématie de la cour de Rome retrouva son autorité.

Après avoir achevé tant de travaux, Pie VII s'endormit dans la paix du Seigneur, âgé de quatre-vingts ans, heureux d'avoir pu voir le rétablissement de la religion et la fin des luttes qui déchiraient l'Europe.

## CHAPITRE II

**Léon XII. — Il panse les plaies de l'Église, rappelle les Jésuites à Rome, et par sa sage administration répare les maux du Saint-Siége. — Pie VIII. — Son encyclique contre les incrédules et les révolutionnaires. — Grégoire XVI. — Troubles de Pologne. — Guerre civile en Espagne. — Le saint-simonisme.**

Pie VII eut pour successeur le cardinal della Genga, l'un des plus vertueux membres du Sacré-Collége. Ce pape prit le nom de Léon XII (1823). Il n'hésita pas à marcher dans la voie que lui avait si bien tracée son glorieux prédécesseur. Son court pontificat de cinq ans fut néanmoins fécond en événements heureux pour l'Église, qu'il s'efforça de reconstituer solidement.

A peine consacré, il implora la miséricorde divine en ouvrant un Jubilé, et ranima puissamment la ferveur du clergé. Sous son habile direction, l'administration du Saint-Siége reprit un cours plus régulier, la discipline ecclésiastique reçut une nouvelle impulsion. Pie VII avait déjà prononcé la réhabilitation solennelle des Jésuites. Léon XII alla plus loin encore, et, pour témoigner hautement de son estime pour cette congrégation, il lui confia la direction du collége romain. Il condamna de nouveau les der-

nières tentatives du jansénisme, et s'éleva avec non moins d'autorité contre celle des protestants. Les sociétés secrètes rencontrèrent en lui l'adversaire le plus intrépide : les francs-maçons et le carbonarisme ne purent échapper à la réprobation du vigilant Pontife. Les aspirations de l'Irlande opprimée trouvèrent en Léon XII un généreux appui.

Il apportait au service de la foi un zèle infatigable. C'est ainsi qu'il put ralentir pour le moment l'agitation religieuse et faire triompher l'unité catholique. L'Europe du reste n'attirait pas seule sa sollicitude. Un concordat fut conclu avec le Brésil par les soins du Saint-Père ; les missionnaires protégés par lui et secourus par la Propagation de la Foi purent reprendre leurs glorieux travaux dans les contrées lointaines. Le règne de Léon XII fut un véritable bienfait de la Providence, et l'influence en fut éminemment réparatrice. L'Église sagement gouvernée respira sous ce Pontife , et les Romains honnêtes trouvèrent en lui un souverain aussi juste que paternel ; les indigents furent généreusement secourus, et les établissements de bienfaisance qui avaient souffert pendant les temps d'épreuve reçurent de précieuses ressources.

Mais le temps était déjà venu pour Léon XII de recevoir la récompense de ses travaux. Sa mort prématurée fut aussi édifiante pour la catholicité que l'avait été sa vie uniquement consacrée à la pratique de toutes les vertus. Le Saint-Père descendit

dans la tombe, âgé seulement de soixante-sept ans.

Pie VIII (1829), précédemment cardinal Castiglione, avait assisté Léon XII à son lit de mort et consolé les derniers moments du glorieux Pontife. Les voix du Sacré-Collége se portèrent sur lui pour remplir la vacance du Saint-Siége; malheureusement il ne devait lui-même l'occuper que bien peu de temps, assez cependant pour voir les nouveaux efforts du parti de l'incrédulité et de la révolution. Émus des dangers qui menaçaient la société, le Saint-Père fit paraître une encyclique pour y porter remède. Ses sages prévisions n'étaient que trop fondées. En France particulièrement l'opposition avait pris le caractère d'une véritable persécution. Le clergé et les ordres religieux étaient en butte aux attaques les plus passionnées. La voix du Souverain Pontife fut impuissante à les protéger, et la révolution de 1830 fit renaître des luttes fratricides.

Pendant que ces faits déplorables se passaient en France, le protestantisme redoublait partout ses menées, les sociétés bibliques cherchaient par des publications entreprises sur la plus vaste échelle à contrebalancer l'influence catholique. Pie VIII déploya dans ces tristes circonstances une admirable fermeté, il ne cessa d'exhorter les évêques de s'élever contre les théories subversives de l'impiété, et de recommander partout la conciliation. En même temps il donnait au monde l'exemple de la piété la plus angélique, et se faisait chérir par la douceur de

ses manières et son ardente charité. Heureuse d'être gouvernée par une main si paternelle, Rome ne fut que trop tôt attristée de sa perte. Pie VIII mourut âgé de soixante-neuf ans, après un règne qui n'avait duré que quinze mois.

Le Saint-Siége fut vacant pendant six semaines. Au bout de ce temps, une élection unanime proclama le cardinal Mauro Capellari, de l'ordre des Camaldules, qui prit le nom de Grégoire XVI (1831). Cet auguste personnage avait toujours mené la vie d'un humble religieux et s'était adonné avec succès à l'étude. Sa modestie extraordinaire ne pouvait cacher l'éclat de ses vastes connaissances et lui avait conquis l'estime de tout le Sacré-Collége.

Lors de son avénement les circonstances étaient plus solennelles que jamais. La révolution de 1830 avait eu un contrecoup presque européen et contribuait à développer une agitation qui dura presque tout ce pontificat. Mais cette influence fut particulièrement sensible en Pologne, où la population tout entière se souleva contre le joug de la Russie et ne succomba qu'après une lutte héroïque et sanglante. Bien des gens ont faussement accusé Grégoire XVI d'avoir abandonné la Pologne à cette heure suprême. Jamais reproche ne fut plus faussement appliqué. Le Saint-Père, au contraire, fit d'actives démarches pour ramener le czar à des sentiments de clémence; mais il ne put obtenir de la cour de Saint-Pétersbourg que de vaines promesses qui ne

furent suivies d'aucune exécution, et les faits révélés par les religieuses de Minsk qui, après s'être dérobées aux persécutions de la Russie, trouvèrent un asile à Rome, achevèrent de détruire dans le cœur du Saint-Père le dernier espoir de faire entendre sa voix en faveur de la religion et en faveur de la Pologne opprimée pour son attachement au catholicisme. La douleur inspira au Pape de nobles paroles adressées en plein consistoire pour condamner les violences des schismatiques.

L'état politique de l'Espagne n'affligea pas moins Grégoire XVI. Une sanglante guerre civile se poursuivit avec des chances diverses entre don Carlos et Marie-Christine ; mais enfin cette dernière réussit à se faire nommer régente en attendant la majorité de la reine Isabelle II, sa fille. L'ambitieux Espartero, l'âme de ce mouvement, ne laissa pas longtemps Christine au pouvoir ; il réussit à la renverser et s'empara exclusivement de la conduite des affaires Sous son administration dictatoriale l'Église d'Espagne eut cruellement à souffrir, et les rapports avec le Saint-Siége furent entièrement rompus. Le Pape s'éleva vainement contre les mesures violentes et arbitraires d'Espartero. Cet état de choses ne prit fin qu'à la majorité de la reine Isabelle, grâce à laquelle la question religieuse prit un nouvel aspect, les prêtres cessèrent d'être persécutés, et l'accord se rétablit avec la cour de Rome, ce qui permit au légat du Saint-Père de venir reprendre son poste à Madrid.

Dans toutes les questions qui pouvaient intéresser le repos de l'Europe, Grégoire XVI s'efforça constamment de faire accepter son conciliant arbitrage. Il réussit au moins à rendre au Saint-Siége un ascendant que n'osèrent contester les cours les plus opposées au catholicisme.

Ce saint Pape n'apportait pas une moins grande sollicitude à la défense des grands principes d'ordre. Il s'éleva avec force contre les débuts du saint-simonisme et contre les rêves de Châtel, qui prétendait fonder une Église française séparée de Rome et faire adopter une liturgie nationale. Le bon sens public vint du reste en aide aux efforts du Saint-Père, et le ridicule, si puissant chez nous, fit peu à peu justice des nouveaux réformateurs.

Aucun règne ne fut plus utile au développement de la foi que celui de Grégoire XVI. Un nombre immense de missionnaires partit pour annoncer l'Évangile dans les contrées les plus reculées, où plusieurs souffrirent avec constance d'horribles tortures et reçurent la couronne du martyre. L'administration temporelle du Pape ne fut ni moins active, ni moins féconde. Il prit en effet l'initiative de diverses réformes, publia un nouveau code pénal, réorganisa les tribunaux, releva la fortune publique, et entreprit tant à Rome que dans les villes dépendantes du Saint-Siége, d'importants et utiles travaux.

Tous ceux qui ont eu l'insigne honneur d'être admis en la présence du vénérable Grégoire XVI peu-

vent témoigner hautement de sa mansuétude et de sa paternelle bonté. Il mourut le 1er juin 1846, après avoir comblé les Romains de bienfaits dont malheureusement on ne lui tint pas assez compte, et après avoir gouverné l'Église avec une prudence et une sagesse qui doivent rendre sa mémoire chère à tous les vrais catholiques.

---

## CHAPITRE III

Pontificat de Pie IX. — Son zèle et sa charité avant son élévation. — Il monte sur le trône de saint Pierre et accorde une amnistie. — Menées de la Révolution. — Le Pape à Gaëte. — Garibaldi à Rome. — Prise de la ville par l'armée française, et retour de Pie IX. — Promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. — Usurpation du Piémont. — Admirable caractère du Souverain Pontife.

Ce serait pour tout historien une tâche difficile que d'esquisser dignement le noble caractère de l'auguste vieillard qui gouverne aujourd'hui l'Église sous le nom de Pie IX, et qui, martyr de tous les jours, nous donne le constant exemple d'une touchante résignation alliée à la plus indomptable fermeté.

Nous résumerons donc en quelques mots les faits les plus importants de ce pontificat si agité, et nous repasserons sommairement les phases orageuses qu'a traversées et que traverse encore la Papauté.

Jean-Marie Mastaï Ferretti tenait par sa naissance

aux plus nobles familles de l'Italie, mais il avait reçu de ses parents un don bien plus précieux encore, à savoir une éducation profondément chrétienne. Aussi ses idées se tournèrent-elles de bonne heure vers le sacerdoce, et dès qu'il en fut investi, ses vertus le rendirent promptement populaire dans les quartiers les plus indigents de Rome. Chargé plus tard d'une mission au Chili, il passa deux ans dans ces contrées lointaines, déploya dans l'intérêt de la foi un zèle vraiment apostolique, et courut plus d'une fois des dangers de toute sorte.

A son retour à Rome, l'abbé Mastaï se donna tout entier aux bonnes œuvres, et s'en occupa sans relâche jusqu'au jour où Léon XII, appréciant le mérite du jeune ministre des autels, le désigna pour occuper l'archevêché de Spolète. La sagesse avec laquelle Mgr Mastaï gouverna pendant cinq années ce siége important, fut un titre à la bienveillance du pape Grégoire XVI, qui le nomma archevêque d'Imola. Dans cette nouvelle position Mgr Mastaï donna comme auparavant le spectacle de toutes les vertus : aussi lorsqu'il fut créé cardinal (1840), le choix du Souverain Pontife fut-il unanimement consacré par l'opinion publique.

Six années plus tard, la mort de Grégoire XVI (1846), laissait vacant le trône de saint Pierre, et le cardinal Mastaï, malgré son humilité et ses larmes, se voyait appelé à prendre possession de la tiare après un conclave qui n'avait duré que deux jours.

Son premier acte fut la concession d'une amnistie octroyée sur les bases les plus étendues et dans les termes les plus paternels; puis il s'occupa sans retard d'introduire plus de régularité dans la marche du gouvernement pontifical et de satisfaire avec prudence aux réformes réclamées par le besoin des temps. Heureux si son noble cœur eût été mieux compris! Mais les circonstances au milieu desquelles Pie IX venait de ceindre la tiare étaient plus que jamais difficiles et solennelles. L'Italie rêvait l'indépendance à laquelle elle a déjà fait tant d'inutiles et de douloureux sacrifices, et, mal conseillée par la révolution, elle se préparait à entamer une lutte désastreuse.

Père commun de tous les fidèles, le Souverain Pontife, après avoir fait d'incontestables efforts pour arrêter un élan imprudent, fut enfin obligé d'élever solennellement la voix pour tâcher, s'il en était temps encore, de prévenir les horreurs de la guerre. Mais la révolution est comme le temps, elle ne s'arrête jamais; c'est une hydre dont il faut couper toutes les têtes, et Pie IX, pour avoir refusé de la servir, devint bientôt le point de mire de toutes ses haines.

L'assassinat du ministre Rossi fut le prélude de tristes scènes qui bouleversèrent la ville de Rome, et Pie IX, sauvé du poignard des adeptes de Mazzini par le dévouement du comte de Spaur, ministre de Bavière, s'achemina vers l'exil et vint fixer sa rési-

dence à Gaëte (1848) pour y attendre la marche des événements. L'anarchie la plus complète régnait alors dans Rome. Le monde catholique était dans la consternation, et lorsque la vaillante épée du général Oudinot eût chassé de la ville éternelle les bandes de Garibaldi, la chrétienté applaudit aux armes victorieuses de la France (5 juin 1849).

Au mois d'août 1850, Pie IX rentrait en triomphateur dans les murs de sa capitale, et ces temps ne sont pas encore si loin de nous qu'on ne puisse se rappeler l'enthousiasme qu'y provoqua son retour.

A peine remis en possession de ses États et de l'autorité, le Souverain Pontife sembla avoir tout oublié du passé, pour ne songer qu'au bonheur de son peuple et au développement de la foi. Il voulut définitivement promulguer le dogme de l'Immaculée Conception, si impatiemment réclamé par la piété des fidèles.

Ces pieux soins ne lui faisaient pas perdre de vue les intérêts matériels de ses sujets. Toutes les branches d'administration furent soigneusement étudiées pour préparer de sages réformes, les maux de la guerre furent réparés, les édifices restaurés, et les finances en particulier remises dans un état de prospérité capable de servir de modèle aux États les mieux gouvernés de l'Europe. Des routes nouvelles furent ouvertes, Rome eut son premier chemin de fer, l'industrie reçut un large développement, les arts furent encouragés, en un mot, d'irrécusables bien-

faits répandus malgré la modicité des impôts, témoignèrent de l'activité d'un pape que l'astuce révolutionnaire voudrait faire passer pour ennemi du progrès.

Une longue période de paix et de tranquillité eût été nécessaire pour seconder de si généreux efforts. Malheureusement la guerre si ardemment désirée par les partisans du désordre ne tarda pas à éclater de nouveau. Renverser la suprématie autrichienne en Italie et doter ce pays d'une confédération, tels furent les motifs qui décidèrent l'empereur Napoléon III à prêter au Piémont l'appui de la France. Quant au roi Victor-Emmanuel et à son ministre le comte de Cavour, il était facile de voir qu'ils nourrissaient des pensées d'ambition et rêvaient un agrandissement de territoire, qui permît aux États-Sardes de prendre rang parmi les puissances de premier ordre. L'or habilement prodigué et d'insidieuses manœuvres amenèrent le soulèvement de Parme, Modène et la Toscane, dont les souverains légitimes furent dépossédés au mépris de tous les traités.

Bologne à son tour eut son jour de révolte ; une commission extraordinaire fut nommée par le Piémont pour administrer les Romagnes. Dans cette lutte du faible contre le fort, Pie IX ne pouvait qu'élever la voix pour protester hautement et faire appel à la justice des nations. Un instant l'on put espérer que la paix de Villafranca viendrait mettre

fin à un état de choses aussi fâcheux, et qu'au moins les États de l'Église seraient sauvegardés. Mais le Piémont n'en continua pas moins ses brutales usurpations, et l'Europe ferma les yeux sur des faits accomplis.

Le congrès de Paris ne modifia en aucune façon cette déplorable position. Enhardie par l'impunité, la révolution continua son œuvre dévastatrice; le débarquement de Garibaldi en Sicile, l'arrivée des troupes piémontaises accourues pour soutenir l'aventurier écrasé sur les bords du Volturne, l'héroïque résistance de François II dans Gaëte, enfin l'odieuse annexion du royaume de Naples, sont des faits encore palpitants qui témoignent de l'insatiable avidité du gouvernement piémontais.

Une fois lancés dans cette voie les agresseurs ne devaient plus s'arrêter ; au mépris de tous les droits internationaux, Cialdini, franchissant sans déclaration de guerre la frontière pontificale, vint écraser à Castelfidardo une poignée de héros conduits par Lamoricière et le brave Pimodan, qui tomba sur le champ de bataille martyr de la plus noble et de la plus sainte de toutes les causes.

Ainsi dépouillé et renfermé dans d'étroites limites, privé des provinces les plus riches de ses États, le vénérable Pie IX n'a pas faibli un seul instant. En toute circonstance il a solennellement protesté contre la violation du patrimoine de saint Pierre, et repoussé les menaces aussi bien que les

artificieuses promesses. Fort de son bon droit, le successeur du prince des Apôtres, le vicaire de Jésus-Christ attend tout de la divine Providence. Déjà sa voix auguste n'a-t-elle pas trouvé en Europe un immense écho à propos du denier de saint Pierre ? et tous les jours de généreuses aumônes ne viennent-elles pas en aide au Père commun des fidèles.

Nous avons eu, il y a peu de temps, le bonheur insigne de contempler les traits augustes du Souverain Pontife, et nous y avons vu le sceau d'une inaltérable tranquillité. La justice de Dieu est parfois lente, mais elle est infaillible. Espérons qu'il nous sera donné de voir luire des jours meilleurs, et pour l'Italie suffisamment édifiée sur les bienfaits de l'annexion, et pour le Saint-Siége autour duquel doivent se serrer en rangs compactes les catholiques sincères, comme autour du rempart de la foi et de la civilisation. Imitons la noble constance de Pie IX, et rappelons-nous souvent, au milieu de tant de douleurs, que la barque de saint Pierre est impérissable, et que Jésus-Christ a promis à son Église de l'assister jusqu'à la consommation des siècles.

Dieu veuille accorder de longues années encore au Souverain Pontife, le conserver à l'amour des catholiques, et épargner à sa vieillesse la continuation des chagrins qui l'ont abreuvé jusqu'ici ! Quel que soit l'avenir réservé du reste au glorieux chef de l'Église, il aura par la noblesse de son caractère,

son invincible fermeté et sa douce patience dans les revers, conquis une place illustre parmi les successeurs de saint Pierre. Pour nous, nous aimons à espérer que celui qui promulgua le dogme de l'Immaculée Conception, dogme si cher aux vrais chrétiens, recevra de la divine Providence les consolations de tant d'infortunes, pourra voir enfin le réveil de la foi dont il est le plus ferme soutien, et le rétablissement de la concorde dans le monde catholique auquel il a donné tant de preuves d'amour et de dévouement qu'on ne saurait méconnaître. Rome est le siége de la foi, la protection d'en haut ne peut lui manquer. Que les cœurs catholiques s'élèvent vers le ciel pour lui demander la fin des épreuves de son Église, et des jours plus tranquilles pour son vénérable Pasteur!

N'avons-nous pas entendu récemment un des membres les plus influents de la Chambre des Communes laisser tomber de la tribune ces remarquables paroles (1) : « Je crois que le Pape sera rétabli » dans les domaines qui lui ont été pris d'une façon » si inique; car si un nuage semble maintenant » couvrir le Vatican, vous pouvez rester assurés » que la Providence veille toujours sur le pouvoir » temporel du Saint-Père; le pouvoir des papes est le » plus vieux et le plus vénérable pouvoir qui soit au

(1) Discours de M. Ch. Maguyre à la Chambre des Communes, séance du 8 mai 1863.

» monde. Il existait quand il n'était point parlé » d'autres pouvoirs de nos jours, et quand les an- » cêtres de ceux qui m'entendent étaient encore des » sauvages tatoués. On vous a dit, il y a deux ans, » et je crois même il y a un an, qu'on allait mettre » fin au pouvoir temporel, qui a aujourd'hui neuf » cents ans d'existence. Cette assertion a-t-elle été » justifiée par le fait ? »

Les catholiques seront-ils moins confiants que l'orateur de la Chambre des Communes ? Un tel langage ne doit-il pas être l'expression de nos sentiments à tous ? Non, la religion n'a pas fait son temps, non, la papauté ne doit pas périr. Elle sortira des persécutions plus forte et plus puissante que jamais, et survivra sans doute encore à plus d'un empire et à plus d'un peuple. Espérons donc avec confiance en des temps plus heureux pour l'Église et pour le vénérable vicaire de Jésus-Christ, sollicitons avec ardeur pour lui la miséricorde divine, et en attendant, déposons aux pieds du magnanime Pie IX l'hommage d'un respectueux et filial dévouement.



FIN



# TABLE



Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.



Imp. L. TOINON et Cᵉ, à Saint-Germain.





